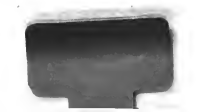

VITTORIO EM. III


FONDO PIZZOFALCONE



VOYAGES

DE

JOHN MOORE.

Cet Ouvrage se trouve aussi chez ARTHUS BERTRAND, Libraire, quai des Augustins.

VOYAGES

DE

JOHN MOORE,

EN FRANCE,

EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE.

Traduits de l'Anglais par *Melle*. ***

Strenua nos exercet inertia : navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere : quod petis hîc est.
HORAT.

Une oisiveté laborieuse nous tourmente : nous traversons les mers, nous parcourons la terre pour chercher la sagesse et le bonheur. — Ce que nous cherchons est près de nous.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez PERLET, Libraire, rue de Tournon.
1806.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

VOYAGES
EN FRANCE,
EN SUISSE, ET EN ALLEMAGNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris.

J'ai été très-contrarié que vous ne soyez pas venu en ville, comme vous en aviez eu le projet : j'étais impatient de vous communiquer ce qui s'est passé entre votre jeune ami et moi; et, jusqu'au moment de notre départ, je me suis reposé sur l'espoir de trouver l'occasion de le faire personnellement.

Depuis notre arrivée à Paris mon tems a été employé à des arrangemens indispensables pour le Duc d'*Hamilton*, et maintenant je saisis le premier moment dont j'aye pu disposer, pour vous apprendre ce que je sais, de la seule manière qui soit aujourd'hui en mon pouvoir.

Vous devez vous rappeler l'inquiétude que vous me marquâtes une fois sur le penchant que ce jeune homme montrait encore pour le

jeu, malgré les suites fâcheuses de ses dernières pertes. Vous devez aussi vous souvenir que, par considération pour vos prières, il forma la résolution de renoncer à jouer; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il reprit le dé avant la fin du mois dans lequel il s'était engagé à ne le toucher jamais, et qu'il finit par perdre dans une nuit malheureuse une somme fort au-dessus de ses pertes précédentes.

Honteux de sa faiblesse, il vous cacha soigneusement son infortune, et il a été soumis ainsi à des désagrémens plus humilians qu'aucun de ceux qu'il avait déjà éprouvés.

Ce qui le choqua le plus vivement, et ce qui vous étonnera peu, ce fut l'indifférence que beaucoup de gens qui s'intitulaient ses amis montrèrent pour sa situation : ils s'excusèrent froidement de faire aucun essai pour le tirer d'embarras; et même plusieurs d'entre eux, à qui il avait prêté des sommes considérables dans ses jours de bonne fortune, se déclarèrent hors d'état de payer la moindre partie de leur dette. Chacun avait à raconter quelque triste histoire d'accidens imprévus, dont le résultat l'avait mis dans l'impossibilité de s'acquitter pour le moment. Cependant un de

ces infortunés gentilshommes, dans la soirée même où il refusa notre ami, perdit le double de la somme et la paya sur le champ.

Les espérances que M. S... avait fondées sur ces ressources ayant été trompées en grande partie, il s'adressa à M. P... dans la cité, chez qui il trouva, à un intérêt légal, l'argent nécessaire pour le dégager de ses dettes. Il lui a, pour cette avance, accordé une hypothèque sur son bien. Lorsque votre jeune ami m'eut informé de tous ces arrangemens, il me déclara que le souvenir de sa folie lui causait plus de remords que le plus brillant succès ne lui avait jamais donné de plaisir. Il exprima en même tems un vif sentiment de reconnaissance pour les peines que vous et moi avions prises, afin de le faire renoncer à l'habitude de jouer, et regretta qu'elles n'eussent pas eu de succès plutôt; mais il ajouta qu'il se trouvait heureux d'avoir encore assez de fortune pour vivre d'une manière décente, en suivant le plan d'économie qu'il s'est tracé pour parvenir à dégager ses biens.

J'ai maintenant, dit-il d'une manière solennelle, formé une résolution inébranlable contre le jeu : si jamais j'en dévie, vous aurez

le droit de me considérer comme un homme faible, aussi dépourvu d'honneur que de fermeté, absolument indigne de votre amitié.

Malgré la rechûte précédente du jeune homme, les justes réflexions qu'il faisait sur sa conduite passée, et la manière déterminée dont il parlait, me donnèrent de grandes espérances : je cherchai à lui paraître pleinement persuadé qu'il garderait sa promesse, et je m'aventurai à dire que je pouvais à peine regretter une infortune dont l'effet était si favorable, puisque celui qui a la vigueur de se dégager des profondes embûches du jeu aux dépens de la moitié de sa fortune, et sans avoir terni son caractère, peut s'estimer un homme très-heureux. J'insistai donc fortement sur la sagesse de son plan, que je comparai avec la détermination ordinaire de ceux qui ont été malheureux au jeu, et qui, sans force pour diminuer leur dépense ou soutenir leur disgrâce, peuvent seulement renoncer au jeu aussi-tôt qu'ils auront regagné ce qu'ils ont perdu : ils imaginent avoir encore des droits sur l'argent alors dans la poche des autres, parce qu'il fut autrefois dans la leur. Ils risquent et dispersent leur fortune entière pour

en recouvrer une portion peu considérable, et finissent par se ruiner complètement pour n'avoir pu supporter un léger inconvénient. Je lui fis remarquer qu'il était infiniment plus honorable de fonder l'espoir d'améliorer sa fortune sur son propre bon sens et sa persévérance, que de compter, pour la rétablir, sur les révolutions de chances, qui, même si elles étaient favorables, pourraient seulement l'enrichir aux dépens des autres, et plus probablement de ceux qui n'avaient pas contribué à ses pertes.

Son inséparable compagnon D.... entra tandis que j'étais au milieu de ma harangue. Notre ami lui avait appris d'avance sa résolution de renoncer au jeu : il essaya de le décider à prendre la même mesure, mais ce fut en vain. D... rit de sa proposition, lui dit qu'il s'effrayait trop aisément, qu'une veine de bonne fortune rétablirait ses affaires, et que mes craintes relativement à sa ruine étaient de fausses terreurs : le mot ruine, comme un canon chargé à poudre, avait un son alarmant, mais qui n'était suivi d'aucun danger. D'ailleurs, en mettant tout au pis, si réellement il se ruinait, il se trouverait seulement dans la

position des gens les plus à la mode de son pays. Il cita ensuite beaucoup d'exemples d'hommes qui vivaient comme les plus riches particuliers d'Angleterre, et que cependant chacun regardait comme n'ayant aucune ressource. Charles Fox, ajouta-t-il, est complètement ruiné, et pourtant il est chéri de ses amis, admiré par ses concitoyens autant qu'il le fut jamais.

A ce beau raisonnement je répliquai que la perte de la fortune ne pouvait ruiner M. Fox; que si l'exemple de ce gentilhomme n'influençait que ceux qui possédaient le même génie, le goût du jeu ne nuirait jamais à personne dans le royaume ; mais que ceux dont l'importance est due seulement à leur fortune, ne devaient pas la risquer aussi légèrement, et que ne pouvant imiter M. Fox dans les choses pour lesquelles il était si justement applaudi, ils ne devaient pas suivre son exemple dans celles pour lesquelles il était aussi justement condamné. Car le même feu qui réduit en cendre un morceau de bois, peut seulement fondre une guinée ; mais celle-ci retient encore sa valeur intrinsèque, *quoique la figure de Sa Majesté ne brille plus sur elle.*

D... ne sembla pas convaincu par mon argument, et il nous quitta bientôt après; mais notre jeune ami me parut confirmé dans sa résolution; et le jour que je quittai Londres il m'assura de nouveau qu'il ne varierait jamais.

Connaissant l'intérêt que vous prenez à son bonheur, et la haute estime qu'il a pour vous, j'ai pensé que ces détails vous étaient dûs et vous feraient plaisir. Ce sera dans les premiers momens que son plan lui présentera plus de difficultés, et l'état présent de son esprit demande les consolations et les secours de l'amitié.

Quand vos affaires vous permettront d'aller à Londres, je suis convaincu que vous saisirez la première occasion de vous jeter sur son chemin. Vous lui persuaderez facilement de vous accompagner à la campagne; éloigné alors de sa société actuelle et des lieux où il allait ordinairement, il verra l'influence de ses vieilles habitudes diminuer graduellement; votre conversation le fortifiera, et il restera peu de chances à craindre pour qu'il reprenne goût à son ancien système, et se lance encore dans le tourbillon du jeu et de la dissipation.

LETTRE II.

Paris.

VOTRE départ pour Londres immédiatement après la réception de ma lettre ne m'a point surpris, rien ne rend un homme plus actif que le désir de faire le bien, et je prévoyais que vous saisiriez l'occasion que je vous fournissais de satisfaire votre passion dominante.

J'ai appris, avec grand plaisir, que vous êtes avec notre jeune ami sur le ton de la confiance et de l'amitié, et j'espère que rien n'interrompra une liaison qui doit être une source de réflexions agréables pour vous, et d'avantages pour lui. Je ne doutais pas qu'il ne consentît promptement à vous accompagner à la campagne; mais je n'étais pas si certain qu'il pût trouver inutile d'accepter vos autres offres généreuses. Son refus me prouve que son esprit est réconcilié avec sa position, et je suis convaincu qu'il pourra vivre plus heureux que lorsqu'il dépensait cinq fois son revenu actuel.

Vous me demandez avec tant d'instance de vous écrire des différens lieux où je résiderai pendant mon absence d'Angleterre, que je commence à croire que vous le désirez réellement : aussi j'obéirai à vos ordres avec exactitude.

Je sais que vous n'attendez pas de moi des descriptions minutieuses de toutes les églises et de tous les palais que je pourrai rencontrer. Ces objets, quelques agrémens qu'ils présentent à la vue du voyageur, pourraient n'offrir au récit qu'un amusement médiocre.

Il y a des pays, et peut-être visiterai-je quelques-uns de ceux-là avant mon retour en Angleterre, dont l'aspect frappe délicieusement les yeux; mais il est difficile de donner avec des mots une idée précise de leurs beautés. Le pinceau serait, pour parvenir à ce but, un instrument plus sûr que la plume; car souvent le paysage s'est effacé de l'esprit avant que la description soit achevée.

Les mœurs, les coutumes, les caractères des peuples fourniront probablement les principaux matériaux de la correspondance que vous exigez. Les réflexions qui s'élèveront du sujet, y tiendront aussi leur place, et je vous

avertis d'avance que je les étendrai autant qu'il me plaira. Probablement mes lettres prendront la teinte du lieu où elles seront écrites. Cependant s'il m'entre dans la tête d'insister particulièrement sur les friponneries d'un procureur lorsque vous attendrez le récit des intrigues d'un premier ministre, ou si je vous raconte l'histoire de mon hôtesse, lorsque vous serez impatient d'apprendre quelques anecdotes sur un grand général, ne vous emportez pas contre moi; car si vous ne me permettiez pas de choisir les sujets qui me plairont et de les traiter à ma façon, la correspondance que vous me demandez deviendrait un triste esclavage pour moi, et par conséquent ne vous donnerait aucun amusement. Au lieu qu'en me laissant libre, sans nulle restriction, j'en retirerai l'avantage d'avoir une occupation qui pourra m'arracher à l'habitude de l'oisiveté, et me fournir une raison pour quitter de bonne-heure ces parties de plaisir, où souvent deux ou trois heures après qu'elles ont perdu tout leur mérite, on se croit encore obligé de rester, et où l'on bâille malgré soi le plus discrétement possible en s'efforçant de sourire. Un grand nombre

de personnes passent pourtant leur soirée dans cette malheureuse position. L'heure de dormir n'est pas arrivée, et quelle autre chose peuvent-elles faire? Ne vous êtes-vous jamais trouvé dans cette situation ? sans aucun plaisir où vous êtes, sans aucun motif pour vous en aller ; vous restez dans une espèce d'engourdissement passif, jusqu'à ce que le départ de la société vous ramène à votre voiture, et quand, revenu dans votre maison, vous recouvrez la faculté de réfléchir, vous sentez que vous avez passé les deux dernières heures, sans idée ni satisfaction d'aucune espèce.

Je vous remercie de votre offre de m'envoyer Dupont. Connaissant la considération que vous avez pour lui, et sa dextérité dans le service de valet-de-chambre, je vois la grandeur du sacrifice que vous voulez me faire ; mais si je pouvais être assez égoïste pour l'accepter, l'attachement que je porte à votre vieil ami John, m'en préserverait. Dupont vaut certainement vingt John, pour cet emploi ; mais je ne saurais oublier les longs services de ce dernier, et à présent je suis si habitué à lui, qu'un autre plus parfait me conviendrait moins. Je crois avoir acquis

autant de qualités qu'il lui manque de talens, parce que j'ai été obligé de faire moi-même ce que d'autres exécutent par les mains de leurs valets. Je connais beaucoup de gens qui, sans cette aide, semblent aussi incapables de mouvement que s'ils étaient paralytiques. La nuit, il faut qu'ils attendent leur domestique pour se débarrasser de leurs vêtemens; le matin, si le valet est sorti, le maître reste abandonné et se débattant dans son lit comme une tortue retournée sur le dos.

LETTRE III.

Paris.

J'allai, il y a quelques jours, à la comédie italienne, et tandis que je jouissais de la naïveté exquise de mon vieil ami Carlin, le marquis de F., que vous avez vu à Londres, entra dans la loge avec toute la vivacité française, me combla de marques d'amitié et d'intérêt, et me fit, tout d'une haleine, sans attendre de réponse, dix mille questions sur ses amis d'Angleterre; mon cher ami celui-ci; mon aimable amie celle-là; la belle une telle;

la charmante Baronne ; la délicieuse Comtesse.

Voyant que nous troublions nos voisins, et n'ayant nul espoir que le Marquis restât plus tranquille de long-tems, je lui proposai de quitter la comédie, il y consentit sur-le-champ. Vous avez raison, il n'y a personne ici ; c'est un désert (précisément la salle était remplie). Je suis venu, comme vous voyez, en polisson ; tout le monde est au colysée ; allons. Nous entrâmes dans son vis-à-vis, et il ordonna au cocher de nous mener légèrement. Les chevaux allèrent aussi vîte qu'ils purent, et la langue du Marquis plus vîte qu'eux encore. Quand nous arrivâmes je lui proposai de monter à la galerie, d'où nous pourrions voir ceux qui se promenaient au-dessous, et causer sans interruption. Bon, dit-il, nous allons nous nicher dans un coin pour critiquer tout le monde, comme deux Diables boiteux.

Une femme, dont la taille était élégante et l'air majestueux, attira mon attention ; je demandai au Marquis s'il ne la trouvait pas très-belle : là, là, dit-il froidement, nous sommes heureusement placés : c'est un tableau fait

pour être vu de loin. Je lui fis observer l'excessive blancheur de son teint : — c'est apparemment le goût de son amant d'aujourd'hui, et si un autre se présentait qui préférât la couleur puce, à l'aide d'un peu d'eau chaude elle ferait aussi son affaire.

Je remarquai ensuite deux Dames dont la parure dépassait encore l'extravagance de la mode ; leur figure trahissait l'approche de cinquante ans, en dépit de tout l'art qui avait été mis évidemment en usage pour cacher cet âge détesté. A leur vue le Marquis tressaillit. Parbleu, dit-il, ces deux pièces d'antiquité sont de mes parentes ; excusez-moi pour deux minutes, il faut que je m'approche d'elles, afin de les féliciter sur leurs appas. Les vieilles femmes, continua-t-il, qui ont la rage de vouloir être jeunes, sont, quand on les néglige, de tous les animaux les plus vindicatifs, et j'ai des raisons particulières pour désirer de conserver leurs bonnes grâces. Il me quitta alors, et après avoir fait un tour de salle avec ces Dames, il vint me rejoindre et reprit sa place. Je me suis heureusement tiré d'embarras, dit-il, je leur ai raconté que j'étais engagé avec *un milord* que j'aurais l'honneur de leur pré-

senter, et j'ai attaché à leur suite un jeune officier, dont le meilleur espoir de promotion dépend de leur influence à la cour. Il oserait plutôt abandonner ses drapeaux dans une bataille, que de quitter les deux vieilles tapisseries avant qu'elles veuillent se retirer.

Un jeune homme, très-magnifiquement habillé, entra dans la salle. Son air affairé et le ton élevé et décidé de sa voix annonçaient son importance. Le Marquis me dit qu'il était absolument nécessaire que je lui fusse présenté, attendu qu'il n'y avait pas un être vivant à Paris qui n'eût eu cet avantage. Il ajouta : il est un peu fat, infiniment bête, mais d'ailleurs le meilleur enfant du monde.

Une belle femme parut ensuite ; elle semblait commander l'admiration de l'assemblée entière ; elle fit le tour du cirque du colysée, environnée d'un essaim de petits-maîtres qui recevaient d'elle le mouvement, comme les satellites sous l'influence de leurs planètes. De son côté elle avait l'air parfaitement serein, et ne paraissait nullement embarrassée par les regards des spectateurs. Elle souriait à l'un, faisait un signe à l'autre, levait les épaules en écoutant un troisième, frappait un quatrième

avec son éventail, éclatait de rire des bons mots d'un cinquième, parlait à l'oreille d'un sixième, et faisait cent autres minauderies. Tout cela s'exécutait avec l'aisance d'une actrice et la rapidité d'un jongleur. Elle paraissait entièrement persuadée qu'elle était le seul objet digne de fixer l'attention, qu'à elle seule aussi il appartenait de déployer ses grâces et de développer ses charmes ; et qu'enfin tout ce qui se trouvait là devait se borner au simple rôle de spectateur et s'occuper uniquement à l'admirer.

Cette femme est jolie, dit le Marquis, et pour cette raison on croit qu'elle a de l'esprit ; on a même essayé de répéter ses bons mots, mais ils ne sont faits que pour sa bouche ; elle est beaucoup plus vaine que sensible, grand soutien pour sa vertu ; au reste elle est femme de qualité, et, à la faveur de ce titre, elle possède un goût de hardiesse si heureux, qu'elle jouit du bénéfice de l'effronterie sans être effrontée. Je fus surpris de trouver cette satire dirigée contre une si belle femme, et je soupçonnai que le tranchant des remarques de F... pouvait bien être aiguisé par quelque dépit récent.

J'allais le plaisanter dans cette supposition, quand il se leva soudainement, en disant : voilà M. De...., le meilleur de mes amis : il est on ne peut pas plus aimable ; il a de l'esprit comme un diable. Il faut que vous le connaissiez, allons. Tout en parlant il me fit descendre précipitamment l'escalier et me présenta à M. De.... comme un philosophe anglais qui se connaissait parfaitement en chevaux de race, et n'avait point d'aversion pour le whist. M. De.... me reçut à bras ouverts, et nous fûmes amis intimes en dix minutes ; il emmena le Marquis et moi souper chez lui, où nous trouvâmes nombreuse compagnie.

La conversation fut gaie et animée ; il y avait quelques hommes d'esprit et un admirable mélange de femmes agréables ; elles se joignaient à la conversation, même lorsqu'elle tournait sur la littérature. Dans ces occasions, les Anglaises imaginent qu'il leur sied mieux de garder le silence ; mais ici les femmes prennent part à ces discussions sans hésitation ni scrupule. Celles qui entendent quelque chose du sujet dont on parle, expriment leur opinion avec autant de précision et plus de grâces que les hommes ; celles qui ne savent rien plai-

santent de leur ignorance d'une manière si spirituelle et si légère, qu'elles persuadent à tous ceux qui les écoutent que la science n'est pas nécessaire pour rendre une femme extrêmement aimable en société.

Après avoir passé une soirée délicieuse, je revins chez moi, sans que ma tête fût troublée par le vin, ni mon esprit fatigué par le jeu.

LETTRE IV.

Paris.

Nous avons déjà passé un mois à Paris, c'est-à-dire beaucoup plus de tems que nous n'en avions le projet à notre arrivée, et cependant notre départ me paraît maintenant aussi éloigné qu'il l'était alors. F... a été mon compagnon le plus assidu ; il est universellement aimé, vit dans la meilleure compagnie, et sa recommandation assure toujours une réception favorable. Par-tout je me suis excusé de jouer sans éprouver la moindre difficulté, et rien ne prouve mieux le crédit dont le Marquis jouit dans les cercles les plus à la mode, que

la facilité avec laquelle il a pu y introduire un homme sans titre, et qui ne joue jamais.

Il est aussi extrêmement lié avec quelques auteurs distingués, à qui il m'a fait connaître. La plupart de ceux dont vous admirez les ouvrages sont reçus dans les maisons de la première noblesse, et traités avec considération. Vous pouvez à peine imaginer l'influence des hommes de lettres dans une ville aussi gaie et aussi dissipée que Paris. Leur opinion non-seulement détermine le mérite des ouvrages de goût et de science, mais a encore beaucoup de poids sur la conduite particulière et les sentimens des gens de qualité; par conséquent elle n'est pas sans effet sur les mesures du gouvernement.

La même chose se fait sentir dans presque toute l'Europe; mais, si je ne me trompe, bien plus fortement à Paris que partout ailleurs : ici les hommes de lettres sont en même tems unis les uns aux autres par les différentes Académies, et dispersés dans les sociétés particulières par les mœurs et le goût général de la nation. Si leurs sentimens et leur conversation influencent à un certain point les opinions et la conduite des gens de qualité, les

manières de ces derniers ont un effet plus apparent encore sur la conversation des premiers, qui, en général, est polie, aisée, également dégagée de la timidité maladroite contractée dans la solitude, et de l'arrogance repoussante inspirée par les honneurs d'Université et les dignités d'Eglise. A Paris les pédans de Molière ne sont vus que sur le théâtre.

Il y a maintenant dans ce pays beaucoup d'hommes distingués par leur savoir, qui cependant sont aussi gais dans la société, aussi modestes dans leurs raisonnemens, que ceux dont tout le mérite consiste dans ce qu'on appelle une bonne éducation.

La politesse et le bon ton se trouvent ici, quoiqu'en différentes proportions, dans toutes les classes, depuis le noble le plus élevé jusqu'au plus bas artisan. Ce trait du caractère français est plus remarquable et plus distinctif que la vivacité, l'impétuosité et l'inconstance, pour lesquelles les anciens et les modernes habitans de ce royaume ont été cités. C'est certainement un très-singulier phénomène, que la politesse, qui dans les autres pays est observée seulement par les gens d'un certain

rang, se retrouve ici dans chaque profession. L'homme en place est affable pour le solliciteur, le riche pour l'infortuné ; le mendiant, qui demande la charité, le fait en homme comme il faut, et si sa prière n'a pas de succès, il est sûr au moins qu'elle sera refusée avec une apparence d'humanité, sans brusquerie ni dureté.

Un étranger peu versé dans la langue, dont l'accent doit paraître extraordinaire et ridicule à l'oreille d'un Français, et qui peut à peine ouvrir la bouche sans blesser la grammaire ou l'idiôme, est écouté avec la plus sérieuse attention, et jamais le rire des auditeurs ne vient le déconcerter, même quand il prononce une équivoque plaisante ou un solécisme bisarre.

Je crains, dis-je hier à un homme avec qui je causais, que la phrase dont je viens de me servir ne soit pas française : Non, Monsieur, répliqua-t-il, cette expression effectivement n'est pas française, mais elle mérite de l'être.

La déviation la plus hardie du costume du moment, ne peut leur faire oublier les lois de la bonne éducation. Si quelqu'un paraît dans les promenades publiques avec des habits faits contre toutes les règles de la mode, à laquelle

les Français sont supposés mettre tant d'importance, loin d'arrêter sur lui des regards méprisans, ils lui permettent de passer sans paraître l'observer, et ne se retournent pas ensuite pour satisfaire la curiosité que sa figure extraordinaire peut avoir excitée. J'ai remarqué cette conduite délicate, même dans les rues, et parmi la plus basse classe du peuple. Il y a des exceptions à cela, comme à toutes les observations générales sur les mœurs et le caractère des nations.

J'ai entendu citer des traits de militaires qui traitaient les postillons et les aubergistes avec injustice, et de seigneurs qui opprimaient les paysans : les exemples de l'abus du pouvoir se rencontrent partout; s'ils sont tolérés, c'est au gouvernement que la faute doit être attribuée.

Je n'ai point parlé du gouvernement des Français, mais seulement de leur caractère national, chose très-différente ; cependant je suis convaincu qu'il n'y a aucun pays en Europe où l'on accorde autant de priviléges à la faveur royale, à la naissance et à la profession militaire, et où il y ait si peu d'exemples qu'ils conduisent ceux qui en jouissent à traiter leurs inférieurs avec injustice et dureté.

LETTRE V.

Paris.

Un Anglais, de quelque rang qu'il puisse être, doit voir avec indignation que dans ce royaume tout est arrangé pour la commodité du riche et du puissant, tandis qu'on accorde peu d'attention au bien-être des citoyens d'un état inférieur; cela paraît dans mille exemples, et frappe les yeux en entrant à Paris.

Je crois me souvenir d'avoir lu quelque part que la manière régulière dont Londres est éclairé chaque nuit, et les trottoirs élevés sur les côtés des rues pour la sécurité des gens à pied, semblaient indiquer que le corps du peuple paraît aussi important au gouvernement que le riche et le grand. Paris au contraire est faiblement et partiellement éclairé, et excepté sur le pont-neuf, le pont-royal et les quais de l'un à l'autre, il n'existe pas de trottoirs pour la sureté des gens qui ne peuvent avoir de voiture; il leur faut chercher le chemin en tâtonnant, et s'esquiver derrière les bornes ou dans les boutiques, pour éviter

d'être écrasé par les carrosses qui sont menés aussi près des murs qu'il plaît aux cochers. On voit les gens à pied se disperser à leur approche, comme la paille chassée par le vent.

Il faut avouer que la Monarchie est si élevée dans ce pays qu'elle perd entièrement de vue la majorité de la nation, et ne s'occupe que du petit nombre placé dans des postes assez importans pour se trouver rapprochés de la cour.

Le mot peuple, en France, est un terme de reproche ; un homme du peuple signifie celui qui manque totalement d'éducation et de politesse ; d'un autre côté, un homme comme il faut, ne signifie pas un homme sage et vertueux, mais un homme bien né. Car on peut être homme comme il faut, et cependant être dépourvu de toutes les qualités qui ornent la nature humaine. Sans doute le gouvernement laisse les classes mitoyennes et inférieures presque sans protection, et les expose à l'injustice et à l'insolence des grands, qui sont considérés ici comme un peu au-dessus de la loi, quoique fort au-dessous du Monarque. Mais la douceur des mœurs françaises, l'esprit gai et social de la nation, la conduite affable

des maîtres avec leurs domestiques, suppléent à ces défauts, corrigent les erreurs du gouvernement, et rendent la condition des gens du commun en France, et particulièrement à Paris, meilleure que dans plusieurs autres contrées de l'Europe, et beaucoup plus tolérable qu'elle ne le serait, si le caractère national ressemblait à celui de ces pays..........

....

J'ai été interrompu par lord M.... qui est arrivé la nuit dernière. Il a consenti à dîner avec nous. F.... est venu bientôt après ; il n'avait pas d'engagement, et a bien voulu être de la partie. Vous savez combien il est laborieux de soutenir un dialogue avec milord M.. ; la conversation dégénère en un monologue de votre part, ou tombe des deux côtés à la fois : je me suis donc trouvé extrêmement heureux d'avoir le Marquis. Il a été singulièrement gai et animé, s'est adressé très-souvent à sa seigneurie, et a épuisé tous les sujets de conversation, vin, femmes, chevaux, politique, religion ; ensuite il a chanté des chansons à boire, et a vainement cherché à persuader milord de se joindre en chorus avec lui. Rien n'a réussi ; il a admiré ses habits,

loué son chien, et dit mille choses obligeantes de la nation anglaise, sans obtenir plus de succès. Lord M.... a conservé constamment la même réserve. Enfin il est allé à l'opéra. Ma foi, m'a dit le Marquis aussitôt qu'il a été sorti, il a de grands talens pour le silence, ce milord là.

LETTRE VI.

Paris.

DANS une de mes lettres précédentes je désignais la politesse comme une des parties frappantes du caractère français, l'amour et la fidélité pour la personne des princes en est encore une autre.

Un Anglais, quoiqu'il voye les vertus de son roi avec un œil jaloux pendant son règne, lui rend justice sous le règne de son successeur.

Un Allemand garde un silence respectueux sur les faiblesses de son prince, mais admire beaucoup plus ses talens que les mêmes avantages dans une autre personne.

Un Turc ou un Persan contemple son empereur avec crainte et respect; il se croit

obligé de se soumettre au plaisir de cet être supérieur, comme aux lois de la nature et à la volonté de la Providence.

Mais un français, tandis qu'il sait que son roi est sujet à toutes les faiblesses des autres hommes, tandis qu'il examine ses folies et s'en plaint en riant; s'attache néanmoins à lui par un égal sentiment de tendresse et de respect, une sorte de préjugé indépendant de son caractère réel (1).

Roi est un mot qui transporte dans l'esprit des Français les idées de bienveillance, d'amour et de gratitude, aussi bien que celles de puissance, grandeur et bonheur.

Ils se rendent en foule à Versailles chaque dimanche, contemplent leur souverain avec une curiosité insatiable, et jouissent de ce plaisir aussi vivement la vingtième fois que la première.

Ils le considèrent comme leur ami, quoiqu'il ne les connaisse pas; comme leur protecteur, quoique les exempts et les lettres

(1) Nous traduisons Roi par King, qui n'en est nullement l'équivalent; le Roi fait lui-même et fait faire aux autres ce qui lui plaît; le King ne peut faire ce qui lui plaît, mais il fait ce qui plaît aux autres.

de cachet soient comptés parmi les plus effrayantes calamités dont ils puissent être atteints ; et enfin comme leur bienfaiteur, quoiqu'ils soient opprimés par les taxes.

Ils attachent de l'importance à ses actions les plus indifférentes, pallient et excusent toutes ses faiblesses, et imputent ses erreurs ou ses crimes à ses ministres ou à quelques mauvais conseillers, qui, guidés par un intérêt personnel, en ont imposé à son jugement, et perverti la rectitude invariable de ses intentions.

Ils répètent avec transport chaque mot de lui, qui semble indiquer la plus légère apparence d'esprit, ou même porter la marque d'une sagacité ordinaire.

Les circonstances les moins remarquables, lorsqu'elles sont relatives au monarque, deviennent importantes ; l'appétit qu'il a montré à son dîner, l'habit qu'il porte, le cheval qu'il monte, sont autant de sujets de conversation dans les diverses sociétés de Paris, et les articles les plus agréables et les plus avidement lus de leur correspondance avec leurs amis de province.

S'il lui survient une maladie, même une légère incommodité, tout Paris, toute la

France est en alarmes ; comme si une calamité réelle les menaçait, et parler d'autre chose, avant d'avoir discuté les nouvelles de la journée, serait considéré comme une preuve d'indifférence impardonnable.

A une revue, les manœuvres des troupes ne sont point remarquées par les spectateurs qui peuvent apercevoir le roi, leur attention est absorbée par la contemplation de leur prince. Avez-vous vu le roi ? tenez, voilà le roi ! Le roi rit, apparemment il est content, j'en suis enchanté ; ah ! il tousse, j'en suis bien fâché.

A la messe c'est le roi, et non pas le prêtre, qui les occupe : l'hostie et élevée, mais les yeux du peuple restent fixés sur le visage de son bien aimé monarque. Les pièces de théâtre, même les plus applaudies, qui à Paris font naître plus d'émotion que les cérémonies religieuses, peuvent à peine diviser leur attention, un sourire du roi leur fait oublier les malheurs d'Andromaque, et les tourmens du Cid.

Cet excessif attachement n'est pas restreint à la seule personne du monarque, il s'étend à toutes les branches de la famille royale,

qu'on imagine dans le pays avoir un droit héréditaire à toutes les jouissances dont la nature humaine est susceptible, et si une cause morale ou physique y met obstacle, elle est déplorée universellement. On les plaint davantage lorsqu'ils éprouvent une contrariété triviale ou un chagrin léger, qu'une famille particulière accablée par la plus effrayante calamité. L'ordre naturel des choses leur paraît alors contrarié, et l'aimable prince et princesse dépouillés par un cruel phénomène de ce suprême bonheur, auquel ils ont par leur rang un droit incontestable. Tout ce respect semble réel, et ne paraît pas affecté par des motifs d'intérêt, au moins cela doit être ainsi relativement à la majorité du peuple, qui ne peut concevoir aucune espérance d'être jamais connu des princes, ni même d'en recevoir des faveurs personnelles.

L'idée philosophique, que les rois ont été institués pour le bien public, et qu'ils sont responsables à leurs sujets de leur mauvaise administration, ou d'actes répétés d'injustice et d'oppression, est une doctrine très-opposée aux préjugés généraux de cette nation. Si un de leurs rois se conduisait d'une

manière assez imprudente et extravagante pour exciter une révolte, et s'il était vaincu par les insurgés, je doute qu'ils pensassent à créer un nouveau gouvernement, et à limiter le pouvoir de la couronne, afin de prévenir de semblables abus pour l'avenir, comme cela fut fait en Angleterre à la révolution ; ils se borneraient, j'imagine, à placer un autre prince sur le trône, avec le même pouvoir que son prédécesseur, et ensuite contens de recevoir sa parole royale de gouverner avec plus d'équité, ils poseraient tranquillement les armes.

Les Français semblent si satisfaits et si éblouis de l'éclat de la monarchie, qu'ils ne peuvent supporter la pensée d'un mélange qui pourrait en diminuer la splendeur ; et la rendre plus bénigne ; ils préfèrent laisser jouer la superbe machine, quoique souvent elle menace de les consumer.

Ils considèrent le pouvoir du roi comme leur propre pouvoir. Vous le croirez avec peine, mais je suis sûr de ce fait ; ils sont fiers qu'il n'y ait ni frein ni limites à son autorité.

Ils vous racontent avec exaltation que le

roi a une armée de deux cents mille hommes en tems de paix. Un Français est aussi vain des palais, des beaux jardins, du nombre de chevaux, des biens appartenans au monarque qu'un Anglais peut l'être de sa propre maison, de ses jardins et de son équipage.

Quand on leur parle de la diffusion des richesses en Angleterre, des immenses fortunes faites par beaucoup d'individus, de l'abondance dans laquelle vivent ceux d'un rang mitoyen, de la sécurité et de la situation aisée du pays, au lieu d'être humiliés par la comparaison qui pourrait naturellement s'offrir à leur imagination, ils se consolent en pensant que la cour de France est bien plus brillante que celle de la Grande-Bretagne, et que le duc d'Orléans et le prince de Condé ont des revenus plus considérables qu'aucun seigneur anglais. Quand ils entendent citer la liberté permise dans les débats du parlement et dans les écrits et les discours sur la conduite du roi, ou sur les mesures du gouvernement, les formes à observer avant que ceux qui en ont le plus hardiment abusé puissent être punis, ils semblent remplis d'indignation : ils disent, avec un air de triomphe : il n'en est

pas ainsi chez nous, et si le roi de France avait affaire à ces messieurs, il leur apprendrait à vivre ; ils vous assurent ensuite que le ministre ne se donnerait pas tant de peine pour suivre les formes, et que sans difficulté il enfermerait ces impertinens à la Bastille ; quelques autres élevant la voix, comme s'ils allaient donner une preuve du courage et de la magnanimité du ministre, ajoutent : ou bien peut-être il ferait condamner ces drôles-là aux galères.

LETTRE VII.

Paris.

Il est presque superflu d'observer que beaucoup de gens en France pensent d'une manière très-différente de celle que j'ai exposée dans ma dernière lettre, et ont des idées justes et libérales sur l'objet et la nature du gouvernement. L'admiration que les écrits de Montesquieu obtiennent des Français suffit pour le prouver ; et d'ailleurs les ouvrages

des auteurs modernes et la conversation des gens raisonnables établissent la même vérité.

Cependant la façon de penser la plus générale est telle que je vous l'ai fait connaître, et montre combien leurs sentimens sur le gouvernement civil sont opposés à ceux de nos compatriotes.

J'ai entendu un Anglais énumérer les avantages de la constitution britannique dans un cercle de bourgeois français. Il leur expliquait que les gens de leur rang étaient si puissamment protégés contre l'insolence des courtisans et de la noblesse, que le plus pauvre marchand en Angleterre pouvait obtenir une justice immédiate d'une injure, qui lui était faite par le plus grand seigneur du royaume.

Eh bien ! quelle impression pensez-vous que fit cette déclamation sur l'auditoire français ? vous imaginez sans doute qu'ils durent admirer une telle constitution et en désirer une semblable en France ; point du tout, ils plaignirent les grands, et semblèrent sentir avec peine le peu d'importance dont ils jouissaient ; l'un observait que c'était peu de chose d'être noble chez nous, l'autre secouant la tête ajoutait : tout cela n'est pas naturel.

Quand on leur raconta que le roi de la Grande-Bretagne ne pouvait pas imposer une taxe par sa seule autorité ; que le consentement du parlement, et particulièrement celui de la chambre des communes était nécessaire, et que des gens de leur rang étaient admis à cette assemblée, ils dirent, avec une sorte de satisfaction : cependant c'est assez beau cela. Mais quand le patriote anglais, espérant obtenir une approbation plus complète, continua à leur apprendre que le roi lui-même n'avait pas le pouvoir d'attenter à la liberté du dernier de ses sujets, et que si lui ou les ministres osaient le faire, on pourrait les poursuivre en réparation devant une cour de justice ; un diable ! haut et prolongé sortit de chaque bouche ; ils oublièrent leur propre situation et la sécurité du peuple ; puis revinrent à leur sympathie naturelle pour le roi, qu'ils semblèrent tous croire l'être le plus injustement opprimé du genre humain.

L'un d'eux, à la fin, adressa ces mots au politique anglais : « Tout ce que je puis vous dire, Monsieur, c'est que votre pauvre roi est bien à plaindre. » Cette sollicitude pour le bonheur et la gloire de la royauté s'étend

sur toutes les têtes couronnées, mais relativement à leur monarque, elle paraît la passion dominante et chérie de leur ame, et elle les suit jusqu'au tombeau.

« Un soldat français qui était tombé couvert de blessures sur le champ de bataille de Dettingen, demanda un peu avant d'expirer, à un officier anglais, comment le combat s'était terminé, et sur sa réponse que les troupes anglaises avaient obtenu une grande victoire : mon pauvre roi, dit le mourant, que fera-t-il ? »

Quant à moi, mon ami, quoique je souhaite ardemment à sa majesté tout le bonheur public et domestique possible, si la plus légère inquiétude sur l'un ou l'autre trouble mes derniers momens, ce sera une forte preuve que mes propres affaires spirituelles et temporelles, vos intérêts, ceux de mes amis particuliers, sont dans l'état le plus prospère. Adieu.

P. S. Je n'ai pas vu le Marquis depuis plusieurs jours ; il m'avait appris, dès notre première rencontre, qu'il faisait sa cour à une jeune demoiselle d'une naissance égale à la sienne, et cela selon le désir de sa mère,

qui était impatiente de le voir marié ; il ajouta qu'il ne pouvait rien refuser à sa mère, parce qu'elle était la meilleure enfant du monde. D'ailleurs la jeune dame était très-jolie, très-agréable, et il en était amoureux fou ; il m'a raconté depuis que tout était arrangé, qu'il espérait être avant peu le plus heureux des hommes, et qu'il aurait l'honneur de me présenter à sa future. Je vous ferai connaître mon opinion sur cette dame aussitôt que je l'aurai vue ; mais quelque parfaite qu'elle puisse être, je suis fâché qu'il pense à se marier si jeune : car un Français de vingt-cinq ans n'est pas tout-à-fait si calme et si posé qu'un Anglais de quinze.

LETTRE VIII.

Paris.

Nous sommes dans une disette absolue de nouvelles publiques ; je n'ai rien de particulier à vous apprendre sur mon compte, mais vous exigez que je tienne mon engagement. Ainsi me voilà prêt à écrire et à résumer le sujet de ma dernière lettre, avec l'espoir ce-

pendant que ma plume en courant rassemblera quelques matériaux.

Sous quelque jour que ce préjugé en faveur de la monarchie puisse paraître aux yeux du philosophe, et quoique de toutes les passions, l'amour pour un roi, simplement parce qu'il est roi, soit peut-être la plus absurde, cependant elle doit certainement être considérée comme méritoire par ceux qui en sont l'objet.

Parmi les peuples existans, ou qui jamais existèrent, aucun n'a ou n'a eu un si juste droit à la reconnaissance et à l'affection de son souverain, que les Français. Ils se réjouissent de sa joie et s'affligent de sa peine; orgueilleux de son pouvoir, vains de ses talens, indulgens pour ses faiblesses, ils renoncent gaîment à leur propre agrément pour ajouter à son superflu, et sont toujours prêts à sacrifier leurs vies pour sa gloire.

Un roi, on l'imaginerait, doit être un monstre d'égoïsme et d'insensibilité pour ne pas aimer de tels sujets, et ne pas dévouer son tems et ses soins à leur bonheur. Cependant la nation française n'a pas eu un monarque digne de tout cet attachement depuis les jours

d'Henri IV, et de tous ses rois c'est celui qu'elle a traité le plus indignement.

Des trois frères qui le précédèrent, le premier était une créature maladive aussi faible d'esprit que de corps ; le second un monstre de superstition et de cruauté ; le règne du troisième s'annonça par une aurore assez brillante, mais la mollesse et la volupté vinrent bientôt l'obscurcir. Leur mère italienne, qui les gouvernait tous les trois, guidée seulement par des motifs d'intérêt, et par la politique la plus perfide, semble n'avoir été retenue par aucun sentiment d'humanité ni de justice.

Les princes qui ont succédé à Henri IV, aussi bien que ceux qui ont régné avant lui, ne servent qu'à faire briller ses qualités avec plus d'éclat.

Malgré tous les motifs qu'ont les rois de France pour travailler au bonheur de leurs sujets, il se passera peut-être beaucoup de siècles avant que la faveur céleste leur accorde un monarque qui porte cette passion au même degré. Les caractères qui réunissent par un mélange admirable les grandes qualités et les vertus aimables, n'apparaissent que rarement

chez une nation ; et il y a bien peu de chances pour espérer que ce phénomène se rencontre précisément dans celui qui est destiné au trône.

Henri reçut une éducation très-différente de celle qui, en général, est donnée aux rois. Son caractère se forma à l'école sévère de l'adversité, et son esprit se fortifia par l'exercice continuel du courage et de la prudence ; il apprit à être humain en souffrant sous le sceptre de fer de la tyrannie, et en éprouvant lui-même les atteintes de l'infortune : le besoin fréquent qu'il eut de ses amis lui fit connaître la valeur de leur attachement, et son cœur devint susceptible d'amitié.

Les difficultés et les dangers développent souvent le génie, qui pourrait autrement rester inutile et caché, et contribuent à donner de la vigueur au caractère, en animant les étincelles de vertu qu'une vie indolente aurait complètement éteintes.

Ceux qui dès leur première enfance ont trouvé tous leurs besoins et leurs désirs prévenus, qui ont peu d'ambition, et par conséquent sont rarement excités à exercer leurs qualités, sentent généralement ces facultés

dégénérer et s'affaiblir par la même raison que le bras d'un homme deviendrait graduellement faible, et enfin incapable d'usage, s'il le portait long-tems en écharpe.

Personne ne doute que les facultés de l'esprit, comme les muscles du corps se relâchent par l'inactivité et se fortifient par l'exercice ; j'imagine que la même analogie existe à un certain point entre le corps et les qualités du cœur. La bienveillance, la pitié et la reconnaissance sont, je le soupçonne, extrêmement sujettes à rester stagnantes dans le sein qui n'a jamais été agité par une infortune réelle. On compâtit faiblement à des malheurs qu'on n'a pas sentis, et que l'on pense courir peu de risque de jamais sentir ; aussi il a été remarqué que ceux à qui la fortune a souri pendant toute leur vie, et dont le tems s'est passé dans les amusemens des cours et les plaisirs du luxe, acquièrent très-souvent une étonnante insensibilité pour l'infortune des autres. Le caractère le plus parfaitement froid que j'aie jamais connu, dépourvu d'amitié, de reconnaissance, et dans quelques occasions mort aux affections les plus naturelles, appartient à une femme d'un rang

élevé, et dont la vie a été jusqu'ici une série continuelle d'événemens heureux.

Cependant ces gens, dont tous les soins et tous les sentimens sont restreints dans le cercle de leur satisfaction individuelle, semblent souvent convaincus qu'ils ont les dispositions les plus humaines et la bienveillance la plus étendue. Ils fondent cette opinion sur l'impression produite sur eux par les malheurs imaginaires retracés dans un roman, et par les larmes stériles qu'une tragédie leur a arrachées.

Si à ces symptômes de sensibilité ils peuvent ajouter celui d'avoir occasionnellement donné une guinée à la contribution pour les pauvres, et d'avoir sacrifié un peu d'argent superflu pour se délivrer de l'importunité, ils croient alors avoir porté la bienfaisance aussi loin que peut s'étendre leur idée de cette vertu.

Ils n'ont pas la moindre notion de ce qui peut être fait au-delà, et ne voudraient pas retarder une simple partie de plaisir, ou interrompre la tranquillité de leur indolence, pour rendre le service le plus essentiel, je ne dirai pas à un ami, de tels gens n'en ont pas, mais à aucun être de la race humaine.

Il y a beaucoup d'exceptions, mais en général les personnes qui sont exposées *aux revers et aux vicissitudes de la fortune*, qui ont éprouvé la basse indifférence du monde, et senti à un certain point *ce que le malheureux sent*, entrent avec plus de sensibilité dans la situation de l'infortuné.

Non ignara mali, miseris succurrere disco. (1)

disait Didon, qui avait été obligée de fuir sa patrie, à Énée qui avait été témoin de la destruction de la sienne.

Didon et Énée! comment sommes-nous venus dans leur compagnie! Je ne saurais non plus deviner cela que le sujet d'un chapitre des Essais de Montagne en lisant le titre. Nous parlions, je crois, de la France; mais vous ne pouvez espérer que j'essaye de rattraper un fil qui m'est échappé depuis si longtems.

---

(1) Comme vous étrangère, dans une terre inconnue, j'ai appris
à plaindre des malheurs si semblables aux miens.

DRYDEN.

Comme vous exilée, enfin sur cette rive,
J'ai trouvé le repos; partagez sa douceur.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

J. DELILLE.

LETTRE IX.

Paris.

Je vous disais, dans une de mes lettres précédentes, que mon ami F... était sur le point de se marier ; il vint chez moi peu après ; son air était si gai, que j'imaginai qu'il avait quelques nouvelles agréables à m'apprendre. Me voilà au désespoir, mon cher ami, me dit-il, en éclatant de rire : vous êtes, répondis-je, l'homme le plus joyeux dans cette position que j'aie jamais vu. Il m'informa alors que le vieux marquis de P..., le père de sa maîtresse, était allé chez sa mère, et qu'après dix mille circonlocutions, il lui avait doucement fait entendre qu'il était intervenu certaines choses qui le mettaient dans l'impossibilité d'avoir jamais l'honneur d'être beau-père de son fils, et l'avait priée de lui exprimer combien lui et sa famille en étaient affligés. Sa mère, ajouta-t-il, avait cherché à découvrir l'incident qui avait produit ce changement soudain, mais elle n'avait pu réussir ; le vieux gentilhomme s'était contenté de l'assurer que les détails

seraient également superflus et désagréables ; et ensuite avait pris congé d'elle dans les termes les plus polis et les plus affectueux que la langue française pût lui fournir.

F.... me fit ce récit avec un air si aisé, si content, que je finis par n'y rien comprendre : mon cher Marquis, lui dis-je, il est heureux que je me sois trompé ; car, il faut que vous le sachiez, je m'étais mis dans la tête que vous étiez très-amoureux de la dame. Vous aviez raison, mon ami, répondit-il, je l'aimais infiniment. — Comment ! infiniment, et vous êtes si joyeux lorsque vous allez la perdre ? —Ah ! vous autres Anglais vous avez des idées si bizarres. Aimer infiniment, cela veut dire aimer.... comme on aime ; tout le monde s'aime ainsi quand il ne se hait pas ; mais je vais vous conter toute l'histoire.

Ma mère, qui est la meilleure personne du monde, et que j'aime de toute mon ame, me disait que ce mariage la rendrait parfaitement heureuse ; tous mes oncles, tantes et cousines de dix générations me disaient la même chose. Par-dessus tout cela je fus informé que la Demoiselle, son père et tous ses parens désiraient cette affaire avec une vivacité très-obli-

geante, et la fille est passablement jolie. Ils me persuaderont de me marier dans un tems ou dans l'autre, pensai-je; pourquoi non maintenant aussi-bien que dans un autre moment? pourquoi refuserais-je de faire une chose qui plaît à tant de personnes, sans me déplaire à moi-même? Il est certain, dis-je, que cela aurait été d'un bien mauvais caractère; il était heureux cependant que vous fussiez absolument libre et sans aucun sentiment de préférence pour une autre femme.

Vous vous trompez, mon ami, répondit-il, je préfère beaucoup de femmes à la Dame en question, et une en particulier que j'aime.... que j'aime.... Comme on aime, dis-je en l'interrompant. Non parbleu, ajouta-t-il avec chaleur, comme on n'aime pas. Bon Dieu! m'écriai-je, comment alors pouviez-vous penser à en épouser une autre? Cela n'empêche pas, reprit le Marquis froidement; car je ne pouvais pas épouser l'autre; elle a déjà subi la cérémonie; ainsi elle n'avait aucune raison de s'opposer à ce que j'obligeasse ma mère et mes parens, d'ailleurs c'est la meilleure femme du monde.

Elle me paraît ainsi, dis-je: oh! pour cela

oui, mon cher, ajouta-t-il, elle est la bonté même. Cependant je suis fort aise que cette affaire soit manquée sans qu'il y ait de ma faute ; et quoiqu'il soit possible qu'elle se renoue dans l'avenir, il y aura encore de l'avantage ; car un mariage reculé est toujours autant de gagné sur le repentir. Il débita cette sentence en faisant une pirouette sur le talon, et ensuite se mit à fredonner un air d'opéra.

Voilà le portrait d'un amant français. J'écrivis cette scène aussitôt que F... m'eut quitté ; maintenant je vous laisse faire sur cela telles réflexions qu'il vous plaira. Adieu.

LETTRE X.

Paris.

Vous avez souvent entendu accuser les Français d'être faux, et de mettre autant de chaleur dans leurs protestations que de froideur réelle dans leur amitié. Nos compatriotes sur-tout fondent cette opinion sur les manières démonstratives adoptées ici, et presqu'inusitées en Angleterre. Ce que les Français regardent comme politesse ordinaire, beaucoup

d'Anglais l'appelleraient flatterie et peut-être bassesse.

Leur langue abonde en formules polies et en complimens, qu'ils distribuent avec une profusion et une volubilité merveilleuse, mais qui n'entraînent pas pour eux un sens plus étendu que le très-humble et très-obéissant serviteur, par lequel un Anglais termine sa lettre.

Un Français non-seulement ne croit pas dépasser les bornes de la civilité ordinaire en accablant un étranger de complimens, mais aussi il tient pour accordé que l'étranger sait qu'ils ne signifient rien de plus. Ces expressions sont parfaitement entendues par ses compatriotes. Il imagine que tout le monde les comprend aussi bien, et il n'a pas la plus légère intention de tromper ; mais si un homme prend ses paroles dans un sens littéral, et le croit réellement inspiré par l'amitié, ou devenu soudainement épris de lui à la première vue, il sera déçu, sur-tout s'il attend quelque forte preuve de l'un ou de l'autre ; cependant il n'aura pas le droit d'accuser les Français de manquer à l'amitié, car l'amitié est absolument hors de la question. Ils ne

cherchaient pas à lui faire concevoir d'autre idée que celle du désir qu'ils avaient de le recevoir comme simple connaissance, et c'était l'affaire de son maître de langue de lui apprendre la juste signification de leurs expressions. Si les mêmes mots à la vérité étaient traduits littéralement en anglais, la personne à qui un Anglais les adresserait aurait raison de lui supposer une considération particulière pour elle, ou le projet de la tromper, parce que les formes de civilité et de politesse usitées en Angleterre n'exigent pas un tel langage.

La fausse interprétation qu'on donne aux différentes modes et aux usages que le hasard a établis, est une des causes principales des sentimens sévères et défavorables que les peuples des divers pays du monde entretiennent trop souvent les uns contre les autres. Vous direz peut-être que cette superfluité de complimens dont les Français font usage, est une preuve de cette assertion, qu'ils ont moins de sincérité que leurs voisins; par la même règle alors nous devrions conclure que les gens du commun de chaque nation, qui font peu d'usage des phrases de politesse dans leurs discours, ont un plus grand respect

pour la vérité, que ceux des classes mitoyennes et élevées; cependant cela serait, j'imagine, difficile à prouver.

Ces phrases, qui se sont glissées dans toutes les langues modernes, peuvent être superflues, ou si vous voulez absurdes, mais elles sont si bien établies que les gens de la franchise la plus austère doivent s'en servir en Angleterre comme en France, avec cette différence qu'elles entreront en moindre proportion dans le langage d'un pays que dans l'autre, mais elles ne seront des indications d'amitié dans aucun des deux.

L'amitié est une plante dont la croissance est lente dans tous les climats; heureux l'homme qui peut en faire prospérer quelques tiges, même dans le lieu où sa résidence est fixée. Les voyageurs qui traversent les pays étrangers prennent rarement le tems d'en cultiver quelques-unes; si des fleurs précoces, et une végétation trop prompte présagent le peu de durée de celles qui leur sont offertes, ils doivent cependant les accepter avec reconnaissance et ne pas chercher querelle aux habitans du pays, parce qu'ils en conservent d'autres plus précieuses pour leur propre usage.

De tous les voyageurs les jeunes nobles Anglais ont le moins de droits pour se plaindre de la réception qu'ils reçoivent dans les pays étrangers ; car ceux d'entre eux qui montrent le désir de former une liaison avec les habitans, seulement par un degré modéré d'attention, sont accueillis avec plus de bienveillance que les voyageurs d'aucun autre pays. Mais la plupart de nos compatriotes n'ont pas le moindre désir de cette nature ; ils semblent au contraire éviter la société, et accepter avec répugnance les offres de l'hospitalité. Cela vient de leur préjugé contre les étrangers de toute espèce, de leur réserve naturelle, enfin, et c'est la cause principale de leur indolence et d'une aversion absolue pour toute gêne et cérémonie ; en outre, ils n'aiment pas parler une langue dont ils acquièrent rarement un parfait usage ; ils forment donc fréquemment entre eux des clubs et sociétés où toute cérémonie est bannie, et la plus grande liberté permise en conduite, habillement et conversation. Là ils se confirment les uns les autres dans leurs préjugés, et d'une voix unanime condamnent et tournent en ridicule les coutumes et les usages de tous les pays, excepté du leur.

Ainsi le véritable but des voyages est manqué, et beaucoup de voyageurs Anglais, qui restent quatre ou cinq ans dans l'étranger, n'ont vécu pendant tout ce tems qu'avec leurs compatriotes. Aller en France et en Italie seulement afin de pouvoir dire que vous avez été dans ces pays, est certainement une chose absurde, et rien ne saurait l'être davantage, excepté la folie d'adopter avec enthousiasme les modes et les manières de ces pays, et de les transplanter en Angleterre, où elles ne réussissent jamais et paraissent toujours maladroites et affectées : mais ce ridicule est beaucoup moins commun que le premier ; car il est plus naturel au caractère anglais de mépriser les étrangers que de les imiter.

LETTRE XI.

Paris.

B..., que vous connaissez, est à Paris depuis trois semaines ; je ne peux concevoir comment il reste si long-tems, car il a mauvaise opinion des Français en général, et les préjugés les plus forts contre les mœurs de cette

nation ; toutes leurs politesses lui paraissent autant d'impertinences , il regarde leurs civilités comme un prélude pour lui voler ce qu'il a dans ses poches.

Nous sommes allés ensemble ce matin à une revue des gardes à pied par le maréchal de Biron : il y avait foule ; nous ne pouvions qu'avec difficulté avancer assez dans le cercle pour voir commodément ; un vieil officier, remarquant notre embarras , a poussé quelques gens devant nous en disant : ces deux messieurs sont des étrangers ; alors ils nous ont fait place immédiatement , et nous ont permis de passer. Ne trouvez-vous pas cela très-obligeant ? ai-je dit à B... Oui , m'a-t-il répondu , mais par le ciel , c'est très-injuste.

Nous sommes revenus par le boulevard où une foule de bourgeois, dans leurs habits de fête se divertissaient ; les jeunes dansant des contredanses , les vieux battant la mesure à la musique et applaudissant les danseurs , tous dans un insouciant oubli du passé , indifférens sur l'avenir, et totalement occupés du présent. Ces gens semblent très-heureux , ai-je dit ; très-heureux ! s'est écrié B.. ; s'ils avaient le sens commun ils seraient très-misérables... Pour-

quoi cela? — Le ministre ne peut-il pas, m'a-t-il répondu, faire saisir une douzaine d'entre eux et les enfermer à la bastille? — Il est vrai que cette catastrophe peut très-bien arriver, et cependant je n'y pensais pas plus qu'eux.

Je le rencontrai, peu de jours après son arrivée, dans une maison française où nous avions été invités à dîner l'un et l'autre; il y avait aussi à table une vieille femme de qualité, près de laquelle était assis un jeune officier qui eut pour elle les plus grands soins. Il lui servait de tous les plats qu'elle aimait, remplissait son verre, et causait presque avec elle seule. Comme ce jeune homme, dit B...., se moque de la pauvre femme; si elle était ma mère, je veux être damné si je ne lui en demandais pas raison.

Quoique B.... entende le français et le parle mieux que la plupart des Anglais, il n'a aucun goût pour la conversation; il quitta bientôt la compagnie, et depuis il a constamment refusé toutes les invitations de dîner. Ordinairement il se réunit à quelques-uns de nos compatriotes qui dînent et passent la soirée avec lui au parc royal.

Aujourd'hui, après la revue, nous sommes restés ensemble, et je lui ai proposé, pour varier, de venir dîner à l'ordinaire public de l'hôtel de Bourbon; il a d'abord désapprouvé ma proposition. Je serai excédé, a-t-il dit, de leurs détestables cérémonies; mais sur mon observation que nous ne pouvions pas trouver beaucoup de cérémonies et de politesses à une table d'hôte, il a accepté.

Notre réception cependant a été très-différente de celle que j'attendais, et qu'il désirait: on nous a montré dès notre entrée une attention marquée; chacun a paru disposé à nous céder les meilleures places, nous avons été servis les premiers, et toute la compagnie a semblé prête à sacrifier son propre agrément aux étrangers; car, après les femmes, ce qu'on respecte le plus à Paris, c'est un étranger. Après dîner nous avons été B... et moi au jardin du Palais-Royal. Il n'y avait rien de réel dans tout l'empressement que ces gens nous ont montré, m'a-t-il dit. Je pense que c'est quelque chose, ai-je répondu, d'être traité avec une civilité et une bienveillance apparente dans un pays étranger par des gens qui ne savent pas autre chose sur notre

compte, si ce n'est que nous sommes Anglais et souvent leurs ennemis.

Mais leur politesse, a-t-il dit, est un simple jeu, elle ne consiste qu'en bagatelles, en mots frivoles et insignifians. — En quoi consiste la politesse des autres ?

— Tout ce que vous pouvez attendre d'un Français, c'est qu'il cherchera à vous amuser et à vous faire passer agréablement le tems que vous resterez dans son pays.

—Je trouve que ce n'est point là une bagatelle. Il y a tant de source de mécontentemens et de vexations dans cette vie, que je ne saurais m'empêcher d'avoir de la reconnaissance pour ceux qui me les font oublier, car ils allégent mes peines et contribuent à mon bonheur.

— Mais les Français ne se soucient pas de vous le moins du monde au fond de leur cœur.

—Et pourquoi me soucierais-je de cela le moins du monde ? nous n'avons rien à faire avec leurs cœurs, et nous ne devons pas chercher un ami dans chacun d'eux, mais seulement une connaissance agréable.

— C'est un peuple intéressé, et même ceux qui se prétendent vos amis ne le font que par

des motifs personnels. — Ce n'est là qu'une assertion, où est la preuve? — Si vous avez besoin d'une somme d'argent, ils ne vous avanceraient pas un louis pour vous sauver de la prison.

— J'espère n'être jamais à même de me convaincre parfaitement de cela : mais si nous cultivions l'amitié dans l'espoir de secours de cette nature, nous ferions précisément ce que vous les accusez de faire. D'ailleurs, nous avons rarement le pouvoir et l'occasion de rendre à nos amis ce qu'on appelle des services essentiels, au lieu que ces attentions, cette politesse, qui adoucissent le commerce d'homme à homme, et la vie sociale, sont à la disposition de tout le monde; l'occasion de les appliquer se présente journellement, sur-tout avec les étrangers.

Maudites soient leurs politesses, a-t-il dit; je hais les Français, ils sont ennemis de l'Angleterre, c'est une nation fausse, perfide, trompeuse. — Mais comme nous ne venons pas pour les combattre à présent, ai-je interrompu, nous suspendrons les hostilités, et si vous voulez nous irons au spectacle.

Il a accepté ma proposition et notre conversation a fini là. Vous savez que B... est le

plus digne homme qu'on puisse rencontrer, et qu'il cache sous un extérieur dur et sévère le meilleur caractère possible ; il a, j'imagine, adopté cette manière d'être par l'idée qui lui est commune avec beaucoup de gens, que la politesse recherchée, et une douceur apparente, sont toujours accompagnées par la fausseté, une froideur réelle, et même par l'inhumanité de caractère, comme si la nature humaine, semblable au marbre, prenait un poli proportionnel à sa dureté. Cette idée est certainement formée d'après une vue superficielle et sans un examen approfondi de la société. La rusticité n'est pas plus une preuve d'honnêteté que la politesse n'est l'indication du contraire ; et si l'une et l'autre sont en égalité sous ce rapport, sous tous les autres, la seconde est préférable.

Mais pour en revenir aux Français, je pense qu'un étranger peut très-bien profiter des agrémens que lui procurent leurs manières obligeantes, quoiqu'il soit convaincu que cette assiduité et ces attentions ne tiennent à aucune considération pour lui, mais prennent uniquement leur source dans la vanité et l'amour-propre.

Il peut s'apercevoir que son ami parisien, en l'accablant de civilités, n'a d'autre but que de montrer ses talens dans la science de la politesse, et cherche à regagner dans l'opinion de sa société tous les avantages qu'il paraît céder à l'étranger; mais quoiqu'il voie clairement que cette condescendance vient du désir de s'assurer la victoire, pourquoi celui-ci se refuserait-il à un triomphe accompagné de tant d'avantages pour lui-même? pourquoi disputer sur les motifs, lorsqu'il sent le bénéfice des actions?

Si les moralistes et les prédicateurs pouvaient, par la force de leur éloquence, extirper l'égoïsme du cœur des hommes, et leur faire aimer réellement leur prochain comme eux-mêmes, ce serait un évènement dont il faudrait remercier le Ciel avec ferveur; mais jusqu'à ce que cet heureux changement arrive, ne nous plaignons pas de ces formes et de ces attentions d'où naît une sorte d'amitié et de bienveillance artificielle qui souvent, dans la société, produit les mêmes effets que la vraie.

Les gens qui veulent jouer et qui n'ont pas d'argent sur eux, sont obligés de se servir de

jetons. Vous et moi, mon ami, aussi long-tems que nous jouerons ensemble, nous n'aurons jamais occasion d'employer cette ressource ; je suis convaincu que nous sommes pourvus l'un et l'autre d'une quantité suffisante d'espèces.

LETTRE XII.

Paris.

B... et moi, en arrivant au spectacle dont je vous parlais dans ma dernière lettre, trouvâmes une foule prodigieuse devant la porte, et nous ne pûmes avoir des places qu'après les avoir disputées long-tems. La pièce était *le Siége de Calais*. Elle est fondée sur une histoire populaire, qui doit paraître intéressante et flatteuse à la nation française.

Vous ne pouvez concevoir quelle foule il y a tous les soirs pour voir cette pièce favorite, qui a eu le même succès à Versailles qu'à Paris.

Quelques critiques, cependant, assurent qu'elle n'a aucun mérite, et qu'elle doit sa vogue à la nature du sujet plus qu'à la beauté

des vers, qu'ils déclarent même n'être pas en bon français.

La dernière fois qu'elle a été jouée devant le Roi, Sa Majesté, dit-on, observant que le Duc d'Ayen loin de se joindre aux applaudissemens, donnait plutôt quelques marques de désapprobation, se tourna vers lui et dit : Vous n'applaudissez pas, Monsieur le Duc, vous n'êtes pas bon Français. A quoi le Duc répliqua : A Dieu ne plaise que je ne le sois pas davantage que les vers de cette pièce. Les Français qui montrent tant d'obéissance à la cour sur tout autre sujet, méprisent les décisions prononcées à Versailles, en affaires de goût. Il arrive souvent qu'une pièce représentée devant la famille royale et la cour, avec les plus grands applaudissemens, est ensuite sifflée ignominieusement à Paris. Les Parisiens guident le jugement des courtisans, et dictent celui du monarque.

Dans d'autres pays de l'Europe, il est arrivé quelquefois qu'un prince, par ses talens supérieurs et les lumières de son génie, a éclairé l'esprit de ses sujets et dissipé les ténèbres de la barbarie dans ses Etats.

Dans le commencement de ce siècle, un

grand Empire est sorti de la plus profonde ignorance. Il a été policé et instruit dans l'art de la guerre, par le vaste génie et l'industrie d'un de ses souverains, qui posa les premiers fondemens de sa grandeur et de sa puissance.

Un autre Etat, peu considérable, et avec des ressources médiocres, est devenu une importante monarchie par les efforts, la persévérance et la magnanimité de son roi actuel. L'amour de ce prince pour les sciences et les arts, a su attirer quelques-uns des plus grands génies de l'Europe dans sa capitale, d'où l'instruction et le goût se répandront graduellement dans tout son royaume.

Cet exemple et beaucoup d'autres qui pourraient être cités, montrent des princes supérieurs en génie à tous leurs sujets, et la science et la civilisation prenant leur source du trône pour s'étendre delà jusqu'aux extrémités de la nation. Mais cela n'est jamais arrivé en France, où ce n'est pas le roi qui civilise le peuple, mais le peuple qui civilise les mœurs, humanise le cœur, et éclaire l'esprit du roi.

Télémaque, et beaucoup d'autres ouvrages ont été composés avec cette intention. Plusieurs adresses au trône contiennent d'excel-

lens avis donnés d'une manière indirecte. Les vifs applaudissemens qu'excitent certains passages des pièces représentées sur le théâtre, transmettent au monarque l'opinion de ses sujets relativement aux mesures de son gouvernement.

Quelquefois, en lui attribuant les qualités qu'il ne possède pas, ils cherchent à faire naître dans son cœur le désir de les acquérir, ils s'efforcent de l'amener à la vertu par la flatterie. Considéré sous ce rapport, le dessin de la statue équestre de Louis XV, peut avoir été suggéré par un motif plus généreux que celui auquel il est généralement attribué. Cette statue a été commencée par Bouchardon, qui mourut laissant l'ouvrage fort avancé : elle a été terminée par Pigal.

Le cheval est placé sur un piédestal très-élevé, aux angles sont quatre figures sous la forme de cariatides. Elles représentent la Force, la Justice, la Prudence et l'Amour de la paix; tous les ornemens sont en bronze. Les deux petits côtés du piédestal sont décorés de lauriers dorés et d'inscriptions. En face des Tuileries est celle qui suit :

LUDOVICO XV,
Optimo Principi
quod
Adscaldum, Mosam, Rhenum
Victor
Pacem armis
Pace
Suorum et Europæ
Felicitatem
quæsivit.

Les grands côtés sont ornés de trophées et de bas-reliefs : l'un représente Louis donnant la paix à l'Europe; l'autre le montre couronné par la Victoire, placé sur un char de triomphe, et conduit par la Renommée vers un peuple qui se soumet à ses lois.

Quand on se rappelle que l'inscription et les emblêmes ont rapport à la conclusion de l'avant-dernière guerre, et quelles sortes d'inscriptions sont ordinairement mises sous les statues des rois, on ne trouve rien de trop impudemment flatteur dans celle-ci ; elle établit cette vérité que l'amour de la paix est la première vertu qu'un roi puisse posséder ; et quelle meilleure morale peut-on insinuer dans le cœur d'un monarque? Dans cet ouvrage, le cheval est infiniment plus admiré que le

roi, par les sculpteurs et les artistes. Mais son défaut le plus frappant est que toutes les figures, quoique plus grandes que nature, paraissent plus petites, dans le centre de la vaste enceinte où il est placé.

Les beaux esprits de Paris ne pouvaient pas laisser échapper une si belle occasion de signaler leur verve; il circule beaucoup d'épigrammes, en voici deux.

Bouchardon est un animal,
Et son ouvrage fait pitié;
Il place les vices à cheval,
Et met les vertus à pied.

Voilà notre Roi comme il est à Versailles,
Sans foi, ni loi, ni sans entrailles.

L'une et l'autre sont trop sévères, elles donnent l'idée d'un caractère vicieux et cruel qui n'appartient pas à Louis XV, dont le caractère réel est, en trois mots, celui d'un homme bon, affable, modéré, enfoncé dans la mollesse et la volupté.

J'ai vu une autre inscription pour la statue; elle est en latin, et très-courte : *Statua statuæ* (Statue d'une statue). Vous pouvez imaginer que les auteurs subiraient une sévère punition s'ils étaient découverts; mais ce danger n'est

pas suffisant pour empêcher les habitans de cette ville d'écrire et de répandre des pasquinades, qui sont goûtées par la nation entière.

En vérité, j'imagine qu'il y a plus d'esprit de vengeance que de bonne police dans les mesures qu'on prend pour repousser les satires. Si la malignité ne s'évaporait pas de cette manière, elle pourrait se manifester sous une forme plus dangereuse. Adieu.

LETTRE XIII.

Paris.

J'ai dîné hier avec un nombre égal d'hommes et de femmes chez le chevalier B.... Il est ami intime de F..., et il a une charmante maison à quelques lieues de Paris, dont le Marquis use comme de la sienne.

Le Chevalier jouit d'un revenu considérable, qu'il dépense avec autant d'ordre que de magnificence; il est marié depuis longtems à une femme très-agréable, et il ne leur manque, pour rendre leur union parfaitement heureuse, que des enfans; ils cherchent

à oublier cette privation en réunissant constamment une nombreuse société ; et ce qui est singulier ici, c'est que celle du mari est la même que celle de la femme.

F..., quoique beaucoup plus jeune, est le favori de l'un et de l'autre ; ils reçoivent toujours, avec plaisir, les amis qu'il prie à dîner dans leur maison.

La partie d'hier avait été proposée par madame de M..., riche et jeune veuve très-admirée, et dont je vous donnerai en passant une légère esquisse ; car n'imaginez pas que j'entreprenne le portrait du plus difficile à peindre de tous les êtres humains, d'une belle française.

Madame de M... a quelque esprit, un peu plus de beauté, et encore plus de vivacité ; s'il y avait un quatrième degré de comparaison, je placerais-là sa vanité ; elle rit très-souvent, et elle a raison, car ses dents sont singulièrement belles ; elle parle beaucoup, et avec un son de voix élevé et décidé, cela n'est pas si judicieux, parce que ses pensées ne sont pas si brillantes que ses dents, et que sa voix est un peu dure ; elle est reçue par-tout avec considération, ce qu'elle doit à son rang ; elle

est aimée et suivie par les hommes, ce qu'elle doit à sa beauté, et elle n'est pas haïe par les femmes, ce qui est probablement dû à ses faiblesses.

On pense généralement que cette Dame est très-éprise de F... ; aussi, pour prévenir tout scandale, elle m'avait prié de venir la prendre pour l'accompagner chez le Chevalier. Je la trouvai à sa toilette, en consultation avec un officier-général et deux abbés, sur un nouveau bonnet qu'elle venait d'inventer ; il était très-bizarre, et reçut, après quelques corrections, la sanction des critiques. Ils déclarèrent que cette précieuse découverte serait bientôt la mode générale de Paris, et immortaliserait le génie de madame de M.... Elle jeta un dernier regard sur sa glace, s'écria avec un air de triomphe : partons donc, mes enfans... à la gloire..., et elle allait demander sa voiture, lorsqu'un domestique entra et lui annonça que Mme la Comtesse avait accepté son invitation, et aurait l'honneur de dîner avec elle.

Je désespère de vous donner l'idée du changement soudain que produisit ce message dans les traits de madame de M.... Aurait-elle appris la mort de son père, de son unique

enfant, elle n'aurait pu être plus consternée. Est-il possible, dit-elle, avec l'accent du désespoir, qu'on puisse être si bête? Le domestique fut rappelé et interrogé sur la réponse qu'il avait reçue de madame la Comtesse. Les termes en étaient positifs, elle avait assuré qu'elle viendrait. Nouvelles exclamations de la part de madame M.... L'aviez-vous réellement fait inviter pour aujourd'hui, dis-je? Sans doute, répliqua madame de M...; je ne pouvais retarder davantage; elle vint en ville dimanche dernier, je lui envoyai le message le plus poli du monde, pour la prier de me faire l'honneur de dîner aujourd'hui, et, voyez la cruelle femme, avec une ignorance sans exemple des usages, elle me fait dire qu'elle viendra.

Il est en vérité très-choquant, dis-je, qu'elle ait si prodigieusement mal interprété votre honnêteté. N'est-ce pas, dit-elle? Pouvais-je m'attendre à un si barbare retour! Elle est liée avec quelques-uns de mes parens, en campagne; quand elle vint en ville, je laissai mon nom chez son portier, elle me rendit ma visite, j'avais averti mon suisse que je serais toujours sortie pour elle, en consé-

quence elle ne me trouva pas; cela est tout simple et selon les règles. Cette femme a vingt ans de plus que moi, nous devons être insupportables l'une pour l'autre. Elle aurait dû voir que mon invitation était dictée par la politesse seulement, et la même politesse de son côté, devait la lui faire refuser. De cette manière, nous aurions pu nous faire des visites, dîner, souper ensemble, et rester ainsi notre vie entière sur le pied le plus agréable du monde; mais cette grossiéreté met fin à toute liaison. Au reste, il n'y a pas de remède, je souffrirai le purgatoire aujourd'hui; adieu, présentez mes complimens à madame B..., et informez-la de cet horrible accident.

Après avoir fait mes complimens de condoléance à madame de M..., sur une infortune si peu méritée, je pris congé d'elle et fus rejoindre F..., à qui je racontai la triste aventure qui nous enlevait la compagnie de cette Dame.

Il ne parut pas tout à fait si malheureux qu'elle; mais il me jura qu'il était convaincu que la Comtesse avait accepté l'invitation par pure malice. Il savait qu'elle était instruite de leur partie, et elle avait saisi cette occasion

de tourmenter madame de M..., qu'elle haïssait. Sans cette douceur, il imaginait que le dîner aurait été aussi maussade pour elle qu'il pouvait l'être pour madame de M... Comment ces tendres amies essayèrent de passer leur tems ensemble, je ne le sais pas; mais notre dîner fut extrêmement agréable.

Le Marquis raconta l'histoire du malheur de madame de M... et du tête-à-tête qu'il avait occasionné, avec tant d'esprit et de vivacité; il peignit ses propres regrets avec tant de gaîté, que cela nous indemnisa en quelque façon de l'absence de la Dame.

LETTRE XIV.

Paris.

Quoique l'aménité des mœurs françaises, comme je l'ai déjà observé, corrige, en quelque façon, la sévérité du gouvernement, cependant la condition du peuple n'est pas heureuse. Quand on considère les ressources prodigieuses de ce royaume, les avantages qu'il possède sur tous les autres pays, sous les rap-

ports du sol, du climat et de la situation, l'industrie et la docilité de ses habitans, attachés à leurs rois et soumis aux lois, on doit naturellement croire que la majorité de la nation est dans l'aisance, et que la pauvreté y est moins connue que dans les autres contrées de l'Europe. Je ne parle ni de cette pauvreté idéale ou comparative, fille de l'envie et de l'avarice, et qui peut être sentie par les plus riches citoyens de Londres et d'Amsterdam; ni de cette pauvreté produite dans les capitales par le jeu, le luxe et la dissipation; mais de cette pauvreté effective que souffre la partie laborieuse d'une nation, lorsqu'elle ne peut acquérir par son industrie une portion suffisante des premières nécessités de la vie. Les deux premières naissent des vices et de l'extravagance des individus, la dernière d'un mauvais gouvernement. Les unes se rencontrent souvent à Londres, la ville de l'Europe où il circule le plus de richesses; l'autre se voit rarement dans les campagnes de l'Angleterre. En France on peut faire l'observation contraire; les plus pauvres habitans de la capitale sont souvent dans une position plus heureuse que le laborieux paysan; car en commerçant

sur les articles de luxe, ou en prenant avantage des folies des grands et des riches, ils peuvent se procurer une existence tolérable; tandis que l'habitant de la campagne ne peut qu'avec beaucoup de difficultés gagner une subsistance mince et précaire.

Pour prendre une juste idée de la richesse de l'Angleterre, il faut visiter les provinces, et voir comment les nobles, et sur-tout le fermier et le paysan, vivent généralement. La magnificence des premiers, et l'abondance qui prédomine dans les autres classes, doivent étonner tous les étrangers.

Pour garder une opinion favorable de la richesse de la France, il faut rester dans la capitale, ou visiter seulement quelques villes de commerce, mais entrer rarement dans le château du seigneur ou dans la chaumière du paysan; car l'un ne vous offre qu'un faux brillant, et l'autre vous présente un effrayant tableau de misère. De mauvaises récoltes, ou une administration négligente, peuvent occasionner la disette parmi le peuple dans de certains tems; mais quand il existe une pauvreté permanente dans les campagnes d'un pays tel que la France, pendant divers règnes et une

longue suite d'années, cela me paraît la preuve la plus sûre d'un gouvernement insouciant et par conséquent oppressif. Cependant les Français se plaignent rarement de leur gouvernement, et souvent de ceux qui les gouvernent, jamais du roi, toujours des ministres.

L'affection ardente que le peuple de cette nation a senti autrefois pour son monarque actuel, est très-affaiblie, cependant elle n'est pas anéantie. Quelques-uns des courtisans que l'on suppose administrateurs des plaisirs du roi, sont détestés. Le luxe imprudent de la maîtresse est exécré; mais leur censure sur le compte du roi, lors même qu'ils se croient parfaitement en sureté, n'éclate jamais par des expressions violentes, comme elle le ferait chez une autre nation; elle est mêlée d'une espèce de tendre regret. Il est naturellement bon, disent-ils; et quand ils observent sur sa physionomie l'ennui et la déplorable anxiété qui accompagnent toujours un corps fatigué par le plaisir, et un esprit incapable d'application, ils s'écrient : mon Dieu, qu'il est triste! il est malheureux lui-même, comment peut-il penser à nous?

Je suis persuadé qu'en dépit du méconten-

tement qui subsiste réellement en France à présent, le roi peut recouvrer à la fois l'estime et l'affection de ses sujets par le seul renvoi de son ministre et de quelques autres personnages haïs du peuple. Une lettre de cachet qui les enverrait à la Bastille ou en exil, serait considérée comme une révolution complète dans le gouvernement, et la nation prendrait cet acte effrayant de tyrannie pour une déclaration de ses droits.

A mon avis, dans l'état où sont maintenant les choses, aucun corps en France n'a de droits reconnus. La Noblesse et le Clergé jouissent à la vérité de quelques priviléges qui les distinguent des classes inférieures ; mais quant à des droits, ils n'en possèdent aucuns, ou, ce qui revient au même, aucuns que le monarque ne puisse, dans sa royale sagesse, envahir ou anéantir toutes les fois que cela lui plaira.

Un Français vous dira que les Parlemens ont le droit d'élever leurs réclamations jusqu'au trône dans certaines occasions ; c'est, en vérité, un précieux privilége. Le conseil des Communes à Londres est aussi en possession de ce droit glorieux, et nous savons à quoi il sert. On peut le comparer au pou-

voir dont *Owen Glendower* se prétendit doué, de rappeler les esprits du fond de l'abyme, mais le malheur fut qu'aucun d'eux ne se rendit à son appel.

Les Parlemens en France peuvent réellement faire des représentations, et ont usé de ce droit avec une telle énergie d'expression, et une telle force de raisonnement, que si l'éloquence pouvait prévaloir sur un pouvoir illimité, toutes leurs plaintes auraient obtenu justice.

Quelques-unes de leurs remontrances non-seulement offrent des exemples de l'éloquence la plus sublime et la plus pathétique, mais elles respirent aussi un esprit de liberté qui ferait honneur à la chambre des Communes britannique.

La résistance que les membres du Parlement opposent à la volonté du roi, est honorable et glorieuse. A la vérité la magistrature a déployé en France des sentimens plus justes sur le gouvernement, et soutenu une lutte plus noble contre le despotisme, qu'aucun ordre du royaume. Aussi j'ai souvent été frappé de surprise et d'indignation en observant les essais qu'on fait journellement pour tourner ce corps

en ridicule. Un homme de cette profession n'est jamais introduit sur le théâtre que sous un caractère méprisable ou propre à exciter la gaieté de l'assemblée ; cela peut plaire au Prince dont ils ont essayé de limiter la puissance, ou à des courtisans inconsidérés ; mais devrait être vu avec horreur par la nation pour qui les gens de robe se sont tant exposés ; car dans leur opposition aux vues de la cour il y a beaucoup de dangers personnels à craindre, et aucun avantage à espérer.

Ceux qui s'opposent aux volontés de la cour dans notre île, n'ont, j'en remercie le ciel, aucun risque à courir. Un membre du Parlement britannique peut lancer sa barque patriotique avec la plus parfaite sécurité, et glissant à travers un torrent d'invectives, s'approcher du gouffre de la trahison, sans craindre d'y être submergé ; mais quoiqu'il n'ait rien à redouter, il est évident qu'il n'a rien à espérer d'un tel voyage. Autrefois l'opposition était considérée comme un moyen d'arriver au pouvoir ; mais nous avons changé tout cela. Qu'un homme se rappelle le nombre de ceux qui, avec des talens très-médiocres, sont parvenus aux premiers emplois en

rampant sur leurs genoux ; qu'il le compare avec le nombre et le succès de ceux qui, armés de toute la force du génie et de l'éloquence, ont essayé de prendre les places d'assaut ; si après cela il se joint aux assaillans, il agit par d'autres motifs que ceux d'intérêt personnel, ou montre une entière ignorance de l'art de calculer les chances.

La sécurité et même l'existence du Parlement de Paris dépendent entièrement de la volonté du roi ; ce corps n'ayant d'autres armes offensives et défensives que la justice, les argumens et la raison, son sort est facile à prévoir. Les membres du dernier ont été disgraciés et le Parlement aboli. La mesure fut alors considérée comme très-violente. Les exilés passèrent pour des martyrs, et le peuple fut étonné et affligé ; mais à la fin, revenant de sa surprise, il dissipa son chagrin comme il fait dans toutes les grandes calamités, en chantant des vaudevilles.

LETTRE XV.

Paris.

Mon ami F... vint chez moi il y a quelques jours, et aussitôt qu'il sut que je n'avais pas d'engagement, il me proposa de venir dîner tête-à-tête avec lui dans la campagne, en me promettant de me ramener pour l'heure du spectacle. Quand nous eûmes fait quelques milles, j'aperçus un jeune homme d'une physionomie douce et intéressante assis sous un arbre à peu de distance de la route; il portait un vieil uniforme, et s'amusait à jouer du violon; en approchant nous vîmes qu'il avait une jambe de bois, dont une partie était en fragmens à côté de lui.

Que faites-vous-là, soldat, dit le Marquis? Je suis sur le chemin de mon village, mon officier, répondit le soldat. Mais, mon pauvre ami, il vous faudra du tems pour arriver à la fin de votre voyage, si vous n'avez pas d'autre voiture que celle-ci, continua le Marquis, montrant du doigt la jambe de bois. J'attends mon équipage et toute ma suite, dit le soldat,

et je suis grandement trompé si je ne les vois pas dans ce moment descendre la montagne.

Nous vîmes effectivement une espèce de charrette menée par un cheval, et dans laquelle étaient une femme et un paysan. Tandis qu'ils s'avançaient de notre côté, le soldat nous raconta qu'il avait été blessé en Corse, que sa jambe avait été coupée, qu'avant de partir pour cette expédition on lui avait accordé une jeune fille du voisinage, et que le mariage avait été remis à son retour; mais que le voyant revenir avec une jambe de bois, tous les parens de la fille s'étaient opposés à ce mariage; elle n'avait plus de père, sa mère vivait lorsqu'il avait commencé à lui faire la cour, et elle avait toujours été son amie, mais elle était morte pendant son absence. La jeune femme cependant était restée constante dans son affection, elle l'avait reçu avec tendresse, et avait consenti à quitter sa famille et à l'accompagner à Paris. Là ils comptaient prendre la diligence pour se rendre à la ville où il était né, et où son père vivait encore. Sur le chemin de Paris sa jambe s'était rompue, ce qui avait obligé sa maîtresse à le quitter pour aller chercher une charrette qui pût le

mener au village voisin, où il resterait jusqu'à ce que le charpentier eût renouvelé sa jambe. C'est un malheur, mon officier, dit le soldat en finissant, qui sera bientôt réparé; et voici mon amie. La fille sauta de la charrette, saisit la main que son amant lui tendait, et lui raconta, avec un sourire affectueux, qu'elle avait vu un charpentier admirable qui lui avait promis de faire pour le lendemain une jambe qui ne romprait jamais, et qu'ainsi ils pourraient reprendre leur voyage quand il leur plairait.

Le soldat reçut le compliment de sa maîtresse comme il le méritait; elle semblait âgée à peu près de vingt ans, elle était brune, belle et bien faite, sa physionomie indiquait le sentiment et la vivacité.

Vous devez être très-fatiguée, ma chère, dit le Marquis? On ne se fatigue pas, Monsieur, quand on travaille pour ce qu'on aime, répondit la fille. Le soldat baisa sa main avec un air tendre et galant. Quand une femme a donné son cœur à un homme, vous voyez, dit le Marquis, qu'une jambe de plus ou de moins ne fait pas changer ses sentimens. — Ce n'est point sa jambe, dit Fanchon,

qui fit impression sur mon cœur. — Quand elle en aurait fait un peu, répliqua le Marquis, cela n'eût pas été très-extraordinaire. — Mais, continua-t-il en s'adressant à moi, cette fille est charmante, son amant a l'air d'un brave garçon, ils n'ont que trois jambes entre eux deux, nous en avons quatre; si vous m'en croyez ils prendront la voiture, nous les suivrons à pied jusqu'au prochain village, et là nous verrons ce qu'on peut faire pour ces amans. Je n'acceptai de ma vie une proposition avec plus de plaisir.

Le soldat fit des difficultés pour entrer dans le vis-à-vis : venez, venez, l'ami, dit le Marquis, je suis colonel, vous devez m'obéir, montez sans plus de façons, et votre maîtresse vous suivra.

Entrons, mon bon ami, dit la fille, puisque ces Messieurs veulent nous faire tant d'honneur. —Une fille comme vous ferait honneur au plus beau carrosse de France, et rien ne me saurait être plus agréable que de contribuer à votre bonheur. Laissez-moi faire, mon colonel, dit le soldat.—Je suis heureuse comme une reine, reprit Fanchon. La voiture partit, et le Marquis et moi nous la suivîmes.

Voyez combien nous sommes heureux à bon marché, nous autres Français, dit le Marquis; et il ajouta en souriant: le bonheur, m'a-t-on dit, est plus cher en Angleterre. Mais, répondis-je, combien durera celui de ces pauvres gens?

Ah! pour le coup, s'écria-t-il, voilà une réflexion bien anglaise; c'est en vérité ce que je ne saurais vous dire, ni même combien de tems, vous et moi, pouvons vivre; mais je pense que ce serait une grande folie d'être chagrins dans la vie, parce que nous ne savons pas quand le malheur peut venir, et que nous sommes sûrs d'être atteints par la mort. Lorsque nous fûmes arrivés à l'auberge, où nous avions ordonné au postillon de s'arrêter, nous trouvâmes le soldat et Fanchon. — Je vous prie, dis-je au soldat, comment comptez-vous pourvoir à votre subsistance et à celle de votre femme? — Celui qui a existé pendant cinq ans sur la paie de soldat, répliqua-t-il, ne trouve que peu d'embarras pendant le reste de sa vie. Je joue passablement du violon, ajouta-t-il, il n'y a peut-être pas de village dans toute la France où il se fasse plus de mariages que dans celui où

nous allons nous établir. Je ne manquerai jamais d'emploi.

Et moi, dit Fanchon, je sais tresser les cheveux, faire des bourses de soie et tricoter des bas. D'ailleurs, mon oncle a deux cents francs à moi, et quoiqu'il soit beau-frère du bailli, et volontiers brutal, je les lui ferai payer jusqu'au dernier sou.

Moi, dit le soldat, j'ai cinquante livres dans ma poche, et en outre deux louis que j'ai prêtés à un pauvre fermier pour lui aider à payer les taxes, et qu'il me rendra quand il pourra.

Vous voyez, Monsieur, dit Fanchon, que nous ne sommes pas des objets de compassion. Si nous n'étions pas heureux, mon bon ami, continua-t-elle en jetant sur son amant le regard le plus tendre, ce serait notre faute : si vous étiez malheureuse, ma douce amie, dit le soldat avec chaleur, je serais bien à plaindre.

Je n'éprouvai jamais une plus douce sensation, les yeux du Marquis se remplirent de larmes : ma foi, dit-il, ceci devient une comédie larmoyante. Ensuite se tournant vers Fanchon : vous, ma chère, jusqu'à ce que

vous puissiez vous faire payer les deux cents livres et que mon ami recouvre ses deux louis, acceptez cela de moi ; il lui mit une bourse de louis dans la main. J'espère que vous continuerez à aimer votre mari et à en être aimée ; faites-moi savoir de tems en tems comment iront vos affaires, et en quoi je pourrai vous servir ; cette adresse vous apprendra mon nom et ma demeure, mais si vous me faites le plaisir de venir chez moi à Paris, ayez soin d'amener votre mari avec vous, car je ne voudrais pas vous estimer moins ou vous aimer plus que je ne le fais dans ce moment ; venez me voir quelquefois, et toujours avec votre mari. — Je ne craindrai jamais de vous la confier, dit le soldat, elle vous verra sans moi aussi souvent qu'il lui plaira.

Votre sergent m'a raconté que ce fut pour vous être trop aventuré que vous perdîtes votre jambe, mon ami, dit Fanchon en souriant à son amant ; M. le Colonel n'est que trop aimable, je suivrai son avis, et quand j'aurai l'honneur d'aller chez lui, vous viendrez toujours avec moi.

Le Ciel vous bénisse l'un et l'autre mes bons amis, dit le Marquis ; puisse celui qui

essayerait d'interrompre votre félicité ne jamais connaître le bonheur! Ce sera mon affaire de trouver pour vous, mon brave camarade, quelqu'emploi plus avantageux que de jouer du violon. En attendant restez ici jusqu'à ce qu'un carrosse vienne vous prendre : il vous mènera l'un et l'autre ce soir à Paris. Mon domestique se pourvoira d'un logement pour vous, et du meilleur chirurgien qu'on puisse trouver pour les jambes de bois. Quand vous serez équipés, vous viendrez me voir avant de partir. Adieu, mon honnête ami, soyez tendre pour Fanchon, elle semble mériter votre amour. Adieu, Fanchon, je serai heureux d'apprendre dans deux ans que vous aimez autant Dubois que vous le faites à présent. En parlant ainsi, il serra la main à Dubois, salua Fanchon, me poussa dans la voiture et nous partîmes.

Pendant la route il loua si vivement la beauté de Fanchon, que ses éloges me firent soupçonner qu'il pouvait avoir des vues sur elle.

Je connaissais suffisamment la manière libre dont il vivait, et je l'avais vu peu avant sur le point d'épouser une femme, après s'être

arrangé, pour me servir de ses paroles, avec une autre.

Afin de m'éclaircir sur ce point, je le questionnai sur un ton de plaisanterie qui ne pouvait l'effaroucher.

Mon ami, me dit-il, Fanchon ne sera jamais séduite par moi, quoiqu'elle me paraisse extrêmement jolie, et qu'elle ait précisément le genre de beauté que je préfère; sa constance pour l'honnête Dubois me plaît encore plus que sa figure. Si elle devenait infidèle, elle perdrait son plus grand charme à mes yeux; si elle eût été enchaînée à un compagnon chagrin et jaloux, et qu'elle eût désiré qu'on le corrigeât de ses torts, la chose eût été différente. Mais son cœur s'est donné à son ancien amant qui paraît un digne homme, et qui, j'en suis certain, la rendra heureuse. Je serais tenté de chercher à lui plaire, que probablement ce serait en vain. La constance qui a résisté à l'absence et à un boulet de canon, ne serait pas subjuguée par les airs, le clinquant et le jargon d'un petit-maître, au moins je me plais à le croire, et je suis déterminé à n'en jamais faire l'essai.

F.... ne me parut jamais si parfaitement aimable que dans ce moment. B... vint me

demander à souper le même soir ; j'étais trop occupé de l'aventure de Dubois et de Fanchon pour ne pas la raconter, ainsi que toutes les particularités de la conduite du Marquis. Ce F..., dit-il, est un honnête garçon, faites-moi dîner avec lui demain ; mais, continua-t-il après un moment de réflexion, les F..., ne sont-ils pas originaires d'Angleterre ? je pense avoir entendu ce nom dans le Yorckshire.

LETTRE XVI.

Paris.

Je suis mécontent lorsque j'entends assurer que toutes les actions des hommes sont dirigées par des motifs d'intérêt personnel. Je soupçonne toujours ceux qui parlent ainsi de juger les autres d'après leurs propres sentimens. Cette conclusion cependant peut très-bien être aussi erronée que l'assertion générale ; car j'ai rencontré des gens très-désintéressés qui, par affectation peut-être, soutenaient cette opinion, et changeaient, pour

l'appuyer, la signification reçue du langage. Ceux qui exécutent des actions généreuses et en apparence désintéressées, disaient-ils, sont animés cependant par un motif égoïste, par le plaisir qu'elles leur font sentir. Il y a des gens qui éprouvent ces sensations avec tant de vivacité, qu'ils ne peuvent passer devant un malheureux sans essayer de le secourir, et leur satisfaction est égale à celle qu'ils causent à l'objet de leur pitié.

Tout cela est très-vrai ; mais n'est-il pas étrange d'assurer que ces gens ne sont pas bienfaisans, parce qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de l'être ?

Deux hommes s'arrêtent à un magasin de fruits dans Saint-James-street ; il y a quelques ananas, devant la fenêtre où se trouve encore une pauvre femme portant un enfant qui crie sur son sein épuisé. Un des gentilshommes entre, paye une guinée pour un ananas qu'il dévore tranquillement, tandis que la femme l'implore pour obtenir un penny afin d'acheter un morceau de pain, et l'implore en vain : non pas que le beau gentilhomme attache quelque prix à un penny ; mais mettre la main à sa poche lui donnerait quelque peine ; et la

détresse de la femme ne lui en cause aucune. L'autre homme a aussi par hazard une guinée dans sa bourse, il la donne à la femme, et revient chez lui manger du beef-steak avec sa famille.

Sans faire injure au goût du premier, il est permis de croire que le dernier a reçu une plus grande satisfaction pour sa guinée ; et jamais on ne me persuadera qu'il a été, en la donnant, aussi égoïste que l'autre.

Quelques jours après l'aventure dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, je rencontrai F... et B... à l'Opéra ; ils avaient fait connaissance chez moi selon le désir de B..., et je les vis avec plaisir déjà si bien ensemble.

F... nous invita à venir passer une heure chez lui avant de nous retirer, et nous y consentîmes. Il nous dit ensuite que nous aurions le plaisir de voir Fanchon parée de sa plus belle robe, et Dubois avec sa jambe neuve, parce qu'il avait ordonné à son valet-de-chambre de les engager à souper avec quelques-uns de ses camarades.

Tandis que le Marquis parlait, son carrosse arrivait à la porte de l'Opéra, où une Dame bien connue attendait dans ce moment sa voiture.

B... sembla se rappeler tout à coup une idée oubliée, et nous pria de l'excuser s'il ne venait pas avec nous, ayant une affaire importante à terminer chez lui. Le Marquis sourit, serra la main à B..., en lui disant: c'est apparemment quelque affaire qui regarde la constitution; vivent les Anglais pour l'amour patriotique!

Quand nous arrivâmes chez le Marquis, les domestiques et leurs convives étaient rassemblés dans le petit jardin derrière l'hôtel, et profitaient du clair de lune pour danser au son de la musique de Dubois.

Lui et Fanchon furent invités à venir se rafraîchir dans le salon du Marquis. Le cœur du pauvre garçon se gonfla à la vue de son bienfaiteur; il essaya de parler, mais la voix lui manqua, et il ne put articuler un mot.

« Vous n'avez pas affaire à des ingrats, Monsieur le colonel, dit Fanchon; mon mari est plus affecté par votre bonté qu'il ne le fut jamais par la perte de sa jambe et la cruauté de mes parens. » Prenant ensuite un ton plus sérieux, elle exprima avec l'accent de la reconnaissance et le langage de la nature, les obligations qu'elle et son mari avaient au Marquis, et elle cita entre autres les vingt louis que

Dubois avait reçus de sa part cette après-midi. — Vous voulez faire de moi un saint, ma chère, dit le Marquis, et pour y mieux réussir vous inventez de faux miracles. Je ne comprends rien aux vingt louis dont vous parlez. — J'y comprends bien quelque chose, moi qui les ai dans ma poche, dit Dubois. Le Marquis assura encore que ce n'était pas à lui qu'il les devait. Le soldat déclara alors qu'il était venu à une heure pour rendre ses devoirs à M. de F...; il ne l'avait pas trouvé, et revenant à son logement, il avait rencontré dans la rue un gentilhomme qui, l'ayant observé avec attention, l'avait bientôt accosté, lui avait demandé si son nom n'était pas Dubois, s'il n'avait pas perdu sa jambe en Corse, et après plusieurs autres questions, lui avait, sur ses réponses affirmatives, glissé vingt louis dans la main, en lui disant que cela l'aiderait à meubler sa maison. Dubois étonné, s'était écrié : mon Dieu ! voilà encore M. de F...; l'étranger avait répliqué : oui, il m'a chargé de vous remettre cela. A ces mots il s'était glissé dans une autre rue, et Dubois l'avait perdu de vue.

Nous fûmes tous également surpris de la singularité de l'aventure ; mais après quelques

informations particulières sur la figure de l'étranger, je fus convaincu qu'il ne pouvait être autre que B...

Je me rappelai que l'histoire de Dubóis l'avait touché. Vous connaissez B...; c'est un de ces hommes qui ne permettent jamais à aucune émotion de cette nature de s'évaporer en sentimens; elles le conduisent toujours à des actions; ainsi ayant rencontré Dubois accidentellement dans la rue, il lui avait fait son petit présent lui-même; et en apprenant que lui et Fanchon seraient chez F..., il avait refusé de venir, pour éviter une explication sur ce sujet.

Si notre ami B... avait été un homme à système, ou que sa charité eût été très-réfléchie, il aurait considéré que comme on avait déjà pris soin du soldat, et qu'il était sous la protection d'un homme généreux, il n'était nullement besoin de se mêler de cette affaire, et il aurait probablement gardé ses vingt louis pour une occasion plus pressante. Il y a des gens dans le monde, et nul doute que ce ne soient des gens très-utiles et très-respectables, qui examinent le pour et le contre avant de se décider, même dans les choses les plus indif-

férentes, et dont toutes les actions sont dirigées par les convenances ou par les idées de devoir généralement reçues. Ils pèsent dans d'exactes balances les droits qu'une connaissance, un parent ou un ami peuvent avoir sur eux, et ils les acquittent comme une lettre de change; calculent leurs revenus, y proportionnent leur dépense; et entendant annoncer à l'église chaque semaine que l'argent donné au pauvre rapporte, un jour ou l'autre, un revenu considérable, ils en risquent un peu chaque année sur cet espoir. Leurs passions et leurs affaires sont toujours dans un ordre excellent; ils marchent droit devant eux toute leur vie, sans être troublés par l'infortune des autres, et quand ils arrivent à la fin du voyage, ils sont décemment enterrés.

Il y a une autre espèce d'êtres qui ne calculent jamais; car ils sont toujours guidés par le cœur, qui n'apprit point l'arithmétique et n'entend rien aux comptes. Leur tête à peine a le droit de donner son suffrage dans le choix de leurs connaissances, et jamais dans celui de leurs amis, à moins que le cœur n'y consente. Ils distribuent les bienfaits sans se souvenir que c'est un devoir, et seulement pour

la satisfaction qu'ils y trouvent ; peut-être même, comme il en est de tous les autres plaisirs, oublient-ils celui de donner quand il est passé.

Quant aux petites charités journalières, la pratique en est aussi naturelle à de tels caractères que le besoin de respirer, et ils réclament aussi peu de mérite pour l'un que pour l'autre ; car cela leur paraît une affaire d'instinct plutôt que de réflexion.

La première de ces deux classes peut être plus utile à la société ; ses affaires étant conduites avec plus de circonspection, elle peut aussi éviter beaucoup de malheurs et d'embarras dans lesquels l'autre tomberait. Je ne lui dispute point cela ; j'accorderai même, si vous le désirez vivement, que c'est la plus vertueuse des deux ; mais je ne saurais m'empêcher de préférer l'autre ; car presque tous les amis que j'ai eus dans ma vie étaient de la seconde.

LETTRE XVII.

Paris.

La gaieté et la vivacité sont si naturelles aux Français, que j'ai souvent été surpris de leur goût pour la tragédie, qui chez eux renferme très-peu d'incidens, est remplie de harangues et de longs dialogues, et semble modelée d'après les lois les plus sévères de la critique.

Les gens les plus gais et de la meilleure compagnie, se rendent en foule à ce spectacle, qu'ils préfèrent à tous les autres plaisirs, et écoutent avec une gravité et une attention imperturbables. On imaginerait qu'un amusement si sérieux et si uniforme, s'accorderait mieux avec le flegme et la taciturnité des Anglais, qu'avec le caractère enjoué et léger des Français.

Cependant l'auditoire anglais aime le fracas, la pompe et les incidens dans les tragédies, et a au contraire une mortelle aversion pour les longs dialogues et les discours, quelles que soient les beautés qu'ils puissent renfermer en sentimens et en langage.

Il semblerait que, sur ce point, les deux nations ont changé de caractère, et je pense qu'il ne serait pas facile de rendre un compte satisfaisant de cette bizarrerie ; aussi je ne l'entreprendrai pas. Un Français trancherait la difficulté, en disant que l'auditoire parisien a le goût plus pur et plus juste que celui de Londres, puisque l'un fait ses délices de la poësie et du sentiment, tandis que pour empêcher l'autre de s'endormir, il faut du bruit, des gardes, des trompettes, des processions, des combats, des meurtres.

Quant à moi, j'avoue que j'admire plus la Melpomène française dans le cabinet que sur le théâtre. Je ne peux me réconcilier avec les acteurs français dans la tragédie. Leur déclamation pompeuse me semble très-éloignée de la nature ; la démarche fière et les superbes gestes de leur fameux Le Kain, qu'ils appellent une manière noble, est, selon moi, une manière outrée.

La justesse, la dignité simple et l'énergie du jeu de Garrick ne m'ont laissé nul goût pour toutes les manières qui diffèrent de la sienne. Nous chercherions en vain sur tous les théâtres, même sur le nôtre, cet art exquis, mais

caché, ce pouvoir magique par lequel il sait attendrir, glacer, pénétrer l'ame de terreur, et commander aux passions comme il lui plaît.

On peut appliquer avec une égale justesse, à cet inimitable acteur, ce qu'Horace dit de la nature, qui

..... Juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit, et angit.

..... satisfait le cœur, entraîne à la colère,
Ou accable et déchire l'ame par la douleur.

Une des grandes difficultés du jeu, c'est l'obligation où est l'acteur de se cacher derrière le caractère qu'il prend; aussitôt que le spectateur l'entrevoit, l'illusion s'évanouit, et le dégoût succède au plaisir. Dans *OEdipe*, *Mahomet*, *Orosmane*, j'ai toujours découvert Le Kain; mais j'ai vu le Roscius anglais représenter *Léar*, *Hamlet* et *Richard*, sans me souvenir qu'il existât dans le monde un David Garrick.

Les Tragédiens français sont sujets, à mon avis, à dépasser les bornes de la nature; elle ne doit pas servir de pierre de touche pour essayer leur mérite; l'auditoire exige qu'ils atteignent une plus sublime élévation; s'ils n'ar-

rivent pas à la mesure prescrite, il les repousse avec dédain. Les Français semblent penser qu'une élocution simple et un jeu naturel sont incompatibles avec la dignité; ils imaginent que le héros doit annoncer la grandeur de son ame par des regards sévères, des gestes hautains et un son de voix éclatant. Un dialogue aisé et familier comme celui d'*Hamlet* avec *Horatio*, l'ancien compagnon de son enfance, leur paraît bas, trivial, et absolument contraire à la noblesse de la tragédie.

Mais si la simplicité n'est pas incompatible dans la vie réelle avec le génie et la grandeur d'ame la plus exaltée, je ne vois pas pourquoi l'acteur, chargé de représenter un héros, adopterait des gestes que nous n'avons nulles raisons d'imaginer avoir été en usage dans aucun tems.

D'ailleurs la simplicité est si loin de ne pouvoir s'accorder avec la magnanimité, que la plupart du tems l'une accompagne l'autre. Les Français n'en peuvent douter; car deux des plus grands hommes que leur nation ait produits, étaient remarquables par leur simplicité. Henri IV et le maréchal de Turenne se distinguèrent par cette qualité comme par toutes les vertus héroïques.

Combien ces hommes étaient supérieurs en grandeur réelle et en mérite intrinsèque au fastueux Louis ! Celui-ci affectait toujours une grandeur qu'il ne posséda pas avant que le malheur eût rabaissé son ame au niveau de l'humanité. Alors, il est vrai, rejetant la pompe et le luxe dont il avait été si vain, il parut avec une véritable dignité, et obtint l'admiration des gens judicieux. Sa correspondance avec de Torcy prouve ce que j'avance ; les lettres de Louis, ces lettres qu'il écrivit et composa lui-même, montrent une solidité de jugement et une grandeur d'ame qu'il déploya rarement dans ce qu'on appelle sa gloire. Louis, au plus haut degré de prospérité, était à Henri comme roi, ce que Le Kain est à Garrick comme acteur.

Le théâtre français possède à présent plus d'une actrice qui peut disputer le laurier de la tragédie à mistriss Yates, à mistriss Barris, et mistriss Sydons.

Les acteurs français excellent dans la Comédie, et dans tous les tems on en trouve un bien plus grand nombre au-dessus de la médiocrité qu'en Angleterre. Ils doivent peut-être au caractère national l'avantage qu'ils ont

sur nous dans cette carrière ; et d'ailleurs les ressources pour fournir les théâtres d'acteurs sont plus nombreuses en France, où, dans toutes les villes de commerce, dans la plupart des villes frontières, et enfin dans toutes celles de garnison, il y a des spectacles établis.

Presque toutes les Cours du Nord, les grandes villes d'Allemagne, et quelques Cours d'Italie, ont des troupes de comédiens français, qui deviennent autant d'académies où se forment des acteurs pour Paris.

Dans la haute Comédie sur-tout, je trouve que les acteurs français surpassent les nôtres ; ils ont, en général, plus l'apparence de gens de qualité.

Il n'y a pas tant de différence, pour le ton et les manières, entre les gens du premier rang et ceux des classes inférieures qu'en Angleterre. Les acteurs qui veulent saisir les manières de la noblesse, n'entreprennent pas une tâche aussi difficile dans un pays que dans l'autre. Vous rencontrez très-rarement un domestique anglais qui pût passer pour un homme de qualité, ou pour un homme à la mode, et en conséquence très-peu de gens de cette classe paraissent sur le théâtre anglais ;

au lieu qu'il y a beaucoup de valets de place à Paris qui possèdent si complètement les petites étiquettes, les phrases à la mode, et les airs *du beau monde*, que s'ils n'étaient pas distingués par le costume, ils pourraient passer dans beaucoup de cours de l'Europe pour des gens à la mode, très-polis, très-aimables et d'infiniment d'esprit, et ne seraient jamais reconnus qu'à la cour de France, ou par des étrangers assez pénétrans pour distinguer la véritable aisance et la politesse naturelle qui domine parmi la noblesse de ce pays.

Dans les rôles de petits-maîtres du bon ton, vifs, pétulans, agréables, Molé surpasse tous les acteurs de Londres.

La supériorité des Français dans la Comédie se fait encore mieux sentir par les actrices. On en a peu trouvé en Angleterre capables de jouer les rôles de lady Betti Modish, dans le *Mari négligent*, ou de Millamant dans les *Mœurs du monde*. L'extravagance et l'affectation s'imitent aisément; mais la coquetterie élégante, vive, enjouée, exige de plus grands moyens. Cependant la manière dont j'ai vu exécuter les rôles de ce genre, me fait penser qu'il y a plusieurs actrices en France en état

de soutenir avec justesse les caractères que j'ai cités, et, excepté mistriss Barry et mistriss Abington, je ne connais pas une actrice en Angleterre qui pût saisir pleinement l'intention que Congrève a eue en composant le rôle de Millamant. A la vérité nos actrices excellent dans les rôles opposés à celui-ci. Elles représentent fidèlement celui d'une jeune campagnarde, gauche et ignorante. Peut-être n'existe-t-il pas en France de caractère semblable à la miss Pruce de Congrève. Mais une actrice de ce royaume, eût-elle souvent rencontré l'original, ne pourrait en donner une copie plus parfaite que mistriss Abington. Dans le comique les Français sont délicieux; je ne peux me former l'idée d'un talent supérieur à celui de Préville dans la plupart de ses rôles.

Les petits Opéras français, représentés à la Comédie italienne, sont joués d'une manière beaucoup plus agréable que les pièces du même genre ne le sont à Londres; leurs ballets aussi ont plus d'agrément; il y a une gentillesse, une légèreté dans l'ensemble et l'exécution de ces compositions, qui font paraître nos chanteurs et nos danseurs lourds et maladroits.

Quant aux pièces italiennes, on ne les joue que trois fois par semaine ; les Français semblent avoir perdu une grande partie du goût qu'ils avaient pour elles : Carlin, le célèbre arlequin, est le seul soutien de ce spectacle ; vous connaissez l'étonnante naïveté et les moyens comiques de cet homme : en l'écoutant, on oublie l'extravagance des drames italiens ; et du milieu d'un chaos de matériaux incohérens et absurdes, il fait naître la gaieté.

On exige dans un acteur une figure avantageuse, des gestes gracieux, un bel organe, une mémoire sûre, et un jugement fin et pénétrant ; à cela il doit joindre encore de la sensibilité, et le pouvoir d'exprimer par la voix et la physionomie les émotions du cœur. Il semble donc déraisonnable de ne pas accorder plus de considération à cette profession qui demande tant de qualités réunies, tandis que beaucoup d'autres sont respectées, sans qu'il soit nécessaire, pour les suivre, d'avoir le sens commun.

Ce préjugé est encore plus fort en France qu'en Angleterre. Dans une société où était Le Kain on raconta que le Roi venait d'accorder une pension à un acteur suranné ; un

officier qui entendit ce récit, exprima, en fixant ses yeux sur Le Kain, son indignation de ce que l'on donnait tout à un misérable acteur, tandis que lui n'avait encore rien obtenu. Monsieur, répliqua Le Kain, comptez-vous pour rien le droit de me parler ainsi ?

LETTRE XVIII.

Genève.

J'AI été tellement occupé pendant les dernières semaines de mon séjour à Paris, qu'il m'a été impossible de vous écrire.

Dix mille petites affaires qui auraient pu être arrangées beaucoup mieux si elles eussent été faites à mesure qu'elles arrivaient, se sont toutes trouvées rassemblées dans les derniers momens, et ont été expédiées d'une manière très-imparfaite. J'ai souvent admiré, sans être capable de les imiter, ceux qui possèdent l'heureux talent d'entre-mêler les affaires et les amusemens.

Le plaisir et les affaires contrastent d'une manière piquante et favorable à l'un et aux

autres, de même que le changement régulier du jour et de la nuit plaît davantage, que ne le ferait une demi-année entière de l'un et de l'autre sans interruption.

Pour passer sa vie de la manière la plus agréable, il faut ne pas se livrer assez au plaisir pour remettre les affaires essentielles, ni assez aux affaires pour mépriser les amusemens du monde; un juste mélange des deux est un spécifique plus efficace contre l'ennui et la fatigue qu'un régime constant de plaisir.

Aussitôt que le duc d'Hamilton me parut disposé à quitter Paris, je fis les arrangemens nécessaires pour notre départ qui me prirent quelques jours, et ensuite nous commençâmes notre voyage. Après avoir traversé Dijon, Châlons, Mâcon, et des campagnes délicieuses à contempler, mais ennuyeuses à décrire, nous arrivâmes le quatrième jour à Lyon.

Après Paris, Lyon est la plus belle ville de France; vivifiée par l'industrie, enrichie par le commerce, située au milieu d'une campagne fertile, et au confluent de la Saône et du Rhône, elle est également favorisée par la fortune et la nature. On y compte deux cents

mille habitans; le théâtre est considéré comme le plus beau de France; le luxe de Paris se retrouve à Lyon, quoiqu'il soit accompagné de moins d'élégance.

On regarde généralement les manières et la conversation des commerçans et des marchands comme portant un cachet particulier. Il est très-certain qu'il existe sous ce rapport une différence frappante entre les habitans de toutes les villes de commerce de la Grande-Bretagne et ceux de Westminster. Je n'ai pas remarqué la même différence entre les habitans de Lyon et les courtisans de Versailles. Je leur ai trouvé au contraire une merveilleuse similitude; mais il est probable qu'un Français apercevrait cette nuance que je ne saurais découvrir. Un étranger ne distingue pas les divers accens qu'un Anglais, un Ecossais et un Irlandais donnent à la langue anglaise, et peut-être aussi n'observe-t-il aucune différence entre les habitans de Bristol et ceux de Grosvenor-Square, quoiqu'elle soit sensible pour un Anglais.

Après un court séjour à Lyon nous partîmes pour Genève, où nous sommes depuis trois semaines sans éprouver le plus léger désir de

voir changer le lieu de la scène. Il est peu surprenant que j'aie désiré rester ici ; mais je ne pouvais guères m'attendre à trouver le duc d'Hamilton du même avis ; c'est cependant ce qui est arrivé. Je ne connais aucun lieu sur le continent où nous puissions aller avec la probabilité de gagner à ce déplacement. Les occasions de s'instruire s'offrent ici fréquemment, les amusemens sont en petit nombre et modérés, les heures glissent doucement, et quoiqu'elles ne soient pas abrégées par le plaisir, elles ne sont ni ralenties par l'ennui, ni troublées par le remords.

Pour moi j'ai été souvent si misérablement trompé dans mes espérances, lorsque j'ai cru trouver le bonheur dans le changement, que je n'abandonnerai pas sans de très-puissans motifs le contentement présent pour la chance de jouissances plus vives dans une situation et dans un lieu différens.

J'ai à la fin appris par ma propre expérience (car pas un être sur vingt ne profite de l'expérience des autres), que la plus grande partie des chagrins et des contrariétés que nous éprouvons viennent de notre ardente avidité pour les jouissances attendues, et de notre

trop froide indifférence pour celles que nous possédons. Nous méprisons mille sources de satisfaction dont nous aurions pu profiter dans l'intervalle, et nous laissons troubler notre bien-être et user notre tems par l'impatience de goûter des plaisirs éloignés, que nous ne pouvons jamais obtenir, ou qui changent de nature et cessent d'être plaisirs lorsque nous parvenons à les atteindre.

Young dit :

« Nous traitons le moment présent comme notre femme ;
» Nous en méconnaissons le prix parce qu'il est à nous. »

Le diable dérobe ainsi aux hommes le bonheur dans cette vie et dans l'autre, car il nous fait d'abord préférer les plaisirs de la vie à ceux d'un état futur, et ensuite nous fait attacher dans cette vie plus de valeur aux plaisirs futurs qu'aux présens.

Le résultat de tous ces apophthegmes est que nous resterons certainement à Genève, jusqu'à ce que nous en soyons fatigués.

LETTRE XIX.

Genève.

Tout ce que le cœur de l'homme peut désirer, ou son imagination concevoir pour caractériser la situation heureuse d'une ville, se retrouve sous beaucoup de rapports dans celle de Genève.

Le Rhône s'élançant avec impétuosité du plus magnifique lac de l'Europe, coule dans son enceinte ; entourée à l'extérieur de champs fertiles cultivés par des habitans industrieux ; à l'intérieur, elle est ornée par le goût et la richesse.

D'un côté les Alpes, la longue chaîne de montagnes appelée le Mont-Jura, de l'autre les Glaciers de Savoie, et le sommet neigeux du Mont-Blanc, servent de bornes au plus charmant paysage qui jamais enchanta les yeux.

Les avantages de la situation de leur ville ne sont point les seuls que possèdent les citoyens de Genève, ils jouissent d'une liberté qui n'entraîne jamais à la licence, et d'une

sécurité qui n'est point achetée par les horreurs de la guerre.

Le grand nombre d'hommes de lettres originaires de ce pays, ou fixés ici par choix, les mœurs décentes, le caractère affable et humain des Genevois en général, font de cette ville et des environs une retraite très-désirable pour ceux qui plaçant le bonheur dans des jouissances calmes et modérées, et n'ayant aucun motif particulier pour préférer un autre lieu, veulent faire succéder une vie paisible aux scènes bruyantes du monde.

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Oublier dans un doux loisir les inquiétudes d'une vie agitée.

Comme l'éducation y est libérale et à très-bon marché, les habitans de Genève de l'un et de l'autre sexe sont très-instruits. Je n'imagine pas que, dans aucun autre pays du monde, on pût trouver dans un nombre égal de personnes prises sans choix dans toutes les classes, autant d'individus ayant l'esprit aussi bien cultivé. Il n'est pas rare de voir des artisans, dans les intervalles de leurs travaux, s'amuser à lire les ouvrages de Locke, de Montesquieu, de Newton, et d'autres productions de la même

espèce. A la vérité, les habitans seuls profitent du prix modéré que coûte l'éducation. Les étrangers trouvent tout fort cher à Genève, et il en arrive autant dans tous les lieux où vont les Anglais; car, lorsqu'elle n'existait pas avant leur arrivée, leur séjour amène bientôt cette cherté dont ils se plaignent.

La nature démocratique du gouvernement inspire à chaque citoyen l'idée de sa propre importance; il s'aperçoit qu'aucun homme dans la République ne peut l'insulter avec impunité. C'est une excellente qualité dans un gouvernement que l'homme le plus puissant ait quelque chose à craindre du plus faible; elle existe dans celui-ci : le dernier citoyen de Genève possède des droits qui le rendent digne de l'attention du plus élevé. La conviction qu'il en a lui donne une sorte de respect pour lui-même, et ce sentiment, retenu dans de justes bornes, tend à rendre un homme respectable aux yeux des autres.

Le caractère général de la nature humaine nous empêche d'espérer que les hommes soient toujours dirigés dans leurs actions par l'esprit public, sans considération de leur intérêt personnel. La meilleure forme de gouvernement

est donc celle qui lie le plus intimément l'intérêt des individus au bien public. Cela peut mieux s'exécuter dans une petite république que dans une grande monarchie. Dans la première les hommes de génie et les hommes vertueux sont aisément découverts et appelés aux places de confiance ; dans l'autre, le caprice du Prince, et les intrigues ou l'avidité des courtisans disposent des premières dignités. Montesquieu dit qu'un sentiment d'honneur produit les mêmes effets dans une monarchie que l'esprit public dans une République. On doit se rappeler cependant que le premier, selon l'acception moderne donnée au mot honneur, se trouve généralement restreint à la noblesse, au lieu que l'esprit public est un principe universel, qui se répand parmi tous les membres de la communauté.

Autant que j'en peux juger, les sujets de cette heureuse République se distinguent par un esprit d'indépendance et de liberté tempéré par des sentimens de décence et par l'amour de l'ordre.

Avant de les connaître, je m'étais persuadé que les habitans de cette ville étaient fanatiques, sombres, et aussi peu sociables que

l'étaient les Puritains d'Angleterre et les Presbytériens d'Ecosse pendant les guerres civiles, et les règnes de Charles II et de son frère : j'ai trouvé depuis que j'avais conçu d'eux une opinion très-fausse.

Il n'y a pas, j'ose le dire, de ville dans l'Europe où l'esprit du peuple soit moins sous l'influence de la superstition et de l'enthousiasme fanatique qu'à Genève. Servet, s'il vivait maintenant, ne courrait pas le moindre risque d'être persécuté. Le clergé actuel n'a, j'en suis convaincu, ni l'inclination ni le pouvoir de molester personne pour ses opinions spéculatives, et si le Pape lui-même choisissait cette ville pour retraite, ce serait sa faute s'il n'y vivait pas avec autant de sécurité qu'au Vatican. Le clergé de Genève est en général composé d'hommes sages, instruits et modérés ; ils impriment dans l'ame de leur auditoire les dogmes du christianisme en les ornant de toutes les grâces de l'éloquence, et démontrent l'efficacité de la doctrine par la régularité de leur conduite.

Les gens de tous les états dans cette ville suivent les sermons et les cérémonies du culte avec une ponctualité remarquable. Le Di-

manche est observé avec la réserve la plus respectueuse pendant les heures du service divin : mais aussitôt qu'elles sont passées, les amusemens ordinaires commencent.

Les promenades publiques se remplissent d'une foule de personnes de tous les rangs parées de leurs plus beaux habits. Les différentes sociétés, et ce qu'ils appellent les cercles, se rassemblent dans les maisons et les jardins ; on joue aux cartes, à la boule, ou l'on fait des promenades sur le lac avec de la musique.

Il existe ici une coutume universelle, qui cependant, autant que je peux le savoir, est particulière à cette ville. Les parens forment une société à leurs enfans, dès le premier période de leur existence : cette société consiste en dix ou douze enfans de même sexe, et à peu près de même âge, naissance et fortune. Ils se rassemblent une fois la semaine chez les différens parens, qui traitent tour-à-tour la compagnie avec du thé, du café, des pâtisseries, des fruits, et laissent ensuite la jeune assemblée s'amuser comme il lui plaît.

Cette liaison se conserve toute la vie, quels

que soient les changemens qui puissent survenir dans la situation et la fortune des individus; s'ils forment dans la suite des attachemens nouveaux ou préférables, au moins ils n'abandonnent jamais entièrement cette société, et jusques dans l'âge le plus avancé ils continuent à passer quelques soirées chaque année avec les compagnons de leur jeunesse et leurs premiers amis.

La classe riche des habitans possède des maisons de campagne adjacentes à la ville, qu'elle habite la moitié de l'année. Ces maisons sont toutes propres, et quelques-unes sont ornées avec magnificence; elles ont d'ailleurs un avantage que ne saurait avoir la plus superbe habitation du plus grand seigneur dans une autre partie du monde, elles commandent presque toutes à la plus délicieuse perspective : l'œil découvre à la fois les jardins et les vignes de la République, le pays de Vaud, Genève avec son lac, d'innombrables maisons de campagne, des châteaux, des villes, les vallées de Savoie et les hautes montagnes des Alpes.

Ceux à qui leur fortune ou leurs emplois ne permettent pas de passer l'été à la campa-

gne, font de fréquentes parties de plaisir sur le lac et vont souvent dîner dans quelques-uns des villages voisins, où ils s'amusent ensuite le soir à danser et à faire de la musique.

Quelquefois aussi ils se réunissent quarante ou cinquante personnes, achètent ou louent une maison, et un jardin près de la ville, et s'y rassemblent chaque après-dîner pendant l'été pour boire du café, de la limonade et d'autres liqueurs rafraîchissantes, et s'amuser à causer, à jouer aux cartes et à la boule. Ce dernier jeu est très-différent de celui qui a le même nom en Angleterre, car loin de choisir un gazon doux et uni, ils préfèrent souvent un terrain rude et inégal. Le joueur au lieu de rouler sa boule la jette de manière qu'elle reste sur la place qu'elle a d'abord touchée: l'autre joueur s'applique à lancer sa boule sur celle de son adversaire, d'une telle façon qu'elle la fasse sauter en l'air, et se fixe dans le lieu d'où elle a délogé l'autre: quelques-uns des habitans ont une dextérité étonnante à ce jeu, qui demande plus d'adresse et qui est plus intéressant que celui d'Angleterre.

Ces cercles durent ordinairement jusqu'à ce que la nuit et le son du tambour des rem-

parts les rappelle à la ville ; car après ce tems les portes sont fermées , et personne ne peut entrer ni sortir, l'officier de garde n'ayant pas le pouvoir de les ouvrir sans un ordre des syndics, qui n'est jamais obtenu sans un motif très-urgent.

LETTRE XX.

Genève.

LA douceur du climat, les beautés sublimes du pays et le caractère aimable des habitans, ne sont pas encore, à mon avis, les avantages les plus attrayans de ce séjour.

Sur la même colline, et dans le voisinage de Genève, résident maintenant trois familles anglaises dont la société rendrait tous les pays agréables. La maison de M. Néville est un temple à l'hospitalité, la gaieté, et l'amitié. Près de lui demeure votre ancienne connaissance, M. Upton. Il ressemble parfaitement au portrait que vous m'en avez fait ; je l'ai trouvé vif, sensible, obligeant, et, j'imagine, plus heureux que jamais vous ne l'avez

vu ; car depuis votre séparation il a tiré un très-bon lot dans la loterie du mariage. L'habitation la plus voisine est celle de la famille de M. Locke ; ce gentilhomme, sa femme et ses enfans présentent le plus agréable tableau de félicité domestique que j'aie jamais contemplé, et en outre M. Locke joint un goût pur et des manières élégantes à un esprit bienveillant.

Ces trois familles reçoivent les habitans de Genève avec autant de cordialité que leurs propres compatriotes, vivent ensemble dans une grande intimité, et rendent la montagne de Cologny le lieu du monde le plus délicieux.

Les Anglais qui résident dans la ville se rendent souvent ici, et font des parties avec la meilleure compagnie de Genève. On m'a raconté que jamais nos jeunes compatriotes n'ont vécu d'une manière si amicale avec les citoyens de la République qu'à présent, et cela est dû en grande partie à l'humeur conciliatrice de ces trois familles, et à la popularité d'un seigneur Anglais, qui est resté pendant plusieurs années dans cet Etat avec sa femme et son fils.

Tous ceux qui demeurent dans la ville

sont obligés, comme je vous l'ai déjà dit, de revenir de leurs visites avant le coucher du soleil, autrement ils seraient forcés de rester dehors. Les Genevois craignent les ennemis extérieurs et intérieurs de leur indépendance. Cette crainte s'est transmise d'une génération à l'autre, depuis l'essai du duc de Savoie pour s'emparer de la ville. L'an 1602 il s'avança à la tête d'une armée vers les portes de la ville, en tems de paix et au milieu d'une nuit obscure, appliqua des échelles aux remparts, surprit les sentinelles, et fit entrer quelques centaines de soldats dans la ville. Le reste les suivait quand ils furent découverts par une femme qui donna l'alarme.

Les Genevois s'élancèrent de leurs lits, saisirent les premières armes qu'ils purent trouver, attaquèrent les assiégeans avec intrépidité, en tuèrent un grand nombre, et chassèrent les autres ou les précipitèrent du haut des remparts. Ceux, en petit nombre, qui furent gardés prisonniers eurent la tête tranchée le lendemain sans autre forme de procès.

Les Genevois célèbrent annuellement le jour de ce mémorable exploit par des actions de grâce et des réjouissances publiques.

On l'appelle le jour de l'Escalade, il y a service divin dans toutes les églises, et ordinairement après le sermon le ministre récapitule toutes les circonstances de cet intéressant événement, rappelle aux auditeurs la reconnaissance qu'ils doivent à la divine Providence et à la valeur de leurs ancêtres qui les sauvèrent de l'esclavage d'une manière si remarquable, examine les faveurs particulières que le ciel leur accorde, et les exhorte du ton le plus pathétique à rester fermement attachés à leur religion, et à transmettre ce bien sans altération à leur postérité.

La soirée du jour de l'Escalade se passe en visites, danses, festins et divertissemens de toute espèce. Les Genevois se livrent rarement à l'allégresse avant d'avoir accompli les devoirs religieux, observant en cela la maxime du Psalmiste de joindre à la joie une crainte religieuse.

L'Etat solde une garnison de six cents mercénaires qui montent la garde et font le service journellement; mais ils ne confient pas la sûreté de la République à eux seuls. Les citoyens s'exercent plusieurs heures par jour pendant deux mois d'été, ils portent alors

l'uniforme, et sont à la fin de ce tems passés en revue par les syndics.

Comme ils ne reçoivent aucune paye, et n'ont pour officiers que leurs concitoyens, on peut bien imaginer que ces troupes n'exécutent pas l'exercice et les évolutions militaires avec l'exactitude de soldats qui n'ont pas d'autre occupation et sont soumis à toute la rigueur de la discipline. Cependant ils figurent d'une manière respectable aux yeux des spectateurs, dont à la vérité peu sont désintéressés, puisque la plus grande partie d'entre eux est composée de leurs parens, femmes et enfans. Je peux affirmer qu'il n'existe aucunes troupes dans le monde qui soient contemplées à une revue avec plus d'approbation que celles de Genève.

Un étranger, même médiocrement sensible, s'il se rappelle les liens qui unissent les troupes et les spectateurs, s'il observe l'anxiété, la tendresse, l'exaltation et les émotions variées qui se peignent sur les physionomies de ces derniers, pourra difficilement rester indifférent; il sympathisera avec tous ceux qui sont autour de lui, cédera naturellement à de douces sensations et finira par contempler la

milice de Genève avec les yeux d'un citoyen de la République.

Genève, comme tous les Etats libres, est exposée à la fureur des partis, et l'harmonie publique est fréquemment interrompue par les querelles politiques. Sans entrer dans le détail des disputes particulières qui les agitent à présent, je vous dirai seulement qu'une partie des citoyens est accusée d'avoir formé le projet de jeter le pouvoir dans les mains de quelques familles, et d'établir une aristocratie complète; l'autre s'oppose à toutes les mesures qui lui paraissent favoriser ce plan, et elle est accusée à son tour, par ses adversaires, d'avoir des desseins séditieux.

Il est difficile aux étrangers qui résident ici long-tems d'observer une stricte neutralité. Les Anglais sur-tout sont extrêmement disposés à se prononcer pour un côté ou l'autre, et comme le gouvernement n'a pas jusqu'ici cherché à les gagner, ils s'attachent généralement à l'opposition.

Me promenant une après-dînée avec un jeune noble qui joint à un goût décidé pour la philosophie naturelle le zèle le plus passionné pour la liberté civile, nous passâmes près du

jardin où s'assemble un des cercles qui soutiennent les prétentions des magistrats ; je lui proposai de nous réunir à eux. Moi, dit mon Lord avec indignation, je ne voudrais pas rester un instant dans une telle société ; ces hommes sont les ennemis de leur pays, et je regarde ce lieu comme un foyer ardent où ils veulent consumer la liberté.

Parmi les citoyens eux-mêmes les altercations politiques entraînent beaucoup d'animosité. Un vieux gentilhomme respectable, chez qui j'ai été souvent reçu d'une manière hospitalière, déclamait avec chaleur contre certaines mesures du conseil, assurait que tous ceux qui les avaient appuyées méritaient la mort, et que si cela dépendait de lui ils seraient tous pendus sans perdre de tems. Son frère, qui se trouvait du nombre des condamnés, l'interrompit, et dit, avec un ton de voix qui semblait demander grâce : mon Dieu, mon frère, vous ne pousseriez pas le ressentiment si loin, et vous ne voudriez pas en effet les faire pendre. Si, assurément, répliqua le patriote avec un air déterminé ; et vous, mon très-cher frère, seriez le premier pendu pour montrer mon impartialité.

LETTRE XXI.

Genève.

Quoique cette République soit depuis longtems dans une paix profonde, et qu'elle n'ait point à craindre d'être prochainement engagée dans quelques débats sanglans, cependant les citoyens de Genève n'en sont pas moins attachés à leur pompe guerrière.

Les fêtes militaires sont leur amusement favori, et ils saisissent avec empressement toutes les occasions de les renouveler.

J'ai été présent dernièrement à un très-grand divertissement de cette espèce, qui fut donné par le roi des Arquebusiers, pour célébrer son avénement à la dignité royale. Ce rang envié n'est ni transmis par droit héréditaire, ni soumis aux brigues des élections; il est acquis par l'adresse et un mérite réel.

Une guerre avec cet Etat doit nécessairement, comme la guerre de Troye, consister dans un siége; aussi juge-t-on très-important de familiariser les habitans avec l'usage du canon et de l'arquebuse. Pendant plusieurs

mois de l'année la plupart des citoyens s'exercent assidûment à tirer au blanc, et tous ont droit, avec une légère dépense, de faire l'essai de leurs talens dans ce genre d'exercice. Après les épreuves convenables, le tireur le plus expert est déclaré roi.

Il n'y avait pas eu de couronnement de cette espèce depuis dix ans. Le dernier monarque avait gardé paisiblement la possession de son trône pendant tout ce tems; mais au commencement de l'été on trouva que M. Moïse Maudriez surpassait tous ses compétiteurs, et en conséquence il fut élevé au trône par le suffrage unanime des juges.

Depuis le théâtre de sa gloire jusqu'à sa maison, il fut accompagné par les syndics au bruit des acclamations du peuple. Quelque tems après, au jour de sa fête, on forma un camp dans une plaine hors des portes de la ville. Là les forces entières de la République, en cavalerie et en infanterie, s'étant rassemblées, se séparèrent en deux partis pour exécuter une bataille simulée en l'honneur de sa majesté. Tous les combattans avaient d'avance étudié leurs rôles.

Ce drame ingénieux avait été composé par

un révérend ministre, dont on vante le génie militaire.

Afin que les dames et les personnes distinguées, qui n'avaient pas été nominativement invitées, pussent voir l'action avec plus de facilité et de sûreté, on avait construit, à quelque distance du champ de bataille, un vaste amphithéâtre où elles furent placées.

Tout étant préparé, les membres du conseil, les étrangers de distinction, les parens et les favoris du roi se rendirent au palais de sa majesté, qui consiste en une petite maison placée dans une rue étroite du quartier le plus bas de la ville. La procession partit du palais dans l'ordre suivant.

Sa majesté marchait en avant soutenue par les plus âgés des syndics : au second rang était le duc d'Hamilton avec les plus jeunes. Après lui marchaient lord Stanhope; le prince Gallitzin, M. Clive, fils de lord Clive; M. Grenville, fils du dernier ministre; M. Saint-Léger, et beaucoup d'autres gentilshommes anglais qui avaient été invités. Le conseil des vingt-cinq venait ensuite, et la procession était fermée par les parens et les amis particuliers du roi.

Le cortége, précédé par une troupe de musiciens, qui, comme vous pouvez le croire, jouaient sur le ton le plus martial, traversa la ville dans cet ordre. Quand il fut arrivé dans la plaine où les troupes étaient rangées, il fut salué par tous les officiers ; et, après avoir fait le tour entier de l'une et de l'autre armée, le roi et toute sa suite prirent leurs places sur l'amphithéâtre élevé à cet effet.

Déjà, et depuis quelque tems l'impatience des troupes avait été visible, mais quand le roi fut assis, leur ardeur ne put être contenue plus long-tems ; elles demandèrent à grands cris à leurs officiers de les mener à la gloire. Le signal fut donné, et elles s'avancèrent pour l'attaque de la manière la plus intrépide. Chaque soldat sachant qu'il combattait sous les yeux du roi, des syndics, de sa mère, de sa grand'mère, repoussait avec dédain toute idée de retraite ; les deux partis soutinrent le choc avec fermeté, et loin d'être troublés par un feu vif et continuel, chacun d'eux sembla sourire au fracas du canon.

L'ingénieux auteur de la bataille avait pris soin de diversifier le spectacle par plusieurs incidens aussi intéressans qu'heureusement amenés.

Une embuscade fut placée par une des armées derrière quelques arbres, et quoiqu'elle fût postée à la vue des deux armées et de tous les spectateurs, cependant la ruse réussit à miracle.

Un convoi de provisions s'avança vers une des armées, il fut attaqué par un détachement ennemi, et après une vive escarmouche la moitié des caissons fut emmenée par les assaillans, et l'autre resta aux troupes pour qui le convoi semblait avoir été originairement destiné.

Un pont de bois fut vigoureusement attaqué et aussi résolument défendu ; à la fin il fut mis en pièces par les deux armées ; car dans la furie de l'action, les combattans oublièrent si le pauvre pont était ami ou ennemi.

Au reste, je n'ai jamais pu concevoir comment il s'était trouvé au milieu de la bataille : car il n'y avait ni rivière, ni ruisseau, ni fossé dans la plaine entière. La cavalerie fit des merveilles des deux côtés, et il était difficile de distinguer lequel des deux généraux se signalait le plus. Leurs habits étaient ornés de riches galons avec une égale profusion ; les lois somptuaires avaient été suspendues pour

ce jour, afin que la bataille pût être aussi magnifique qu'il serait possible.

Comme ni l'un ni l'autre de ces braves commandans ne voulait consentir à être vaincu, le révérend auteur du drame guerrier n'avait pu rendre la catastrophe aussi décisive ni aussi touchante qu'il en avait d'abord eu le projet; mais tandis que la victoire planait incertaine sur l'une et l'autre armée, un messager arriva de l'hôtel-de-ville et annonça que.... le dîner était prêt. Cette nouvelle se répandit avec rapidité, et eut un effet semblable à celui que produisirent les Sabines lorsqu'elles s'élancèrent entre leurs ravisseurs et leurs parens. L'impétuosité des guerriers Genevois se ralentit, l'importance de la nouvelle suspendit leur animosité, bientôt ils jetèrent leurs armes et furent amis. Ainsi finit la bataille.

Je ne sais quelle impression elle vous fera, mais elle m'a fatigué si complètement, que j'ai perdu tout appétit pour le festin, en conséquence je le remettrai au prochain courier.

LETTRE XXII.

Genève.

Le cortége qui avait accompagné le roi sur le champ de bataille revint dans le même ordre à l'hôtel-de-ville, où un repas somptueux était préparé. La disposition du festin, quoiqu'au milieu d'une ville, rappelait l'idée d'une fête champêtre ; dans toutes les rues voisines de l'hôtel-de-ville on avait préparé des tables abondamment couvertes, et en nombre suffisant pour plusieurs centaines de soldats et d'officiers.

Le roi, les syndics, la plupart des membres du conseil, et tous les étrangers dînèrent dans la salle de l'hôtel-de-ville, dont les autres pièces et la cour extérieure furent également remplies.

Le dîner causa un bien plus grand carnage que la bataille, et sous d'autres rapports le divertissement fut presque aussi guerrier.

A chaque toast, on exécutait dans la salle une fanfare martiale à laquelle les tambours,

les trompettes et le canon répondaient du dehors.

Le toast favori est, à la prospérité de la République.

Lorsqu'il fut annoncé par le premier syndic, tous les assistans se levèrent l'épée nue dans une main et un verre plein dans l'autre.

Quand ils eurent bu, ils croisèrent leurs épées avec un bruyant cliquetis, cérémonie exécutée constamment pour ce toast dans tous les cercles et clubs où il y a un dîner public. Cette vieille coutume signifie que chaque homme est prêt à combattre pour la défense de la République.

Lorsque nous eûmes été à peu près deux heures à table, je vis commencer une autre cérémonie à laquelle je m'attendais peu au milieu d'une fête. Cent grenadiers, leurs épées nues à la main, s'avancèrent dans la salle avec solennité ; les tables étant disposées en fer à cheval, il restait un espace suffisant pour les contenir.

Ils demandèrent la permission de porter un toast, elle fut accordée. Alors chacun des grenadiers, par une manœuvre concertée comme un mouvement d'exercice, tira de sa poche

une large tasse. Elle fut immédiatement remplie de vin, et un des soldats, au nom de tous, but à la santé du roi Moïse. Son exemple fut suivi par ses compagnons, comme aussi par tous les convives, et le toast annoncé par le bruit des tambours, des trompettes et de l'artillerie. Quand les grenadiers eurent ajouté un ou deux toasts à celui-ci, ils firent volte-face, sortirent de la salle avec la même solennité qu'à leur entrée, et allèrent reprendre leurs places aux tables de la rue.

Peu après un homme habillé d'une manière bizarre parut dans la salle, et distribua des feuilles imprimées qui semblaient sortir de la presse.

On reconnut qu'elles contenaient une chanson faite pour cette occasion, et remplie de gaieté, d'esprit et de bon sens. Elle rappelait aux citoyens de Genève les avantages précieux qu'ils possédaient, les exhortait à cultiver leur industrie et à conserver parmi eux l'union et l'amour du bien public. Ces vers furent chantés par l'homme qui les avait apportés, et le refrain répété en chœur par toute la compagnie.

En descendant de l'hôtel-de-ville, nous

trouvâmes dans les rues les soldats encore assis à table avec leurs officiers, et entourés par leurs femmes et leurs enfans.

Ils se levèrent tous bientôt après, et se divisant en différentes troupes, ils se répandirent sur les remparts, dans les champs et les jardins, et passèrent le reste de la soirée à danser et à se divertir.

Quoique les amusemens de ce jour ne donnassent ni une très-exacte représentation des manœuvres de la guerre, ni aucune idée de l'élégance d'une fête de cour, ils offraient le tableau le plus animé de joie, de bonheur, de cordialité que j'aie vu de ma vie.

Les habitans d'une ville entière, d'un Etat entier si vous voulez, réunis et formant une seule famille, présentent une scène que sans doute on trouve rarement, et si cette esquisse vous donne la moitié de la satisfaction dont la réalité m'a fait jouir, vous ne trouverez point les longs récits de mes deux lettres ennuyeux.

LETTRE XXIII.

Genève.

Quelques citoyens de Genève méprisent le petit établissement militaire de la République; ils déclarent qu'il est ridicule d'imaginer qu'un si faible Etat puisse se défendre lui-même, et regardent comme absurde toute idée de résistance contre la France ou la Savoie.

Ils semblent prendre un plaisir secret à humilier leurs concitoyens, en les assurant que s'il fallait repousser une attaque, tous leurs efforts seraient infructueux, et leur garnison incapable de soutenir un siége de dix jours.

Ces grands politiques déclament contre la dépense superflue faite pour réparer les fortifications, et ils calculent combien l'usage d'employer tant de manufacturiers à porter d'inutiles arquebuses, au lieu des outils de leurs professions respectives, fait perdre de revenus à l'Etat.

Si j'étais membre de cette République, je n'écouterais pas avec patience ces décourageans détracteurs, qui s'efforcent d'affaiblir

l'énergie de leurs concitoyens, et empoisonnent les sources de leurs jouissances.

Je suis convaincu que cette légère garnison, aidée par le zèle des habitans, et aussi-bien disciplinée que sa situation l'admet, serait suffisante pour les préserver d'un coup de main ou d'une insulte immédiate, et leur donnerait le pouvoir de défendre leur ville contre les essais d'un Etat voisin, jusqu'à ce qu'ils reçussent des secours de quelqu'autre.

Indépendamment de ces considérations, les remparts servent d'ornement à la ville, et fournissent aux habitans une promenade commode et agréable.

L'exercice et la revue de la milice donnent un spectacle innocent aux femmes et aux enfans, contribuent à la santé et à l'amusement des troupes elles-mêmes, et inspirent aux habitans en général une douce sécurité, et l'idée satisfaisante de leur propre importance.

Au total, je suis persuadé que les fortifications et la milice de Genève causent plus de bonheur à ses habitans, qu'ils n'en pourraient acquérir en dépensant, de toute autre manière, l'argent qu'elles coûtent.

J'imagine qu'on pourrait difficilement en

dire autant en faveur de la plus grande partie des armées sur pied en Europe. Leur force assure le pouvoir du Prince; leur entretien est un fardeau pénible pour les pays qui le supportent, et leur discipline, au lieu d'exciter de douces émotions dans l'ame, y porte un sentiment de terreur.

Les individus qui composent ces armées, misérables par le joug qui pèse sur eux, sont aussi la cause de la misère de leurs semblables, par celui qu'ils leur imposent. Mais, dira-t-on, ils défendent la nation contre les ennemis étrangers. Hélas! un conquérant étranger pourrait-il occasionner plus de ravages que de tels défenseurs? Lorsque celui qui s'intitule mon protecteur m'a dépouillé de ma propriété et privé de ma liberté, je ne peux le remercier bien cordialement de la promesse qu'il me fait de me défendre contre tous les autres voleurs.

La plus sûre garantie qu'ait cette petite République de la durée de son indépendance, tient à la jalousie naturelle de ses voisins. Elle ne court aucun danger d'éprouver la même infortune que la Pologne. Genève est un atôme d'Etat qui n'est pas divisible.

Il sert cependant de barrière ou de poste d'alarme aux Cantons suisses, particuliérement à celui de Berne, qui certainement n'aimerait pas à le voir entre les mains, soit du roi de France, soit du roi de Sardaigne.

Cette acquisition n'est pas digne de l'attention du premier, et il est plus avantageux pour le second que la République reste dans la situation libre et indépendante où elle est maintenant, que si elle rentrait dans sa possession et se soumettait au gouvernement de ses autres États; car Genève ne serait pas plutôt réunie à la Sardaigne que ses plus riches citoyens l'abandonneraient, et emmèneraient leurs familles et leurs richesses en Suisse, en Hollande ou en Angleterre.

Le commerce et les manufactures décroîtraient avec l'énergie et l'indépendance des habitans, et l'heureuse, la florissante ville de Genève, comme les autres villes du Piémont et de la Savoie, deviendrait la résidence de l'oppression, de la pauvreté et de la superstition.

Dans cette situation, elle ajouterait peu aux revenus du roi, au lieu qu'à présent les paysans de ses domaines se rendent en grand

nombre chaque jour de marché à Genève, où ils trouvent une prompte vente de toutes les productions de leurs fermes. Les terres rapportent davantage, et les paysans, quoique les taxes soient très-fortes, sont plus à leur aise que dans toutes les autres parties de la Savoie. Ainsi cette République, dans son état actuel d'indépendance, est plus utile au roi de Sardaigne que si elle lui appartenait.

Si un riche marchand achetait une pièce de terre d'un pauvre seigneur, y bâtissait une habitation vaste et agréable, l'entourait de beaux jardins et dépensait une partie de son revenu à tenir une bonne table, et à recevoir avec hospitalité, il est évident que les tenanciers du seigneur fournissant à la consommation du marchand, acquerraient plus d'aisance et pourraient payer des rentes plus considérables à leur maître. Ce seigneur agirait certainement contre son intérêt s'il cherchait, par la force, la ruse ou la chicane, à déposséder le propriétaire de la maison et des jardins. La République de Genève est au roi de Sardaigne exactement ce que cet homme riche serait au pauvre seigneur.

Je vois donc avec satisfaction que la stabilité

du petit édifice de liberté construit par mes amis les citoyens de Genève, ne repose pas sur la justice et la modération des puissances voisines, ou sur d'autres supports équivoques, mais qu'il est fondé sur la base solide et durable d'un intérêt mutuel.

LETTRE XXIV.

Genève.

Je suis revenu depuis quelques jours d'une excursion dans les Glaciers de Savoie, le pays du Valais, et quelques autres parties des Alpes.

Les merveilleuses descriptions des Glaciers que j'ai souvent entendues excitaient vivement ma curiosité, et l'air de supériorité que prenaient ceux qui avaient fait ce fameux voyage, piquait encore plus ma vanité.

Parlait-on de choses curieuses ou singulières, aussitôt quelqu'un de ces voyageurs vous disait avec un ton froid et dédaigneux : Mon cher Monsieur, sans doute cela est fort beau, mais croyez-en ma parole, ce n'est rien auprès des Glaciers de Savoie.

Je me déterminai à la fin à ne pas les en croire sur parole, et je trouvai quelques autres personnes qui partageaient ma façon de penser. Notre société se composa du duc d'Hamilton, de M. Upton, M. Grenville, M. Kennedi et moi.

Nous quittâmes Genève de très-bonne heure dans la matinée, le 3 d'août, et nous déjeûnâmes à Bonneville, petite ville de Savoie, située au pied du Môle et sur les bords de l'Arve.

Le sommet du Môle, nous dit-on, est à peu près de 4600 pieds anglais au-dessus du lac de Genève au plus bas passage du Rhône, qui lui-même est à environ 1200 pieds du niveau de la Méditerranée. Par exemple, je préférai croire sur parole celui qui me donna ces informations, quelque air de supériorité qu'il dût prendre pour cette découverte.

De Bonneville nous vînmes à Cluse par une route passablement bonne, et que la singularité et la variété du paysage rendent fort amusante. L'aspect change à mesure que vous avancez; car le sentier tourne continuellement pour suivre la position des montagnes, et ouvre l'accès entre les rochers qui, dans

quelques endroits, sont suspendus sur le chemin d'une manière menaçante. Les montagnes dominent la petite ville de Cluse, et la serrent si étroitement, que du milieu de la principale rue les deux extrémités me semblaient parfaitement fermées, et l'espace vide entre quelques maisons, vu d'une distance médiocre, paraissait rempli par une montagne de verdure.

En quitant Cluse cependant nous trouvâmes, derrière les bords de l'Arve, une belle route flanquée de hautes montagnes dont les côtés opposés correspondent si parfaitement, qu'on imaginerait qu'elles ont été arrachées les unes des autres par quelques violentes secousses de la nature.

Dans d'autres endroits, un côté de ce défilé est un rocher élevé et perpendiculaire, si uni qu'il paraît devoir son poli à l'art plutôt qu'à la nature, tandis qu'en face les rochers sont couverts de la plus riante verdure. Le passage entre les montagnes s'ouvre graduellement, et la scène est diversifiée avec un luxe sauvage.

Avant d'entrer dans la ville de Sallenche, vous traversez l'Arve que dans cette saison,

la fonte des neiges des Alpes rend beaucoup plus large que dans l'hiver.

Cette rivière a sa source dans la paroisse d'Argentières de la vallée de Chamouni; elle s'accroît bientôt par les torrens qui coulent des glaciers voisins, et elle verse ses eaux troubles et glacées dans le Rhône lorsqu'il sort du lac de Genève.

Le contraste qu'offrent ces deux rivières est frappant, l'une étant aussi pure et limpide que l'autre est sale et bourbeuse. Le Rhône semble mépriser cette alliance et reste longtems séparé de sa fangeuse épouse. Deux milles au-dessous de leur jonction, on peut encore observer entre ce couple mal assorti une différence et une opposition que cependant l'habitude diminue graduellement, jusqu'à ce que cédant enfin à la nécessité, et aux irrévocables lois qui les réunirent ensemble, ils coulent dans une union parfaite qui n'a plus d'autre terme que celui de leur cours.

Nous passâmes la nuit à Sallenche, et le reste de notre voyage n'admettant pas de chaises, elles furent renvoyées à Genève, avec ordre aux conducteurs de tourner par l'autre côté

du lac, et d'aller nous attendre au village de Martigni dans le Valais.

Nous fîmes marché à Sallenche avec un muletier, qui nous fournit des mules pour nous transporter par les montagnes à Martigni. La journée de Sallenche à Chamouni est plus forte que ne l'indique la distance de l'un à l'autre; les difficultés de la route la rendent très-fatigante, et il faut continuellement monter ou descendre des montagnes escarpées; quelques-unes d'entre elles sont tellement couvertes de pins, de chênes, de hêtres et de noyers entre-mêlés de pommiers, de pruniers, de cerisiers et d'autres arbres à fruit, que nous voyageâmes à l'ombre une grande partie de l'après-midi.

Outre la fraîcheur que nous en recevions, les ombrages me furent très-agréables par un autre motif. La route était dans quelques endroits excessivement escarpée, il me semblait impossible d'éviter une chûte, et je réfléchissais que probablement ces arbres arrêteraient notre course, et nous empêcheraient de rouler aussi long-tems que nous aurions pu le faire sans eux; mais après avoir perdu la protection de ces arbres, il nous restait

encore à traverser beaucoup de montagnes escarpées et sans chemin frayé ; il fallut alors nous en reposer sur la sagacité de nos montures : quant à moi, je fus bientôt convaincu que dans toutes les occasions douteuses il était beaucoup plus sûr de compter sur celle de ma mule que sur la mienne ; car toutes les fois qu'il se présentait plusieurs partis à prendre, si elle et moi nous nous trouvions d'opinion différente, et que plus entêté j'insistasse pour lui faire prendre le chemin que je lui indiquais, je ne manquais jamais de m'en repentir, et souvent j'étais obligé de retourner à la place où la dispute avait commencé, et de suivre le sentier qu'elle avait adopté d'abord.

Il est amusant d'observer avec quelle prudence ces animaux descendent les rochers dangereux ; ils penchent quelquefois la tête sur le bord du précipice, examinent avec une inquiète circonspection tous les chemins par lesquels il est possible de descendre, et fixent toujours leur choix sur le meilleur. Ayant fait plusieurs fois cette remarque, je laissai la bride sur le cou de ma mule et lui permis de chercher son chemin sans m'aventurer à la contrarier le moins du monde ; c'est indubi-

tablement la meilleure méthode, et je recommande à tous mes amis de la suivre dans leurs voyages quand ils auront des mules pour compagnes.

Nous restâmes pendant la plus brûlante chaleur du jour dans un village agréablement situé appelé *Serve*, et de là nous montâmes la route la plus dure et la plus escarpée que nous eussions encore rencontrée ; on nous dit qu'il y avait dans cet endroit une riche mine de cuivre, mais que les propriétaires l'avaient abandonnée depuis plusieurs années.

En traversant un petit village, je vis beaucoup de paysans qui allaient à l'église ; c'était la fête de quelque Saint. Tout était doré ; la Vierge avait une robe neuve de papier d'or, et à l'exception de sa perruque blanche comme neige et fraîchement poudrée, l'enfant qu'elle tenait dans ses bras n'était pas moins brillant dans sa parure. Je pensais, en souriant, que les originaux eux-mêmes n'eussent pas inspiré plus de vénération à ces bonnes gens que ces images grossières ; mais je regrettais que la magnificence de cette solennité eût peut-être occasionné la moitié de leur ruine, lorsqu'en jetant les yeux sur la voûte, je

remarquai quelque chose de plus extraordinaire ; c'était la représentation de Dieu le père, assis sur un nuage, la thiare sur la tête et dans le costume d'un pape. L'absurdité et le ridicule de l'idée peut seule dérober tout ce qu'elle a de choquant. A six heures à peu près, dans la soirée, nous arrivâmes dans la vallée de Chamouni et prîmes des logemens dans un petit village appelé *le Prieuré*. La vallée a environ six lieues de long et un mille anglais de large. Elle est bornée de tous côtés par de très-hautes montagnes.

Les vastes amas de neige et de glace appelés *Glaciers* descendent, du Mont-Blanc où ils prennent naissance, dans les intervalles des montagnes situées sur la même ligne. La montagne de Breven est sur le côté de la vallée opposé aux glaciers. Son sommet est élevé de 1300 pieds anglais au-dessus de la vallée. Beaucoup de voyageurs plus curieux que nous, ou craignant moins la fatigue, prennent la première vue des Glaciers du Mont-Breven; comme il n'en est séparé que par une étroite vallée et qu'il domine tous les objets environnans, excepté le Mont-Blanc, la vue doit être magnifique.

Nous convînmes de commencer par le Montanvert, d'où nous pourrions nous promener sur les Glaciers, réservant le mont Bréven pour un autre jour, si le désir nous venait de le monter. Après une heure de repos dans ces quartiers, M. Kennedi et moi fûmes nous promener dans la vallée. Le chapitre et les chanoines de Sallenche ont la seigneurie de Chamouni et tirent un revenu des habitans. Les plus hautes montagnes des Alpes, avec toutes leurs neiges et leurs glaces, ne sont point une barrière suffisante contre la rapacité et les exactions. La maison du curé était la meilleure de la vallée ; je demandai à un jeune garçon qui était près de moi si ce pasteur était riche. Oui, Monsieur, extrêmement, répondit-il, aussi il mange presque tout notre blé. Je lui demandai ensuite si les habitans de Chamouni désiraient être délivrés de lui. Oui bien de celui-ci, mais il faut en avoir un autre. Cela est-il d'une nécessité bien absolue ? dis-je ; considérez que si vous n'aviez pas de prêtres vous auriez plus d'aisance. Le jeune garçon fit un saut en arrière, et répliqua avec une grande naïveté : Ah! Monsieur, dans ce pays les prêtres sont aussi né-

cessaires que le manger. Il est clair que cet ecclésiastique instruit très-soigneusement ses paroissiens dans les principes de la religion. Je vois que votre ame est en main sûre, dit Kennedi en donnant une couronne au garçon, mais voici quelque chose qui vous aidera à prendre soin de votre corps. Dans ma première lettre j'essayerai de vous décrire les Glaciers, mais à présent je ne peux que vous souhaiter une bonne nuit.

LETTRE XXV.

Genève.

Nous commençâmes de très-bonne heure, dans la matinée, à escalader le Montanvert, sachant que de son sommet nous parviendrions facilement au Glacier du même nom, et à la vallée de glace.

Nous partîmes de l'auberge sur nos mules, qui montèrent à une assez grande hauteur; mais la montagne devint si escarpée que nous fûmes obligés de les renvoyer. M. Upton seul, déjà venu ici et accoutumé à ces expéditions,

continua son chemin tranquillement sur sa mule jusqu'au sommet, passant sans crainte sur des rochers qui n'eussent été franchis qu'avec précaution par une chèvre ou un chamois. On trouve fréquemment ce dernier animal sur ces montagnes ; il réunit les différentes qualités de la chèvre et du daim ; on le dit plus agile qu'aucun autre quadrupède de la même force.

Après avoir monté quatre heures, nous atteignîmes le sommet du Montanvert. Le jour, d'une beauté ravissante, laissait découvrir tous les environs. Cette vue me parut noble et majestueuse ; mais, sous plusieurs rapports, elle différait de l'idée que je m'en étais formée.

La vallée de Chamouni avait disparu, et le Mont-Breven semblait s'être étonnamment rapproché. Je venais de traverser la plaine d'un mille de longueur, qui sépare les deux montagnes, sans cela j'aurais supposé que leurs bases étaient en contact, et que la distance des deux sommets était produite par la diminution graduelle de toutes les montagnes vers leur cîme ; en jugeant à l'œil seulement, j'aurais cru possible de jeter une pierre du lieu où j'étais sur le Mont-Breven.

Derrière le Montanvert on découvre une chaîne de montagnes couvertes de neige ; elles se terminent par quatre rochers d'une grande hauteur qui, pour leur forme pyramidale, sont appelés les Aiguilles, et distingués chacun par un nom particulier.

Le Mont-Blanc, entouré par le Montanvert, le Mont-Breven, les Aiguilles, et les autres montagnes neigeuses, paraît comme un géant au milieu d'une troupe de nains.

La hauteur que nous avions alors atteinte excédait celle que nous avions supposée à cette montagne, et je fus surpris et découragé en trouvant qu'après avoir escaladé trois mille pieds, le Mont-Blanc nous paraissait encore aussi élevé que si nous l'eussions vu de la vallée.

Parvenu au sommet du Montanvert par le côté de Chamouni, nous descendîmes un peu le revers; et nous vînmes sur une plaine qui a été comparée à une mer agitée, et soudainement arrêtée par une forte gelée. On appelle cette plaine la Vallée de glace; elle a plusieurs lieues d'étendue derrière les montagnes, et il est reconnu qu'elle est de 2300 pieds plus élevée que la vallée de Chamouni.

De la partie la plus haute du Montanvert on découvre à la fois la Vallée de glace, les Aiguilles, le Mont-Blanc, et les autres montagnes couvertes de neige, qui contrastent agréablement avec Breven et les collines de verdure du côté opposé à Chamouni. Le soleil qui brillait dans tout son éclat, faisait paraître avec avantage tous les objets, dont quelques-uns semblaient en dérober à la vue d'autres aussi intéressans. L'ensemble présentait une scène également belle et sublime, et dont la description digne de l'éloquence de l'homme ingénieux qui a si élégamment traité ce sujet, est au-dessus de mes forces.

Tandis que nous contemplions cette perspective, un de nous observa que du sommet des Aiguilles la vue serait encore plus magnifique, parce qu'elle pourrait s'étendre sur Breven, Genève, la route du Mont-Jura, le Valais et beaucoup d'autres montagnes et vallées. Cette réflexion excita l'ambition du duc d'Hamilton; il vola vers l'Aiguille du Dru, qui est la plus haute des quatre; mais quoiqu'il s'élançât sur la glace avec l'élasticité d'un jeune chamois, il fut un tems considérable avant d'arriver au pied de l'Aiguille; car on est fré-

quemment déçu pour les distances dans ces régions neigeuses.

S'il arrive près du sommet, dit M. Grenville en le regardant, il jurera que nous n'avons rien vu; mais je veux essayer de monter aussi haut que lui : je n'aime à voir personne au-dessus de moi. En disant cela il courut après lui.

Très-peu de tems après nous les vîmes l'un et l'autre grimpant le rocher. Le Duc était déjà arrivé à une grande hauteur, lorsqu'il fut soudainement arrêté par un rocher parfaitement impraticable. Son impétuosité l'avait empêché de choisir la route la plus aisée ; cet obstacle donna le tems à M. Grenville de l'atteindre.

Alors ils s'arrêtèrent pour respirer. L'un était déterminé à ne pas se laisser surpasser, et l'autre ne trouvait plus l'exploit digne de lui, puisque l'honneur devait en être partagé. Enfin, semblables à deux puissances rivales qui ont épuisé leurs forces dans une lutte infructueuse, tous deux revinrent fatigués et un peu déconcertés au lieu d'où ils étaient partis.

Après avoir fait un repas très-agréable avec le vin et les provisions que nos guides avaient

apportés du Prieuré, nous descendîmes du Montanvert à la Vallée de glace, par un chemin facile entouré de verdure. Une promenade sur cette mer gelée n'est pas sans difficultés ; les élévations, comparées aux vagues, ont en quelques endroits quarante ou cinquante pieds de haut ; cependant, comme elles sont raboteuses et que la glace est entre-mêlée de neige, il n'est pas impossible de marcher dessus : dans d'autres parties, les vagues sont d'une dimension très-modérée, et la surface est même quelquefois parfaitement unie.

Ce qui rend le passage sur cette vallée plus dangereux, c'est les crevasses qui se rencontrent dans la glace, quelque direction que vous suiviez ; ces crevasses ont cinq ou six pieds de large et une profondeur étonnante ; car le corps de glace qu'elles pénètrent a plusieurs centaines de brasses d'épaisseur. En jetant une pierre on entend, pendant très-long-tems, le bruyant murmure de sa chûte, qui produit l'effet de vagues éloignées se brisant contre des rochers.

Nos guides, enhardis par l'habitude, sautaient ces ouvertures sans aucun signe de crainte, et cependant ils nous racontaient que

souvent ils avaient vu de nouvelles crevasses se former tandis qu'ils traversaient la vallée ; ils ajoutèrent à la vérité, pour nous rassurer, que cet évènement était toujours annoncé par un bruit fort et prolongé.

Il est évident cependant que cet avis, quoiqu'il précède l'ouverture, pourrait être très-peu utile à ceux qui seraient au milieu de la vallée ; car ils n'auraient pas le tems d'en sortir, et ne sachant par quel chemin s'enfuir, la glace pourrait s'ouvrir précisément sous leurs pieds, et alors ils périraient inévitablement. Mais ces accidens arrivent probablement peu souvent, et leur rareté a plus d'influence que tous les raisonnemens sur ce sujet.

On suppose que la neige et la glace fondues dans l'intérieur par la chaleur de la terre, laissent de grands vides en forme de voûtes. Ces arches naturelles soutiennent pendant long-tems un poids étonnant de glace et de neige ; car il y a une énorme distance du fond à la surface de la vallée ; mais la glace continuant à se dissoudre au-dessous, et la neige à augmenter au-dessus, à la fin les arches cèdent, s'écroulent et occasionnent le bruit et les crevasses dont je viens de parler. L'eau

qui coule de la surface dans les ouvertures, ou qui se trouve par un moyen quelconque dans cette grande masse de neige, peut, par l'expansion que lui donne la gelée, causer de nouvelles fentes dans la glace.

Nous avions souvent entendu parler des ravages produits par les avalanches ; on nous apprit qu'elles sont formées par la neige chassée par le vent contre les parties les plus élevées et les plus saillantes des rochers et des montagnes, où elle s'attache et se durcit, jusqu'à ce qu'une masse prodigieuse s'y soit accumulée ; lorsque les supports ne peuvent plus soutenir l'augmentation du poids, l'avalanche tombe toute entière, emporte avec elle de grandes parties des rochers ou même de la montagne, et roulant d'une énorme hauteur avec le bruit de la foudre, entraîne et détruit les arbres, les maisons, le bétail et les hommes qui se trouvent sur son passage.

Ac veluti montis saxum de vertice præceps,
Cum ruit, avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas ;
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exultat que solo, sylvas, armenta, virosque
Involvens secum.

Tel, détaché par le tems, la pluie ou les tempêtes,

un immense rocher suspendu au sommet d'une montagne, tombe tout à coup. La masse énorme roule rapidement sur un terrain inégal, et bondit au loin dans la vallée, entraînant avec elle arbres, hommes et troupeaux.

Il n'est guère convenable de visiter les Glaciers sans avoir vu au moins une de ces avalanches au moment de sa chûte, et sans être redevable de son salut, dans cette circonstance, à quelque miracle, pas plus que de faire un seul voyage par mer, ne fût-ce que de Douvres à Calais, sans essuyer une tempête, et sans courir de fort près les chances du naufrage. Cependant tout ce dont notre société peut se vanter, c'est que pendant les nuits que nous passâmes à Chamouni, nous entendîmes fréquemment un bruit semblable à celui du tonnerre dans l'éloignement, et que l'on nous apprit qu'il était occasionné par la chûte d'avalanches à quelques milles de distance. Dans nos excursions, nous vîmes aussi des arbres détruits et des terres éboulées des montagnes, et l'on nous raconta que ce désordre avait été causé par des avalanches qui avaient roulé dans cet endroit deux ou trois ans avant notre passage : ce fut là les plus grands dangers que nous courûmes.

Quel que soit le récit qu'ils veuillent faire à leur retour, je souhaite ardemment le même bonheur à tous les voyageurs.

La Vallée de glace a plusieurs lieues de long, et seulement un quart de lieue de large ; elle se divise en différentes branches, qui s'étendent derrière la chaîne de montagnes, dont j'ai parlé d'abord. Cet amphithéâtre glacé est borné par des montagnes dans lesquelles se trouvent des veines de crystal.

La vénérable majesté du Mont-Blanc....... J'allais m'élever jusqu'à la poësie ; mais je me suis heureusement souvenu de l'histoire d'Icare, et j'ai cru plus sage de ne pas me confier à mes faibles aîles. Je vous demande donc la permission d'emprunter les lignes suivantes ; tout ce que je pourrais produire en donnant l'essor à mon imagination, ne vous plairait sans doute pas davantage, et j'éviterai la chûte dont j'étais menacé.

« Ainsi les rochers montueux de Zemble, magnifiques ouvrages de la gelée, élèvent dans les airs leur tête neigeuse : leur éclatante blancheur jette plus de jour sur le rivage ; des soleils sans chaleur se multiplient à l'horizon, et laissent tomber leurs rayons affaiblis ; la

lumière sans appui se joue et glisse incertaine sur la vaste étendue d'une glace impassible; mais d'éternelles neiges s'accumulent, couvrent les montagnes glacées, sur lesquelles vient se relever la faible lumière qu'elles réfléchissent, et les supports de chacun de ces blancs amas, semblables au vieil Atlas, paraissent le produit de mille hivers. » (1)

Après nous être promenés un tems considérable sur la Vallée, suffisamment rassasiés de glaces, nous pensâmes à retourner dans la chaumière du Prieuré. Nos guides nous firent descendre par un chemin plus court et plus escarpé que celui par lequel nous avions monté, et dans deux heures à peu près nous fûmes au pied de la montagne. Beaucoup de gens trouvent cette manière de descendre plus sévère pour les muscles des jambes et des cuisses que la montée elle-même. Quant à moi j'étais presque épuisé; et comme nous étions encore à deux milles de notre logement, je vis avec la plus grande satisfaction nos prudentes mules, qui nous attendaient pour nous y transporter. Enfin, arrivés à notre chaumière, ras-

(1) So zembla's rocks (the beauteous works of frost.)
Rise white in air, and glitter o'er the coast; etc.

semblés dans une petite chambre, éloignés de l'aspect des vallées de glace, des colonnes de crystal et des montagnes de neige, et n'ayant plus devant nous que d'humbles objets, tels que du pain grossier, de la viande froide, et de mauvais vin, nous passâmes, avant de nous coucher, une heure à parler des exploits du jour, et des merveilles que nous avions vues. Si nous prîmes à cet entretien autant ou plus de plaisir qu'à contempler les scènes qui s'étaient offertes à nos yeux, c'est une question qu'il faut laisser décider aux casuistes les plus habiles.

LETTRE XXVI.

Genève.

Il y a cinq ou six glaciers différens qui tous se terminent sur un côté de la vallée de Chamouni, dans un espace de cinq lieues à peu près.

C'est dans les cavités ou intervalles qui se trouvent entre les montagnes que se forment ces immenses magasins de neige et de glace.

La neige dans ces cavités étant garantie de l'influence du soleil, la chaleur de l'été n'en peut dissoudre qu'une certaine portion. Ces amas de glace et de neige ne sont pas formés par ce qui tombe directement du ciel; ils sont accrus par la neige tombée pendant l'hiver sur les plus hautes parties du Mont-Blanc, et dont de larges couches glissent imperceptiblement; ne trouvant aucune résistance, ces masses s'étendent irrégulièrement autour des montagnes adjacentes.

Cinq de ces espèces de longues racines entrent par différentes ouvertures dans la vallée de Chamouni, et sont appelées glaciers; ce fut l'un d'eux que nous parcourûmes. A présent leur surface est élevée de mille à deux mille pieds au-dessus de la vallée, et leur largeur dépend de l'étendue de l'intervalle qui sépare les montagnes, et dans lequel ils se forment.

Vus de la vallée, ils produisent à mon avis un plus bel effet que du sommet des montagnes. Les rayons du soleil frappant avec une force différente sur les différentes parties, selon qu'elles sont plus ou moins exposées, occasionnent une dissolution inégale de la

glace, et si l'imagination aide un peu à la réalité, on croit voir un assemblage de colonnes d'arches et de tours en parties transparentes. Un édifice de glace de deux mille pieds de haut et trois fois aussi large, éclairé en entier par un soleil brillant, est, vous l'avouerez, un très-singulier morceau d'architecture.

Notre société gravit seulement le glacier de Montanvert, qui n'est pas le plus élevé, et se contenta de voir les autres de la vallée; mais des voyageurs plus curieux trouveront surement que chacun d'eux mérite la peine d'être examiné particulièrement. Quelques amateurs sont si passionnément épris des Glaciers, que peu satisfaits de leurs dimensions actuelles, ils assurent positivement qu'ils doivent devenir plus considérables, et voici comment ils argumentent.

L'existence présente des Glaciers prouve suffisamment que dans une période ou dans l'autre, il a tombé pendant l'hiver une plus grande quantité de neige que la chaleur de l'été n'en a pu dissoudre; cette disproportion doit nécessairement augmenter chaque année, en conséquence chaque année aussi les Glaciers doivent s'accroître. Car une quantité don-

née de neige et de glace restant pendant le cours de l'été, elle ajoute à la froideur de l'atmosphère autour d'elle ; les neiges de l'hiver suivant donneront encore un degré de plus à cette froideur : donc l'amas résistera mieux au pouvoir dissolvant du soleil le second été que le premier ; le troisième que le second, et ainsi de suite.

La conclusion de ce raisonnement est que les Glaciers recevront une portion d'augmentation chaque année jusqu'à la fin des siècles : aussi les auteurs de cette théorie regrettent d'avoir été envoyés trop tôt dans le monde ; car si leur naissance avait été retardée seulement de neuf ou dix mille ans, ils auraient vu les Glaciers dans toute leur splendeur. Le Mont-Blanc n'est à présent qu'un Lilliputien en comparaison de ce qu'il sera alors.

Quelque raisonnable que puisse paraître leur système, cependant on leur a fait beaucoup d'objections dont je suis très-affligé, parce que quand une théorie est plausible, bien fabriquée et agréable dans son ensemble, rien ne saurait être plus chagrinant que de voir un officieux rêveur renverser l'édifice entier d'un trait de plume aussi facilement

qu'arlequin, dans une pantomime, fait écrouler une maison en la touchant de son épée. Ces chicaneurs vous disent que si les Glaciers augmentent en étendue, une plus grande surface se trouve alors exposée à l'action du soleil, et que la dissolution devenant ainsi plus forte, elle prévient l'accroissement annuel.

Mais l'autre parti se tire de cette difficulté en assurant hardiment que le froid additionnel causé par la neige et la glace déjà déposée, retarde beaucoup plus la dissolution que l'agrandissement de la surface ne peut la hâter; et pour confirmer leur assertion, ils disent que les vieux habitans de Chamouni se souviennent d'avoir vu les Glaciers beaucoup moins considérables qu'à présent, et se rappellent aussi qu'ils pouvaient de la vallée de glace parvenir derrière les montagnes par des passages, qui sont maintenant disparus sous des montagnes de neige, dont l'existence ne remonte pas à plus de cinquante ans.

Je ne sais si le témoignage des habitans de Chamouni est dû à une louable partialité pour les Glaciers, qu'ils peuvent, par la raison qu'ils attirent les étrangers dans la vallée, regarder comme leurs meilleurs voisins, ou à

leur politesse pour les partisans de l'opinion d'accroissement, ou enfin à leurs observations réelles, mais j'ai moi-même entendu assurer ce fait par plusieurs vieillards de Chamouni.

Les sophistes étant ainsi obligés d'abandonner leur première objection, essayent de prouver que cette théorie est absurde; car, disent-ils, si les Glaciers allaient en augmentant de volume à l'infini, le globe lui-même deviendrait avec le tems une simple dépendance du Mont-Blanc. Les avocats des Glaciers répliquent, que comme cet inconvénient ne s'est pas encore fait sentir, l'impie doctrine de certains philosophes qui affirment que le monde a existé de toute éternité, n'a pas besoin d'autre réfutation. Quant au danger que court le globe de devenir un apanage de la montagne, ils nous assurent que le monde sera fini long-tems avant que cet événement puisse arriver, et qu'ainsi les gens les plus timides ne doivent avoir aucune crainte sur ce sujet.

Pour moi, quoique je souhaite toutes sortes de prospérités aux glaciers et aux habitans de Chamouni, ayant passé des jours fort agréables dans leur compagnie, je ne prendrai point part à cette controverse, dont je laisse la décision à votre jugement.

LETTRE XXVII.

Genève.

Le matin du jour où nous partîmes du Prieuré, je remarquai une fille d'une apparence très-singulière, assise devant la porte d'une des maisons. Lorsque je lui parlai, elle ne me répondit pas. Un ancien soldat du roi de Sardaigne, avec qui j'avais fait connaissance au moment de mon arrivée, m'apprit que cette fille était idiote depuis sa naissance.

Il me mena à deux autres maisons du village, et je trouvai dans chacune d'elles une personne atteinte de la même infirmité. Mon conducteur m'assura que dans toute la vallée de Chamouni il n'y avait pas une seule famille composée de cinq ou six enfans, dont l'un d'eux ne fût un parfait imbécille; le fait me fut confirmé par quelques autres habitans que je questionnai : on me raconta en même tems que les parens, loin de s'affliger quand cette calamité tombait sur un de leurs enfans, la regardaient comme un présage de bonheur pour le reste de la famille, sans même croire

que ce fût un malheur pour l'infortunée créature qu'ils protégeaient toujours avec la plus grande tendresse.

Je demandai à mon soldat si quelqu'un de sa famille était dans cette situation ? — Non, Monsieur, répondit-il, aussi j'ai passé une vie bien dure. — Ne pensez-vous pas que ces pauvres créatures sont très-malheureuses ? — Je vous demande pardon, Monsieur, elles sont très-heureuses. — Mais vous ne voudriez pas être né dans cet état. — Vous croyez donc, Monsieur, que j'aurais été bien attrapé ? — Attrapé, oui certainement ; ne le trouvez-vous pas ? — Pour cela non, Monsieur, je n'aurais jamais travaillé.

Un homme qui a été soumis pendant toute sa vie à des travaux durs et pénibles pour obtenir une mince subsistance, pense que le travail est le plus grand mal possible, et l'oisiveté la plus parfaite félicité. Si ce soldat avait vécu dans l'inaction, et senti toutes les horreurs de l'ennui et de la satiété qui suivent le luxe nonchalant, probablement il eût été d'une opinion différente.

Pendant le voyage, j'observai que dans des villages entiers, et même des parties consi-

dérables du pays, à peine rencontrait-on une paysanne attaquée de cette enflure du cou et du gosier que l'on croit si générale parmi les habitans des Alpes. Au Prieuré, je n'en ai vu aucune atteinte de ce mal; des paroisses entières ne le connaissent que de nom, tandis que d'autres en sont universellement tourmentées. Dans la vallée de Chamouni un seul hameau en est attaqué, mais dans le Valais il est plus commun que partout ailleurs.

Ce mal paraît être d'une nature endémique, ainsi il ne peut être produit, comme on l'a imaginé, par l'usage de l'eau imprégnée de neige et de glace, car ce breuvage est commun à tous les habitans des Alpes et des autres montagnes. Si réellement l'eau était la cause du mal, il faudrait la supposer imprégnée non-seulement de cette neige et de cette glace dissoute, mais aussi de quelques sels ou substances capables d'obstruer les glandes du gosier, et encore que cette substance nuisible ne se trouvât en aucune autre partie des Alpes.

Un des habitans de Chamouni, après m'avoir cité beaucoup de paroisses où il y avait des goîtres (c'est ainsi qu'ils appellent cette enflure), et d'autres où il n'en existait pas,

finit par me raconter que j'en verrais une grande quantité dans le Valais où j'allais alors. Mais lorsque j'assurai cet homme que je trouvais les habitans de son pays très-heureux d'être exempts du mal odieux qui affligeait leurs pauvres voisins : en revanche, dit le paysan, nous sommes accablés d'impôts, et dans le Valais on ne paye rien.

Il a le diable au corps, m'écriai-je! — Si cela était à votre choix, accepteriez-vous un goître pour être délivré de la taxe? — Très-volontiers, Monsieur, l'un vaut l'autre.

Quin causa est meritò, quin illis Jupiter ambas,
iratus buccas inflet?

Oh Jupiter! qu'avec raison tes joues s'enfleraient de colère contre de pareils gens!

Vous voyez, mon ami, que ce n'est pas seulement dans les cours et les capitales que les hommes sont mécontens de leur sort; les causes de mécontentement diffèrent comme les lieux, mais les effets sont les mêmes partout.

Le matin du sixième jour nous dîmes adieu au Prieuré, et ayant franchi les montagnes

qui ferment l'extrémité de la vallée de Chamouni opposée à celle par laquelle nous étions entrés, après des détours continuels dans une route très-raboteuse, nous descendîmes dans un enfoncement de la plus sombre apparence. Il est environné de rochers élevés et stériles, absolument dénués d'arbres et de verdure de toute espèce ; l'intérieur, aussi nu que les côtés, présente le plus hideux paysage. Cette effrayante vallée est d'une longueur considérable, mais très-étroite ; j'imagine qu'elle aurait plu à l'imagination de Salvador, s'il l'avait dérobée pour un de ses paysages ; en animant la scène par un ou deux meurtres, il en aurait fait un horrible chef-d'œuvre.

Après avoir traversé ce triste lieu, nous continuâmes notre voyage, montant quelquefois et ensuite descendant dans d'autres vallées dont j'ai oublié les noms ; mais nous eûmes un chemin long et fatigant à faire pour escalader le Mont-Noir, très-haute montagne couverte de pins, qui pour la plupart ont plus de cent pieds d'élévation. Je fus obligé d'aller à pied la plus grande partie du tems, le chemin étant en totalité aussi escarpé que les parties les plus à pic du Montanvert.

Nous arrivâmes enfin au passage qui sépare le pays du roi de Sardaigne de la petite république du Valais. Cet étroit passage, qui se prolonge pendant plusieurs milles, est fermé par une vieille muraille et une porte sans garde ; mais quelques paysans rangés sur la partie supérieure des montagnes pourraient, en roulant des pierres, détruire une armée entière si elle voulait entrer dans le pays par ce chemin.

Quand nous eûmes parcouru ce long défilé, nous suivîmes une route tracée sur le côté d'une montagne escarpée, mais si étroite encore, que deux personnes ne sauraient aller de front avec sûreté, et tous les passans y sont à la merci de ceux qui peuvent être postés au-dessus d'eux.

De la montagne sur laquelle nous passions nous aurions pu parler aux gens qui habitaient la montagne opposée, mais je suis persuadé qu'il aurait fallu trois or quatre heures de marche pour arriver à eux, car nous aurions d'abord été obligés de faire un long détour pour parvenir au fond de l'intervalle qui nous séparait, et ensuite de monter de l'autre côté par un autre sentier long et fatigant.

Dans tous les endroits passablement fertiles de la montagne, et lorsque la pente est un peu moins effrayante, on est certain de trouver une habitation. Toutes les maisons sont bâties avec les beaux pins qui croissent à côté, mais dont le transport, même pour ce court espace, doit être aussi difficile que dangereux. Ces demeures sont construites sur des appuis ou piliers élevés de deux ou trois pieds au-dessus du terrain. Sur le haut de chacun de de ces piliers, on place une large pierre ou une couche de glayeuls, pour prévenir l'entrée des rats. Mais en vérité la situation de ces maisons est si aérienne, qu'elles semblent aussi inaccessibles aux rats qu'à tous les animaux qui ne portent pas d'aîles.

La route nous conduisit à la fin au sommet qui, pendant plusieurs milles, est uni et couvert de pins ; nous le traversâmes, et ayant ensuite un peu descendu de l'autre côté, le bas Valais s'offrit à notre vue. Son aspect est singulièrement pittoresque. Long de sept lieues, il est d'une forme ovale, et environné de tous côtés par des montagnes d'une hauteur prodigieuse dont les parties basses sont couvertes de riches pâturages. La vallée elle-même

est très-fertile, bien cultivée et divisée en prairies, vignes et jardins; le Rhône la traverse en formant d'agréables détours. Sion, la capitale du Valais, est située à son extrémité supérieure, et Martigny à l'extrémité inférieure; entre ces villes on trouve beaucoup de villages et de maisons détachées. La perspective que nous avions alors devant les yeux, formait un contraste frappant et agréable avec les scènes que nous venions de quitter. La distance du lieu où nous étions à Martigny est à peu près d'un mille, et le chemin descend continuellement, mais on l'a rendu facile en faisant décrire à la route une infinité de zigzags.

Après les sentiers raboteux que nous avions parcourus, c'était une espèce de repos que de descendre cette montagne, aussi nous arrivâmes à Martigny gais, dispos et presque sans fatigue.

LETTRE XXVIII.

Genève.

Pendant notre voyage sur les montagnes qui entourent le bas Valais, j'ai souvent senti le désir d'entrer dans quelques-unes des chaumières des paysans, pour être témoin de l'économie domestique de ce peuple si délicieusement décrite par Rousseau.

Si j'avais été seul, ou avec un ami, je les aurais libéralement engagés à répondre aux santés que je leur aurais portées, et j'aurais fait un sacrifice temporaire de ma raison aux Pénates de ces heureux montagnards, puisque, selon ce Philosophe, c'est le seul payement qu'ils veuillent recevoir pour leur réception. Mais notre compagnie était trop nombreuse et aurait mis leur hospitalité à une trop sévère épreuve. Après une nuit de repos à Martigny, nous attendîmes avec impatience les cabriolets qui devaient nous rejoindre ; nous parlâmes tous avec transport des scènes sublimes dont nous venions de jouir, et cependant personne ne se plaignit que le reste

de notre route fût dans un pays de plaine. Les cabriolets arrivèrent l'après-dîner, et nous partîmes par l'embouchure qui mène à St.-Maurice. L'immense rempart de montagnes qui entoure le Valais est coupé dans cet endroit, et le rend accessible aux habitans du canton de Berne. Cette ouverture présente l'aspect d'une large et magnifique avenue de plusieurs lieues de longueur; de chaque côté, au lieu d'arbres, s'élève un rang de hautes montagnes; le terrain est extrêmement fertile et parfaitement uni. Cependant si l'on craignait une attaque, ce passage pourrait être aisément défendu par des batteries placées sur les montagnes. D'ailleurs une rivière, d'une profondeur considérable, coule près de la route, et traversant continuellement la plaine, elle semble, par ses détours, la défendre contre toute invasion hostile.

Le petit pays du Valais comprend la vallée que j'ai décrite, les montagnes qui l'environnent, et s'étend d'un côté sur les bords du lac. Il renferme trois ou quatre villes et beaucoup de villages; c'est un district gouverné par ses propres lois et ses magistrats; il est en alliance avec les Cantons suisses, mais indé-

pendant d'eux, comme de toute autre puissance : la religion est Catholique romaine, et la forme du gouvernement démocratique.

Au milieu de l'ouverture dont je viens de parler, et sur le bord du Rhône, est située la petite ville de Saint-Maurice, qui garde cette entrée du bas Valais. Nous passâmes dans cette ville un pont qui sépare le pays du Valais du canton de Berne, et nous continuâmes notre route vers Bexe, village remarquable par sa délicieuse position, et par les salines qui sont auprès. Nous les visitâmes après dîner ; nous entrâmes dans la plus grande par un passage coupé dans le roc solide, et dont la hauteur et la largeur sont suffisantes pour qu'un homme puisse s'y promener à l'aise. Les voyageurs qui ont la curiosité de descendre dans ces sombres demeures, sont obligés de se munir d'avance de torches allumées, et d'habits assez épais pour les défendre des vapeurs humides, qui s'attachent à la voûte, et retombent en gouttes le long des murs. En arrivant au réservoir d'eau salée, qui est à peu près à trois-quarts de mille de l'entrée, je fus tellement saisi par l'odeur qu'il exhalait, que je revins le plus promptement possible au grand

air, laissant mes compagnons pousser leurs recherches aussi loin qu'il leur plut. Je ne prendrai pas sur moi de déterminer quel degré de satisfaction ils éprouvèrent, mais je n'ai jamais vu une troupe de voyageurs présenter un aspect plus mélancolique; leurs frocs de laine, leurs torches, leurs physionomies tristes et enfumées, m'offraient l'image d'une procession d'hérétiques marchant au bûcher à un *Auto-da-fé* de Lisbonne.

Lorsqu'ils eurent un peu repris leurs esprits dans l'auberge de Bexe, ils m'assurèrent que les curiosités qu'ils avaient vues pendant leur promenade souterraine, particuliérement après ma retraite, surpassaient tout ce que nous avions rencontré depuis notre départ de Genève, et ils me conseillèrent, avec un sérieux affecté, de retourner pour finir l'intéressante visite que j'avais commencée.

Le lendemain matin notre troupe se divisa; le duc d'Hamilton et M. Grenville préférèrent retourner par Vevai et Lausanne. M. Upton, M. Kennedi et moi fûmes par l'autre côté du lac. Nous leur laissâmes les chaises, et nous continuâmes à cheval une route impraticable pour les voitures.

Nous quittâmes Bexe de bonne heure dans la matinée, et nous passâmes par l'Aigle, petite ville dont toutes les maisons sont bâties en marbre blanc trouvé dans le voisinage. Ordinairement cette substance réveille en moi autant de souvenirs mélancoliques que d'idées de luxe et de magnificence ; je ne sais si je dois l'attribuer à l'usage dont elle est pour les tombeaux et les monumens, ou à l'observation que les palais qui en sont ornés avec le plus de profusion, sont bien souvent les demeures de la douleur et de l'ennui. Quelle que soit la cause de ce préjugé, l'extérieur des habitans de l'Aigle était calculé pour m'en guérir ; car quoique les plus misérables maisons de cette pauvre petite ville soient construites en marbre, cependant je n'ai jamais découvert moins de soucis et plus de satisfaction dans la physionomie d'aucun peuple ; les habitans ont cette apparence d'aisance et de contentement que l'on retrouve dans toute la Suisse.

Un peu par-delà l'Aigle nous traversâmes le Rhône en bateau ; il est plus large à ce passage qu'à l'endroit où il se jette dans le lac de Genève. Sur l'autre bord nous nous trouvâmes encore dans les domaines des Valaisans, qui

s'étendent sur tout ce côté du lac. La route est délicieuse jusqu'à Saint-Gingo, où nous dînâmes et restâmes quelque tems pour reposer nos chevaux.

Quoique le jour de notre arrivée fût un dimanche, il y avait une foire dans cette ville, à laquelle se rendait un tel concours d'habitans du Valais, du canton de Berne et de la Savoie, que nous eûmes beaucoup de peine à trouver une chambre pour dîner. Le costume des jeunes valaisanes est singuliérement pittoresque : un petit chapeau fixé sur un côté de la tête, et négligemment attaché par un nœud de rubans, un corset qui dessine avantageusement la taille, leur donnent un air leste et piquant. En tout leur habillement est le plus agréable que j'aye vu parmi les gens du commun.

Après avoir quitté Saint-Gingo, nous entrâmes dans le Duché de Savoie. La route est coupée dans les rochers qui s'élèvent sur les bords du lac de Genève. Il faut y passer avec précaution ; car elle est extrêmement étroite, et sans aucune barrière pour empêcher le voyageur d'être précipité, d'une excessive hauteur, dans le lac, par le moindre écart de son cheval. Des fragmens tombés des montagnes ont pres-

que détruit le sentier, et rendent quelques endroits de cette route encore plus dangereux. Nous étions alors obligés de descendre et de mener nos chevaux, avec beaucoup d'attention, à travers les débris et les rochers brisés.

La vue de Meilleraye me rappela les charmantes lettres des deux Amans de Rousseau; ce souvenir remplit mon ame d'enthousiasme. Je cherchai des yeux, et il me sembla découvrir la place où Saint-Preux s'asséyait pour voir avec son télescope l'habitation de sa bien-aimée Julie. Mon imagination me montrait l'endroit d'où il s'élançait de rochers en rochers pour reprendre une lettre que le vent avait arrachée de sa main. Je retrouvai le lieu même où les deux amans s'embarquèrent pour revenir à Clarens après une promenade sur les rochers, où Saint-Preux, conduit au désespoir par les tendres souvenirs qui déchiraient son cœur, fut tenté de saisir sa maîtresse, alors la femme d'un autre, et de se précipiter dans le lac avec elle. Chaque circonstance de cette histoire touchante se retraçait dans mon esprit; je me sentais sur une espèce de terre classique, et j'éprouvai que l'éloquence de cet inimitable écrivain avait donné au paysage

placé devant mes yeux, un intérêt bien plus vif que celui qui m'aurait été inspiré par ses beautés naturelles.

Laissant derrière nous les romantiques rochers de Meilleraye, nous descendîmes dans une plaine fertile, presque au niveau du lac. Une route embellie par des rangs de grands arbres la côtoie, et nous mena à Evian, agréable petite ville renommée pour ses eaux minérales. Nous y rencontrâmes un grand nombre de nos connaissances de Genève ; elles y étaient venues sous prétexte de prendre les eaux, mais réellement pour jouir des amusemens de cette délicieuse retraite.

Nous fûmes ensuite à Tonon, la ville la plus religieuse de l'Univers, si l'on en juge par la quantité d'églises et de monastères qu'elle contient. Le nombre des habitans monte à six ou sept mille, et le septième au moins de ceux que je vis porte l'uniforme d'un ordre religieux. Après cela je ne fus pas très-surpris de trouver tous les symptômes de la pauvreté parmi les gens qui ne suivaient pas la même profession.

Ayant ordonné notre souper dans cette ville, nous allâmes visiter le couvent des Chartreux

à Ripailles, qui n'en est qu'à peu de distance. Ce fut là qu'un Duc de Savoie, après un règne fortuné, vint se faire hermite, et mener avec ces pères une vie consacrée à la piété et aux mortifications, suivant les uns, et suivant les autres à l'intrigue et à la volupté. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut élu Pape, peu de tems après, par le Concile de Bâle, et que, forcé d'abandonner cette dignité, il obtint des conditions honorables, et vint passer ensuite le reste de sa vie à Ripailles, avec la réputation d'une grande sainteté.

Quand il aurait eu la permission de se choisir une retraite dans toute l'Europe, il n'aurait pu en trouver une plus agréable que celle qui lui était fournie par ses propres Etats.

Les Pères nous montrèrent, avec beaucoup de politesse, leurs bois, leurs jardins, leurs appartemens, et une chapelle très-élégante qui venait d'être finie. Ils nous conduisirent ensuite dans la chambre où leur Souverain avait vécu et était mort, et nous parlèrent beaucoup de son génie, de sa bienveillance et de sa sainteté; nous les écoutâmes avec toutes les marques possibles d'acquiescement, et revînmes à notre auberge, où nous payâmes le lende-

main un mémoire très-extravagant pour un traitement fort éloigné de celui que le nom du voisinage nous promettait.

Nous arrivâmes l'après-dîner à Genève, et finîmes ainsi un voyage qui nous avait offert une plus grande variété d'objets sublimes et intéressans, qu'on n'en pourrait rencontrer dans aucune autre partie du globe de la même étendue.

LETTRE XXIX.

Genève.

Je ne suis pas surpris que dans votre dernière lettre toutes vos questions regardent le philosophe de Ferney : ce personnage extraordinaire est de tous les hommes de son siècle, même en y comprenant les héros et les monarques, celui qui a excité plus vivement la curiosité et fixé le plus long-tems l'attention de l'Europe. Des anecdotes, même triviales, quand elles lui sont relatives, intéressent le public.

Depuis que je suis dans ce pays, j'ai eu fré-

quemment occasion de causer avec lui, et plus souvent encore avec ses anciennes et intimes connaissances; ainsi toutes mes remarques seront fondées sur mes propres observations, ou sur celles de gens sincères et intelligens.

Voltaire a ici, comme partout ailleurs, et souvent réunis dans les mêmes individus, des ennemis et des admirateurs.

La première idée qu'a présentée sa personne à tous ceux qui ont essayé de la décrire est celle d'un squelette; et sous le rapport de l'excessive maigreur, elle est juste; mais il faut se rappeler que ce squelette, simple composition de peau et d'os, conserve encore plus de vivacité, plus de feu et d'expression dans le regard, que n'en pourrait produire une florissante jeunesse.

Les yeux les plus perçans que j'aie vus de ma vie sont ceux de Voltaire, âgé maintenant de quatre-vingts ans; on découvre à la fois sur sa physionomie le génie, la pénétration et une extrême susceptibilité de sentimens.

Le matin il a l'air inquiet et mécontent, mais cela s'efface graduellement, et après dîner il paraît assez enjoué. Cependant une

teinte d'ironie n'abandonne jamais sa figure, on peut toujours l'observer dans ses traits, soit qu'il sourie ou fronce le sourcil.

Lorsque le tems est favorable il sort en carrosse avec sa nièce, ou avec quelques-uns de ses hôtes, quelquefois il se promène dans son jardin, et si le tems ne lui permet pas d'aller dehors, il emploie ses heures de loisir à jouer aux échecs avec le père Adam, ou à recevoir les étrangers, dont une succession continuelle se rend à Ferney pour le voir, ou enfin à dicter ou lire des lettres. Car il conserve encore dans tous les pays de l'Europe des correspondans qui l'informent de tous les événemens intéressans, et lui envoient les nouvelles productions littéraires aussitôt qu'elles paraissent. Mais il passe la plus grande partie de son tems dans son cabinet, et en lisant ou écoutant lire, il a toujours une plume à la main pour prendre des notes ou faire des remarques.

Son principal amusement est la composition. Un auteur écrivant pour sa nourriture journalière ne pourrait travailler plus assidument, ni un jeune poëte courant avec ardeur après la renommée se montrer plus avide



de gloire que le riche et l'admiré seigneur de Ferney.

Il vit d'une manière hospitalière, et sa table est très-bonne; il a toujours avec lui deux ou trois personnes de Paris, qui restent un mois ou six semaines. Quand elles partent, elles sont aussitôt remplacées; ainsi il y a une circulation continuelle de société à Ferney. Ces habitués, avec la famille de Voltaire, et les visites de Genève composent un cercle de douze ou quatorze personnes qui dînent journellement à sa table, soit qu'il y paraisse ou non; car quand il est occupé à préparer quelque nouvelle production pour la presse, indisposé ou de mauvaise humeur, il ne dîne pas avec la compagnie, et se contente de venir passer quelques minutes avec elle, avant ou après le dîner.

Tous ceux qui apportent des recommandations de ses amis sont reçus, à moins qu'il ne soit réellement malade. Il se présente même souvent aux étrangers, qui s'assemblent presque toutes les après-midi dans son anti-chambre, quoiqu'ils n'apportent aucune recommandation particulière; mais quelquefois ils sont obligés de se retirer sans avoir

satisfait leur curiosité. Toutes les fois que cela arrive, il est sûr d'être accusé d'avoir un caractère bourru et fantasque. On raconte, et peut-être on invente mille méchantes histoires pour se venger de ce qu'il n'a pas été d'humeur à figurer devant les spectateurs comme un ours dans une fête de village; cependant on devrait être beaucoup moins surpris de le voir refuser quelquefois qu'accorder si souvent, car cette complaisance ne peut venir en lui que du désir d'obliger. Voltaire est si accoutumé à l'admiration, que l'attention curieuse de quelques étrangers ne peut lui faire beaucoup de plaisir.

Madame Denis, sa nièce, fait les honneurs de sa maison et entretient la compagnie, quand son oncle ne peut ou ne veut pas paraître. Elle semble avoir un caractère aimable : gaie et bienveillante avec tout le monde, elle est avec son oncle tendre et attentive.

Le matin n'est pas un tems favorable pour visiter Voltaire; il ne peut supporter que ses heures d'étude soient interrompues; cela seul est suffisant pour le mettre en colère. D'ailleurs il a souvent de la disposition à quereller, soit qu'il souffre des infirmités insépa-

rables de la vieillesse, soit qu'il ait des causes de chagrin accidentelles; quelle que puisse en être la raison, il est moins optimiste dans cette partie du jour que dans toutes les autres. Ce fut apparemment le matin qu'il observa que c'était dommage que le quinquina se trouvât en Amérique et la fièvre dans nos climats.

Ceux qui sont invités à souper le voient de la manière la plus avantageuse; il s'exerce alors à entretenir ses convives, et semble désirer autant que jamais dire des choses spirituelles : mais quand une remarque vive ou un bon mot viennent d'un autre; il y applaudit, s'en amuse, et l'indulgence qu'il a montrée ajoute à sa gaieté; lorsqu'il est entouré par ses amis et animé par la présence des femmes, il semble jouir de la vie avec la sensibilité de la jeunesse; son génie, dégagé alors des entraves de l'âge, brille dans une suite d'observations fines et frappantes, et dans une ironie délicate.

Il a un talent merveilleux pour adapter sa conversation à sa société. La première fois que le duc d'Hamilton vint le voir, il rappela l'ancienne alliance formée entre les na-

tions Française et Ecossaise, en racontant qu'un des prédécesseurs de sa grace avait accompagné à la cour de France Marie, reine d'Ecosse, dont il était alors héritier. Il parla ensuite du caractère héroïque de ses ancêtres, les anciens comtes de Douglas, de la grande réputation littéraire de quelques-uns de ses compatriotes encore vivans, et nomma Hume et Robertson, en marquant beaucoup d'estime pour leurs ouvrages.

Peu de tems après il reçut la visite de deux nobles Russes qui sont maintenant à Genève. Voltaire leur parla beaucoup de leur Impératrice, et de l'état florissant de leur pays. Autrefois, dit-il, vos compatriotes étaient dirigés par des prêtres ignorans, les arts étaient inconnus et les terres incultes; mais maintenant les arts prospèrent et les terres sont cultivées. Un des jeunes gens répliqua qu'il y avait encore beaucoup de terres stériles en Russie; au moins, dit Voltaire, vous conviendrez que dernièrement votre pays a été très-fertile en lauriers. Son aversion pour le clergé le conduit à laisser ramener souvent un sujet usé de mauvaises plaisanteries, et à écouter des gens qui n'ont pas le degré d'esprit nécessaire pour

rendre leurs railleries tolérables. Une personne disait un jour : Si vous ôtiez l'orgueil aux prêtres, il ne leur resterait rien. Vous ne comptez donc pas la gourmandise, dit Voltaire ?

Il approuve beaucoup plus l'art poëtique de Marmontel que les autres poësies de cet auteur, dont il dit, que comme Moïse il a pu guider les autres à la terre sainte, sans qu'il lui fût permis d'y entrer lui-même.

Les indécentes allusions à l'Ecriture-Sainte que Voltaire se permet, et ses essais pour tourner en ridicule les caractères les plus respectables, ne sont que trop connus.

Un certain homme, qui bégayait beaucoup, trouva moyen de s'introduire à Ferney, sans autre recommandation que les louanges qu'il se donnait très-libéralement à lui-même. Quand il quitta la chambre, Voltaire dit qu'il le soupçonnait d'être un aventurier, un imposteur. Les imposteurs ne bégayent jamais, observa madame Denis ; et Moïse, répliqua Voltaire, ne bégayait-il pas ?

Vous devez avoir entendu parler de l'animosité qui existe depuis long-tems entre Voltaire et Fréron le journaliste. Le premier se promenant dans son jardin avec un Genevois,

un crapaud traversa la route devant eux. Le Genevois, pour plaire à Voltaire, dit, en montrant le crapaud, voilà un Fréron : —Que peut vous avoir fait ce pauvre animal, répondit le bel esprit, pour mériter un tel nom ?

Il compare la nation Anglaise à un baril de bierre forte dont le dessus est écumeux, le fond chargé de lie et le milieu excellent.

Un ami de Voltaire lui avait recommandé de lire un système particulier de métaphysique, appuyé sur une suite de raisonnemens, dans lesquels l'auteur déployait sa subtilité, sans convaincre l'esprit des lecteurs, ni prouver autre chose que son éloquence. Cet ami, quelque tems après, demanda au critique son opinion sur cet ouvrage. Les écrivains métaphysiques, répondit Voltaire, sont comme les danseurs de menuet, qui, étant placés avantageusement, font une couple de révérences, se remuent à travers la chambre, prennent les plus belles attitudes, déploient toutes leurs grâces, sont dans un mouvement continuel, sans avancer d'un pas, et finissent juste au point d'où ils sont partis. Peut-être emprunta-t-il cette pensée des lignes suivantes de la Dunciade de Pope :

« Se mettant en mouvement sur un terrain méta-
» physique, il fait beaucoup de pas sans avancer
» d'un seul. »

Vous serez, j'espère, satisfait de ces détails pour le moment, ma première lettre contiendra les observations que je croirai dignes de votre attention relativement à cet homme extraordinaire.

LETTRE XXX.

Genève.

Avec ses inférieurs, Voltaire paraît sous un jour très-favorable ; il est affable, humain et généreux pour ses ténanciers, et tous ceux qui dépendent de lui ; il aime à les voir prospérer, et s'occupe de leurs intérêts particuliers avec l'attention d'un patriarche ; il emploie tous les moyens qu'il peut inventer pour animer l'industrie et les manufactures. Par ses soins et sa protection, le misérable village de Ferney, dont les habitans étaient enfoncés dans la paresse, est devenu une petite ville commode et florissante.

L'acrimonie qui paraît dans quelques-uns des ouvrages de Voltaire, semble excitée seulement par l'esprit de rivalité; elle est dirigée contre les beaux esprits et les écrivains ses contemporains, qui lui refusent la place distinguée que ses talens lui donnent le droit d'occuper sur le Parnasse. S'il est auteur de plusieurs satires mordantes, il a été lui-même l'objet d'un grand nombre d'écrits tout aussi sévères; il est difficile de décider quel a été l'agresseur; mais on doit avouer que lorsqu'il n'est pas irrité comme écrivain, il montre un caractère bienveillant, et dans des occasions particulières déploie une vraie philantropie. L'ensemble de sa conduite, relativement à la famille Calas, l'appui prêté aux Sirven, l'adoption de la jeune descendante de Corneille, et beaucoup d'autres exemples que l'on pourrait citer, sont tous de cette nature.

Quelques personnes vous diront que le bruit qu'il fit, et les soins qu'il se donna pour ses protégés, étaient dus seulement à sa vanité; mais, à mon avis, l'homme qui prend tant de peine pour justifier l'innocence, réveiller l'indignation contre la cruauté, et soulager le mérite indigent, est réellement bienveillant,

quelque vain qu'il puisse être de ces actions. Un tel homme est sans contredit un membre plus utile de la société, que l'humble moine dont le seul plan, dans la vie, est de travailler dans un coin à son propre salut.

Les critiques de Voltaire sur les ouvrages de Shakespear ne lui font aucun honneur, elles trahissent son ignorance de l'auteur qu'il a si témérairement condamné; les irrégularités de Shakespear, le peu d'unité observée dans ses drames sont sentis par le plus stupide critique moderne. Mais les préjugés nationaux de Voltaire, et son imparfaite connaissance de la langue le rendent aveugle aux beautés les plus éclatantes de ce poëte Anglais. Ses remarques cependant, quoiqu'elles ne soient pas toujours justes ni délicates, sont pour la plupart vives et spirituelles.

Un soir, à Ferney, la conversation tourna sur le génie de Shakespear. Voltaire s'étendit sur l'effet inconvenant et absurde que produisaient des caractères bas et des dialogues vulgaires dans la tragédie; il s'appuya de beaucoup d'exemples, afin de prouver que le barde Anglais avait souvent offensé le goût, même dans ses pièces les plus pathétiques. Un des

auditeurs, grand admirateur de Shakespear, observa, pour l'excuser, que ces caractères, quoique bas, étaient pourtant dans la nature. —Avec votre permission, Monsieur, répondit Voltaire, personne ne montre son derrière, et il est pourtant dans la nature.

Voltaire avait autrefois dans sa maison un petit théâtre; les pièces étaient représentées par des personnes de sa société, et lui-même prenait ordinairement quelque rôle important; mais si j'en crois tous les récits, il ne brillait jamais dans cet emploi. La nature l'a doué de la faculté de concevoir les sentimens d'un héros, et non du pouvoir de représenter ses actions.

M. Cramer de Genève prêtait quelquefois son aide à la troupe de Ferney, dans ces occasions. J'ai vu souvent ce gentilhomme jouer sur un théâtre particulier de cette ville, avec des applaudissemens universels et mérités. Parmi ceux qui font du théâtre l'étude et l'affaire de leur vie entière, très-peu auraient pu représenter les rôles qu'il remplissait avec plus de jugement et d'énergie.

La célèbre Clairon elle-même s'est fait gloire de paraître sur le théâtre de Voltaire, et d'a-

jouter encore par son génie à celui de cet auteur.

Les amusemens dramatiques de Ferney, auxquels beaucoup d'habitans de Genève étaient invités de tems en tems, augmentèrent probablement leur goût pour cette espèce de divertissement, et donnèrent l'idée à une troupe de comédiens français de venir s'établir l'été dans le voisinage ; les syndics n'ayant pas jugé convenable d'autoriser leurs représentations, cette troupe a élevé un théâtre à Châtelaine, situé sur le côté français de la ligne idéale qui sépare ce royaume, du territoire de la république, et à peu près à deux milles des remparts de Genève.

On vient continuellement de Savoie et de Suisse pour assister à ces représentations, mais les acteurs comptent principalement sur les habitans de Genève ; la pièce commence à trois ou quatre heures de l'après-midi, afin que les spectateurs puissent être de retour avant la fermeture des portes.

J'ai été fréquemment à ce théâtre, les acteurs sont médiocrement bons ; le fameux Le Kain, qui est maintenant à Ferney, vient y jouer quelquefois ; mais je suis principalement

attiré par le désir de voir Voltaire, qui se rend assidument au spectacle toutes les fois qu'on représente une de ses pièces, ou que Le Kain joue.

Il s'assied sur le théâtre derrière la scène, mais de manière à être vu par la plus grande partie de l'auditoire, et il prend autant d'intérêt à l'exécution de la pièce que si sa réputation en dépendait : si quelqu'un des acteurs fait un contre-sens, il semble chagrin et choqué ; mais s'il trouve qu'ils jouent bien, il leur donne du geste et de la voix les marques d'approbation les plus vives.

Il entre dans les situations touchantes avec tous les symptômes d'une émotion réelle, et même verse des larmes avec la profusion d'une jeune fille qui assiste pour la première fois à une tragédie.

J'ai quelquefois resté près de lui pendant la représentation entière, observant avec étonnement un tel degré de sensibilité dans un homme de quatre-vingts ans. A cet âge ordinairement toutes les sensations sont émoussées, et l'habitude devrait encore affaiblir en lui celles que peuvent occasionner les malheurs imaginaires du drame.

Lorsque la pièce a été écrite par lui-même, elle devrait, à mon avis, produire peu ou point d'effet sur son esprit ; cependant quelques personnes assurent que cette circonstance, loin de diminuer sa sensibilité, en est la cause réelle ; ils appuient leur assertion sur ce qu'il vient rarement au théâtre pour d'autres pièces que les siennes.

Il est naturel qu'il voie représenter ses tragédies avec plus de plaisir que celles des autres auteurs ; mais je ne saurais comprendre comment il peut être plus facilement remué et déçu par les malheurs qu'il a inventés lui-même. Il faut que l'illusion soit entière pour faire verser des larmes aux spectateurs ; car pendant que ses pleurs coulent, sans doute il croit les chagrins dont il est touché réels, et oublie qu'il est dans une salle de spectacle. Le moment où il se rappelle que c'est une fiction fait cesser la sympathie et les larmes.

Je désirerais cependant voir Voltaire présent à la représentation de quelqu'une des tragédies de Corneille ou de Racine, afin d'observer s'il découvrirait plus ou moins de sensibilité qu'il ne fait pour les siennes ; alors je pourrais décider cette question curieuse, si

la sympathie qu'il montre regarde la pièce ou l'auteur.

Combien on doit regretter que cet homme extraordinaire ait laissé son génie s'écarter de ces routes aimées des Muses, qu'il a parcourues avec tant de distinction, pour suivre les sentiers épineux de la controverse; car on déplorera éternellement que tandis qu'il attaquait avec force les oppresseurs de l'humanité et ceux qui, par des motifs vils et intéressés, changeaient la nature bienfaisante du christianisme, il ait permis aux traits du ridicule d'atteindre la religion chrétienne elle-même. En persévérant dans cette méthode, non-seulement il a choqué l'homme pieux, mais encore il a dégoûté les incrédules qui l'accusent d'avoir répété jusqu'à la satiété les mêmes argumens, et semblent aussi fatigués de ses railleries surannées contre la doctrine chrétienne, que du plus lourd et du plus ennuyeux sermon en sa faveur.

La conduite de Voltaire pendant sa maladie a été représentée sous des couleurs très-opposées; j'ai beaucoup entendu parler de sa contrition et du repentir qu'il montra, lorsqu'il crut que sa fin approchait; ces histoires, si

elles étaient vraies, prouveraient qu'il affectait l'incrédulité, lorsque dans le cœur il était chrétien.

J'avoue que je n'ai donné aucun crédit à ces récits; car quoique j'aie souvent rencontré des jeunes gens qui, par air, affichaient une façon de penser libre et irréligieuse, tandis qu'ils étaient réellement superstitieux; cependant je ne pourrai jamais concevoir ce qu'un homme, comme Voltaire, ou même d'une intelligence ordinaire, pourrait attendre d'une si absurde affectation : car paraître mépriser ce que réellement on révère, et traiter comme humain ce que l'on croit divin, est certainement la plus impardonnable de toutes les espèces d'hypocrisie.

J'ai pris quelque peine pour éclaircir ce fait, et tous ceux qui ont vécu long-tems avec lui, en me garantissant la fausseté de ces histoires, m'ont assuré que si, loin de montrer le désir de quitter les jouissances de la vie, il avait usé de tous les moyens possibles pour recouvrer sa santé, cependant il ne paraissait nullement effrayé des conséquences de la mort; que, soit en santé, soit en maladie, il n'avait jamais découvert aucun remords de ses ouvrages

contre la religion, et qu'il était, au contraire, aveuglé au point d'exprimer la crainte de mourir avant qu'il lui fût possible d'en finir quelques-uns alors commencés.

Quoique cette conduite ne puisse être justifiée dans aucune supposition, cependant, en admettant le récit de ses amis, je la trouverais plus suivie et moins criminelle, que s'il fallait croire qu'il a écrit à la fois contre l'opinion généralement reçue, la conviction de sa propre conscience, et les inspirations de la Divinité, simplement pour obtenir les applaudissemens de quelques malheureux égarés.

Je peux le croire dans l'erreur plutôt que de le soupçonner d'une telle absurdité : j'imagine, au contraire, qu'aussitôt qu'il sera convaincu des vérités du christianisme, il avouera hautement son opinion en santé comme en maladie, et la soutiendra dans ses derniers momens.

LETTRE XXXI.

Genève.

Le suicide est très-fréquent à Genève, et l'a toujours été ; au moins en remontant aussi loin que peut s'étendre la mémoire des Genevois les plus âgés. Il est certain qu'en proportion du nombre des habitans, on en trouve plus d'exemples que dans aucun autre pays de l'Europe. Depuis que je suis ici, il est arrivé une étonnante quantité de ces événemens tragiques : les deux derniers sur-tout étaient accompagnés de circonstances remarquables.

Le premier a été causé par un accès de désespoir inexplicable et soudain, qui saisit le fils d'un des plus riches et des plus respectables citoyens de la République : il était d'un extérieur agréable, marié à une femme bonne et aimable qui lui avait apporté une grande fortune et l'avait rendu père d'un bel enfant. Au milieu de tous ces biens, environné de tout ce qui peut inspirer à un homme de l'attachement pour la vie, elle lui devint insupportable,

et, sans aucune cause connue de chagrin, il se détermina à mettre fin à son existence.

Après avoir passé quelques heures avec sa mère, sa femme et son enfant, il les quitta sans montrer ni trouble, ni tristesse, passa dans une chambre voisine, et ayant appuyé un mousquet sur son front, il lâcha la détente avec son pied, et se fit sauter la cervelle presqu'à la vue de sa famille avertie par le bruit.

Le second exemple est celui d'un forgeron, qui prit la même résolution ; mais, n'ayant sous sa main aucun instrument commode, il chargea un vieux canon de fusil avec deux balles, et mettant une des extrémités dans le feu de sa forge, il attacha une corde au manche de son soufflet, afin de pouvoir le faire jouer d'une certaine distance. S'agenouillant ensuite, il plaça sa tête près de la bouche du canon, remua son soufflet avec sa corde, et anima le feu avec une étonnante fermeté et un horrible sang-froid, jusqu'à ce que le canon fut assez échauffé pour allumer la poudre, dont l'explosion lança les balles dans sa cervelle.

Quoique je sache que le fait soit arrivé exactement comme je vous le raconte, cependant il paraît si incroyable, que je ne vous en aurais

pas parlé s'il n'était connu et attesté par tous les habitans de Genève et les Anglais qui y résident dans ce moment.

Il serait assez curieux de chercher à expliquer pourquoi le suicide est plus commun dans la Grande-Bretagne et à Genève que partout ailleurs ; car il paraît extraordinaire que ce soit dans les pays où les biens de la vie sont les mieux assurés, que les hommes soient le plus inclinés à se tuer. Cet étrange effet doit être produit par une cause forte et particulière.

Avant de venir ici, je pensais que la multiplicité des suicides en Angleterre était occasionnée en grande partie par l'inégalité du climat, qui, en obscurcissant le ciel, jette aussi du sombre dans l'esprit des habitans : les étrangers ajoutaient à l'influence du tems, celle de l'usage du charbon, au lieu de bois, pour se chauffer.

Je me contentais alors de cette vague théorie ; mais elle ne peut expliquer le même effet à Genève ; car on ne brûle point de charbon ici, et le climat est semblable à celui de la Suisse, de la Savoie et des parties méridionales de la France, où certainement les exemples de suicide sont beaucoup plus rares encore. Je ne

prétends point découvrir ce qui détermine cette fatale propension ; mais il me semble évident qu'aucun raisonnement ne peut en prévenir les résultats, s'il n'est fondé sur l'immortalité de l'ame et l'assurance d'un état futur. Quel effet les argumens ordinaires peuvent-ils produire sur celui qui ne croit pas à cette doctrine importante et salutaire? On lui dira que ne s'étant pas donné la vie lui-même, il n'a pas le droit de se l'ôter ; que placé dans le monde comme une sentinelle à son poste, il doit y rester jusqu'à ce qu'il soit relevé. Mais que fera tout cela à cet homme, s'il pense qu'il ne soit pas obligé à rendre compte un jour de sa violence et de sa désertion ?

Si vous cherchez à piquer son orgueil, en l'assurant qu'il y a plus de courage à supporter les maux de la vie qu'à les fuir, il vous répondra avec l'histoire romaine, et demandera si Caton, Cassius et Marcus Brutus étaient des poltrons.

Le grand Législateur des Juifs paraît avoir été convaincu qu'aucune loi contre le suicide ne pouvait avoir d'influence sur l'esprit des gens qui n'avaient pas connaissance de l'immortalité de l'ame ; et comme il ne jugea pas

nécessaire de les instruire de l'une, par des raisons que l'Archevêque de Glocester a développées dans son *Traité de la divine mission de Moïse*, il pensa aussi qu'il était superflu de leur laisser une défense expresse contre l'autre.

Ainsi les philosophes, qui ont essayé d'ébranler le dogme précieux d'une ame immortelle, ont par-là ouvert une porte au suicide comme à d'autres crimes, puisque celui qui cherche à les prévenir, s'il n'appuie pas ses argumens sur la doctrine d'un état futur, les voit bientôt détruits par ceux de ses adversaires.

Il faut avouer cependant que, dans plusieurs occasions, cette question est décidée par des sentimens indépendans de toute espèce de raisonnement.

La nature n'a pas entiérement confié une décision si importante au faible jugement de l'homme ; elle a mis dans le cœur humain un amour pour la vie et une horreur pour la mort, que les plus grandes infortunes surmontent rarement.

Mais quelquefois un mal, qui d'abord affecte le corps, étend ensuite son influence fatale et

destructive sur l'esprit, et couvre la vie d'un nuage si sombre, qu'elle devient insupportable. Dans cet état effrayant, toutes les idées agréables sont bannies, et toutes les sources de consolation empoisonnées. La fortune, les honneurs, les parens, les amis ne peuvent donner la moindre satisfaction; l'espérance; le dernier soutien du malheureux, s'écroule, et le désespoir s'attache à l'infortuné en proie aux souffrances. Alors tous les raisonnemens deviennent inutiles, la religion même n'est pas une barrière suffisante, et la pauvre créature embrasse la mort comme le seul ami qui ait le pouvoir de terminer ses maux, sans avoir celui de les augmenter.

P. S. Ne m'écrivez pas sans avoir reçu de moi une nouvelle lettre; car je crois que nous quitterons cette ville avant que votre réponse arrive.

LETTRE XXXII.

Lausanne.

Le duc d'Hamilton ayant le désir de visiter quelques cours d'Allemagne, nous avons dit adieu à nos amis de Genève, et nous sommes en route pour ce voyage.

En Allemagne, plus encore que dans tout autre pays, il est avantageux d'être avec un homme d'un rang élevé ; son titre assure votre réception partout, et équivaut aux lettres de recommandation.

La rencontre que j'ai faite ici de mon ami Brydone a prolongé notre séjour. Sa conversation remplissait les principaux objets du voyage, si l'on compte parmi eux l'instruction et l'amusement. Il est ici avec le marquis de Lindsay. Ce jeune homme, rempli d'esprit et de vivacité, est un de ces êtres faciles et insoucians, tendrement chéris de leurs amis, et indifférens pour l'opinion du reste de l'Univers.

En me liant par la promesse de vous écrire régulièrement, vous avez dû vous attendre à recevoir quelquefois des lettres datées de trois

ou quatre endroits différens, lorsque la brièveté du séjour, ou le défaut d'objets intéressans ou extraordinaires les détermineraient ainsi.

La route de Genève à cette ville côtoie le lac, et traverse une campagne délicieuse, couverte de vignes, qui produisent ce vin de la Côte si estimé. Les petites villes de Nyon, Rolle et Morges, qui se trouvent sur cette route, sont agréablement situées, bien bâties, et les habitans ont l'air riches et heureux.

Lausanne est la capitale de ce charmant pays, qui autrefois appartenait au Duc de Savoie, et dépend maintenant du Canton de Berne.

Quelque désagréable qu'ait pu paraître cet événement à l'ancien possesseur, il a été certainement très-heureux pour les habitans du pays de Vaud, qui sont, sous tous les rapports, plus à leur aise et dans une position plus avantageuse que les sujets de sa majesté le roi de Sardaigne.

Cette ville est située près du lac et à trente milles de Genève. Toute la noblesse du pays et de quelques parties de la Suisse, réside ici, ainsi que les familles de plusieurs officiers re-

tirés du service. Il y a plus d'aisance, de gaieté et peut-être de politesse dans la société de Lausanne que dans celle de Genève ; au moins les nobles de cette ville l'assurent positivement, et se regardent comme très-supérieurs aux habitans de Genève, qui de leur côté se moquent de la pauvreté, de la frivolité et de l'ignórance de ceux-ci, et les mettent au-dessous de leurs artisans pour les qualités essentielles.

Vevai.

Dans la route de Lausanne à Vevai on rencontre beaucoup de montagnes, mais qui sont cultivées jusqu'au sommet, et couvertes de vignes. Leur pente rapide aurait rendu cette culture impraticable si les propriétaires n'avaient pas bâti de fortes murailles de distance en distance qui retiennent le sol, et forment des terrasses par étages du pied à la cîme des montagnes. Les paysans montent par d'étroits escaliers, et avant d'arriver au terrain qu'ils cultivent, ils ont souvent une plus grande élévation à escalader qu'un ouvrier employé à réparer le haut d'un clocher.

La nature montagneuse de cette campagne

l'expose à être souvent ravagée par les torrens, qui par leur violence entraînent la vigne, le sol, les murailles dans une destruction commune. Les habitans contemplent le dégât avec fermeté, et sans s'abandonner aux transports bruyans des Français, ni au sombre désespoir des Anglais ; ils pensent seulement aux moyens les plus efficaces de réparer le désordre ; aussitôt que la tempête est passée, ils commencent avec une patience et une persévérance admirables à rebâtir les murailles, à reporter de la terre sur des claies au sommet des montagnes, et à former un nouveau sol dans les endroits où l'ancien a été emporté.

Dans les pays où la propriété est assurée, et où il est permis aux hommes de jouir des fruits de leur travail, ils sont capables d'efforts inconnus dans les contrées où le despotisme rend tout précaire, et où un tyran recueille ce que des esclaves ont semé.

Cette partie du pays de Vaud est habitée par les descendans des malheureux que la plus absurde et la plus cruelle persécution chassa des vallées du Piémont et de la Savoie. Je n'affirmerai pas que l'iniquité du persécuteur soit retombée sur ses enfans ; mais les souf-

frances et la constance des persécutés semblent récompensées par la situation heureuse dans laquelle leurs troisième et quatrième générations sont maintenant placées.

Vevai est une jolie petite ville, contenant de trois à quatre mille habitans : sa situation est agréable ; elle est dans une plaine et près de l'endroit où le lac de Genève reçoit le Rhône. Les montagnes qui s'élèvent derrière la ville, quoique excessivement hautes, sont cultivées comme celles de la route de Lausanne.

On trouve à mi-côte, et précisément au-dessus de Vevai, un grand village qui, vu d'en bas, semble adhérent au côté du précipice, et produit un effet aussi singulier que romantique. La principale église est détachée de la ville et située sur une montagne qui la domine. Du cimetière on découvre les Alpes, le Rhône, et les villes et villages situés sur ses bords. Le corps du général Ludlow a été déposé dans cette église. Ce républicain constant se retira de Lausanne ici après l'assassinat de son ami Lisle, tué en allant à l'église par un scélérat qui avait traversé le Rhône dans cette intention. Le meurtrier trouva moyen de re-

gagner son bateau, au milieu de la confusion occasionnée par son crime, et s'enfuit sur le territoire du Duc de Savoie, où il fut ouvertement protégé. C'était une pitoyable manière de venger la mort d'un monarque qui, soit justement ou injustement, avait été condamné et exécuté publiquement.

Il y a sur le monument de Ludlow une longue épitaphe latine, qui rappelle beaucoup de circonstances de sa vie, et omet la plus remarquable de toutes; elle lui donne le titre de

Patriæ libertatis defensor, et potestatis arbitrariæ propugnator acerrimus.

Défenseur de la liberté de sa patrie, et antagoniste très-ardent du pouvoir arbitraire.

Mais elle n'explique pas plus clairement qu'il a été un des premiers juges de Charles I[er], et a signé la sentence de cet infortuné prince.

Quelque passionnés que puissent être les Suisses en général pour la liberté, et quelque partialité que cet amour puisse leur donner pour ses défenseurs, cependant il est vraisemblable que ceux qui protégèrent Ludlow, n'approuvèrent pas cette partie de son histoire, puisqu'ils ont évité de la retracer sur sa tombe.

Il n'y a point de poste pour les voyageurs dans la Suisse, aussi nous avons loué à Genève des chevaux qui nous mèneront à Bâle, où nous reprendrons la poste pour Strasbourg. Nous quitterons Lausanne après demain.

LETTRE XXXIII.

Berne.

A mon retour de Vevai, je trouvai à Lausanne notre ami Harvey avec le duc d'Hamilton. Sa grâce désira rester quelques jours de plus dans cette dernière ville ; mais elle m'engagea à continuer ma route avec les voitures et tous les domestiques, excepté son valet-de-chambre et un valet de pied, jusqu'à Strasbourg, où il promettait de me rejoindre dans peu de jours. Je consentis à cet arrangement, et Harvey me fit en même tems la très-agréable proposition de m'accompagner à Strasbourg, où il compte rester le même tems que nous. Il laissa sa chaise au duc. Nous commençâmes notre voyage le jour suivant, et nous fûmes escortés par MM. Brydone et Humberstone jusqu'à Payerne, où nous passâmes une joyeuse

soirée. Le lendemain nous arrivâmes à la ville d'Avenche, capitale de la Suisse au tems de Tacite. Près de cette ville les Helvétiens furent défaits par un des lieutenans de Vitellius.

Multa hominum millia cæsa, multa sub coronam venumdata, cumque direptis omnibus Aventicum gentis caput justo agmine peteretur.

TACITI, Hist. lib. I, cap. 68.

Plusieurs milliers d'hommes furent tués, plusieurs autres vendus comme esclaves ; et après de grands ravages, l'armée s'avança en bon ordre sur Avenche, capitale du pays.

La Suisse est le pays du monde le plus agréable à parcourir pendant l'été ; car outre l'avantage d'offrir des routes commodes et de bonnes auberges, elle présente à l'œil un étonnant mêlange des beautés sauvages de la nature, et des scènes de la plus parfaite culture. On découvre à la fois des montagnes, des bois, des lacs, des vignes et des champs fertiles.

D'Avenche nous fûmes à Murten, ou Morat, comme les Français le prononcent ; c'est une jolie petite ville située sur un terrain en pente près du lac du même nom. Charles, duc de Bourgogne, assiégea cette ville l'an 1476. Son armée fut défaite par les Suisses, avec un grand

carnage, à un mille de Morat. On voit près de la route un petit édifice rempli d'os humains, qui sont, dit-on, ceux des Bourguignons tués dans le combat ; mais ce singulier monument a été élevé long-tems après la bataille, et il est permis de croire que quelques-uns des os des vainqueurs ont été recueillis avec ceux des vaincus, pour grossir la collection. Il y a plusieurs inscriptions sur les murs de la chapelle ; d'un côté on lit :

DEO OPTIMO MAXIMO
Caroli incliti et fortissimi Burgundiæ Ducis exercitus Muratum obsidiens ab Helvetiis cæsus hoc sui monumentum reliquit. 1476.

A DIEU TRÈS-BON ET TRÈS-GRAND.
L'armée de Charles, très-illustre et très-magnanime Duc de Bourgogne, assiégeant Morat, battue par les Helvétiens, a laissé d'elle ce monument. 1476.

De l'autre :

Sacellum
quo reliquies
exercitus Burgundici
ab Helvetiis An. 1476.
Pia antiquitas condiri
renovari
viisque publicis muniri
jusserunt
rerum nunc dominæ
Respublicæ
Bernensis et Friburgensis.
Anno 1755.

Les bords du lac de Morat sont embellis par une grande quantité de maisons de campagne et de villages.

L'habillement et le personnel des habitans du pays indiquent un peuple différent des Genevois, des Savoyards et des habitans du pays de Vaud. Nous dînâmes à Morat, et nous restâmes quelques heures dans cette ville. Une foire y attirait ce jour un grand concours de monde. Les paysans suisses sont les plus grands et les plus robustes que j'aye jamais vus. Leur costume consiste dans un petit chapeau rond, semblable à celui des matelots hollandais, un habit et une veste de drap noir et grossier, des culottes de grosse toile, assez rapprochées pour la forme des pantalons des matelots, mais qui descendent seulement au-dessous des genoux, et des bas de même étoffe que les culottes.

Les femmes portent des espèces de jaquettes courtes, ornées avec une grande profusion de boutons. Celles qui ne sont pas mariées attachent un grand prix à la longueur de leurs cheveux. Elles les partagent en deux, les tressent avec des rubans et les laissent pendre sur leur dos. Après le mariage il n'est plus

permis de porter les tresses tombantes ; alors elles les tournent en spirale, et les fixent sur le haut de la tête avec une grande épingle d'argent. C'est la seule différence que le mariage produise dans l'habillement. Toutes ont des chapeaux de paille attachés avec des rubans noirs. En général le costume des femmes est assez avantageux ; mais elles ont l'habitude maladroite de fixer leurs jupons si haut qu'ils laissent à peine voir la taille.

Cet envahissement des jupons, dont elles portent un nombre étonnant, sur le corset, donne une dimension très-peu naturelle à la partie inférieure du corps, et une apparence désagréable à toute la personne. Les formes élégantes de la Vénus de Médicis, ou de la duchesse de Devonshire, disparaîtraient entièrement sous cet étrange habillement.

Comme nous ne sommes arrivés que cette après-midi, je ne puis rien vous dire de Berne; ma première lettre, j'espère, vous en apprendra davantage.

LETTRE XXXIV.

Berne.

Berne est bâtie avec régularité et même avec une sorte de magnificence ; les maisons, construites de belles pierres blanches, sont uniformes, sur-tout dans la principale rue où elles ont toutes exactement la même hauteur ; on a élevé de chaque côté de cette rue des portiques et un trottoir qui la rendent très-commode dans le tems humide ; une petite branche de l'Aar contenue dans un canal étroit coule au milieu, et la pente étant très-rapide, cette eau sert à la propreté de la rue sans être elle-même un objet désagréable.

Une autre circonstance contribue aussi à rendre cette ville une des plus propres de l'Europe. Les criminels sont employés à nettoyer les rues et les promenades publiques. Les scélérats les plus atroces sont enchaînés à des chariots, tandis que ceux qui sont condamnés pour des crimes plus légers balayent le ruisseau et jettent les ordures dans les chariots, que leurs compagnons sont forcés de tirer.

Ces misérables ont autour du cou des colliers de fer à poignée en forme de crochet, par laquelle on peut les saisir à la moindre mutinerie : ils sont entièrement sous les ordres du garde chargé de leur voir exécuter leur ouvrage. Des gens de l'un et l'autre sexe sont condamnés à ce travail pour des mois, des années ou pour la vie, suivant la nature de leur crime.

On allègue en faveur de ce genre de punition, qu'outre l'avantage de détourner du crime, qui lui est commun avec toutes les autres méthodes, il a de plus celui d'obliger le criminel à réparer par son travail le tort qu'il a fait à la communauté.

Je crois cependant cet avantage au moins balancé par le mauvais effet que ce spectacle doit produire sur le peuple. L'habitude de contempler le malheur de ses semblables endurcit le cœur, et le rend moins susceptible d'être remué par la pitié et la compassion, cependant ces sentimens sont ceux qui honorent le plus la nature humaine et exercent sur elle la plus heureuse influence. Juvénal dit :

Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur
Quæ lacrymas dedit, hœc nostri pars optima sensus.

La Nature, en accordant les larmes à la race humaine, proclame qu'elle lui a donné les cœurs les plus compâtissans ; cette sensibilité est la meilleure qualité de nos ames.

On a observé que le peuple acquiert plus d'insensibilité et de cruauté dans les lieux où les exécutions et les punitions publiques sont fréquentes, que dans ceux où de pareilles scènes s'offrent rarement. Je me souviens que, pendant mon séjour à Genève, où les exécutions sont très-rares, un jeune homme ayant été condamné à être pendu pour un meurtre, je remarquai un mal-aise évident et une tristesse générale dans toute la société plusieurs jours avant et après sa mort.

L'hospice, le magasin aux grains, l'arsenal, les églises, et en général tous les édifices publics de Berne sont magnifiques ; on vient d'en achever un très-élégant destiné aux divertissemens publics de toute espèce, tels que bals, concerts et spectacles : on y trouve aussi des appartemens pour des réunions particulières. Il a été bâti avec le produit d'une souscription volontaire de la noblesse, et les sociétés de cet ordre ont seules le droit de s'y rassembler. Les spectacles sont rarement per-

mis à Berne, aussi le nouveau théâtre n'a pas encore servi. La promenade auprès de la grande église était autrefois la seule; on admirait la beauté de la perspective qu'elle domine et la singularité de sa position; d'un côté elle est de niveau avec les rues, et de l'autre elle est élevée au-dessus de plusieurs centaines de pieds. Mais on a fait dernièrement à quelque distance de la ville, et sur une éminence, près des bords de l'Arve, la plus magnifique promenade que j'aie jamais vue. De là on découvre la rivière, la ville de Berne, les campagnes qui l'entourent et les glaciers de Suisse.

J'ai visité la bibliothèque, elle contient, outre les livres, un petit nombre d'antiques et quelques curiosités. La petite figure du prêtre versant du vin entre les cornes d'un taureau, est précieuse seulement parce qu'elle explique un passage de Virgile, et qu'elle a été citée par Addisson.

Cette bibliothèque a été augmentée depuis peu d'une collection de livres anglais, magnifiquement reliés, envoyés en présent par un Anglais qui a jugé convenable de cacher son nom, mais il a suffisamment découvert ses principes politiques par la nature de cette col-

lection. J'y distinguai les ouvrages en prose de Milton, ceux d'Algernon-Sidney sur le gouvernement; les œuvres de Locke, les mémoires de Ludlow, la traduction de Tacite par Gordon, les ouvrages d'Addisson, de Marvel, de Steel, etc., tous dans les plus belles éditions et de la valeur à peu près de deux cents livres. Cet Anglais a fait un présent semblable à la bibliothèque publique de Génève.

Je trouvai aussi une édition d'Homère de Glasgow, et en l'ouvrant je vis sur une page blanche une épître dédicatoire en latin adressée au général Paoli et signée James Boswell.

Ce livre précieux avait sans doute été envoyé par M. Boswel à son ami le général, et lorsque cet infortuné chef fut obligé d'abandonner le pays, il tomba avec ses autres effets entre les mains des officiers Suisses au service de la France qui en firent présent à la bibliothèque.

Quand je l'aurais voulu, je n'aurais pu me dispenser de voir l'arsenal, car les Bernois, fiers des trophées qu'il contient, de la quantité, de la qualité et de l'arrangement des armes, s'empressent de le montrer aux étrangers.

Rien ne m'intéressa autant que les figures des braves Suisses, qui s'armèrent les premiers contre la tyrannie, et je contemplai celle de Guillaume Tell visant la pomme placée sur la tête de son fils avec une émotion causée par les circonstances de l'histoire, et non par l'exécution de l'ouvrage; car, dans ce moment, j'aurais regardé avec indifférence la plus belle statue d'Auguste-César qui ait jamais été faite.

Les hommes qui ont délivré leurs concitoyens de la capricieuse insolence d'un tyran, ont certainement un juste droit à la reconnaissance et à l'admiration de la postérité.

Que, dans ses incidens, l'histoire de Guillaume Tell soit vraie ou fausse, lui et ceux, quels qu'ils fussent, qui portèrent leurs concitoyens à secouer le joug autrichien, ont certainement été guidés par ce principe si cher aux cœurs généreux, l'esprit d'indépendance. M. Addisson observe que les arsenaux sont peu intéressans à visiter, parce que ces magasins de guerre présentent une répétition presque uniforme les uns des autres, cependant il me semble qu'ils méritent l'attention, puisqu'ils donnent l'idée de la force d'un Etat,

et fixent dans l'esprit les parties les plus importantes de son histoire.

On voit ici les armes prises sur les Bourguignons dans les différentes batailles, qui établirent la liberté des Suisses, et la représentation du général Bernois qui, dans l'an 1536, conquit le pays de Vaud sur Charles III, duc de Savoie. S'ils n'ont pas de trophée de plus fraîche date à montrer, je suis persuadé que c'est parce qu'ils sont trop pauvres et trop prudens pour penser à étendre leurs domaines, et parce que toutes les Puissances étrangères sentent enfin que si des considérations politiques donnent aux Suisses de l'aversion pour les conquêtes, la nature de leur pays, et leur valeur personnelle doivent ôter tout espoir de les conquérir.

LETTRE XXXV.

Berne.

Les cantons Suisses sont unis ensemble par un lien commun, Tous ont adopté le gouvernement républicain, mais ils diffèrent dans la nature et la forme de ce gouvernement, et ne

professent pas tous la même religion. La religion catholique romaine étant favorable à la monarchie, naturellement on devrait croire que lorsqu'elle est adoptée par une république, elle introduit dans le gouvernement un esprit aristocratique.

Le fait est cependant que les Cantons les plus démocratiques sont catholiques romains, et que l'aristocratie la plus complète est établie dans le canton protestant de Berne, qui, à la vérité, est aussi le plus puissant, car en étendue de pays et en population il égale presque tous les autres cantons réunis.

On accuse les nobles de Berne d'avoir beaucoup de faste et d'orgueil; ils affectent de tenir les bourgeois à une très-grande distance, et c'est avec peine que leurs femmes et leurs filles condescendent à se mêler avec les familles de commerçans, dans les bals, les assemblées, et toutes les réunions publiques, qui par leur nature doivent être nombreuses pour être agréables : aussi arrive-t-il souvent que les bals de la noblesse perdent en gaieté ce qu'ils gagnent en dignité, et deviennent aussi ennuyeux que solennels.

Le pouvoir entier du gouvernement, et

tous les emplois honorables, sont confiés aux nobles. Le commerce leur étant défendu, ils tomberaient dans la pauvreté sans cette ressource : mais le grand nombre de places qu'ils possèdent, et les pensions considérables qui y sont annexées, mettent les plus pauvres d'entre eux en état de pourvoir à l'existence de leur famille, et de vivre d'une manière conforme à leur rang.

Les cantons et les territoires conquis sont divisés en bailliages, qui forment des établissemens honorables et lucratifs pour les principales familles de Berne. Le bailli, gouverneur et juge dans son district, a un magnifique château pour son usage ; on peut en appeler devant lui de toutes les cours subalternes, mais il y a aussi appel de son jugement au conseil de Berne.

Les nobles de Berne, quoique nés pour être juges, ne se livrent pas toujours à l'étude des lois ; on a donc trouvé nécessaire d'appointer comme assesseurs un certain nombre de personnes instruites pour cette profession ; mais dans le cas où le juge différerait d'opinion avec ses assesseurs, et garderait la sienne en dépit de leurs remontrances, la noblesse a

le droit de préséance ; la volonté du juge fixe la décision.

Cet emploi ne peut être possédé que six ans par la même personne, et l'on m'a dit que, dans quelques bailliages, le gouverneur peut sans commettre d'exaction, et en vivant avec une magnificence convenable, mettre de côté deux ou trois mille livres pendant la durée de sa place. D'ailleurs aucune loi ne défend de le nommer ensuite à un autre bailliage.

Le pouvoir exécutif du gouvernement étant entre les mains de la noblesse, ainsi que tous les emplois honorables et lucratifs, on pourrait imaginer que le peuple, et même les classes mitoyennes, sont pauvres et opprimés. Cependant les bourgeois, c'est-à-dire les marchands et les commerçans, jouissent de tous les agrémens de la vie, et les paysans sont extraordinairement riches dans le canton de Berne.

Les Suisses voient sans peine les nobles être leurs juges et posséder les principales dignités du gouvernement ; ils les considèrent comme leurs supérieurs, et pensent qu'eux et leurs familles doivent vivre avec une certaine splendeur. Mais quant au pouvoir d'imposer des taxes directes, les nobles ne peuvent l'exercer

qu'avec toute la prudence et toute la délicatesse possibles ; car la cause devenant commune, leur conduite est surveillée avec des yeux défians. Convaincus de cela, ils usent de ce droit avec modération ; cependant, dans la crainte qu'ils ne l'oublient, une inscription allemande, placée à l'arsenal, les avertit que la rapacité et l'insolence des grands ont amené la liberté de la Suisse.

Un peuple qui a toujours les armes à la main, et qui compose la seule force militaire du pays, ne court aucun danger d'être opprimé par les taxes.

Quelques personnes ont regardé la permission accordée aux Suisses de servir dans les différentes armées de l'Europe comme le résultat d'une politique pernicieuse. D'autres, au contraire, pensent que cette mesure est utile et moins nuisible dans les cantons Suisses qu'elle ne le serait dans un autre pays.

Ceux qui soutiennent cette dernière opinion assurent que toutes les parties de la Suisse susceptibles d'être cultivées, sont déjà aussi améliorées par l'industrie qu'on peut l'espérer, et qu'après avoir retenu un nombre de bras suffisant pour les conserver toujours dans cet état,

et pour entretenir les manufactures, il reste encore un surplus d'habitans qui compose les troupes : ils ajoutent que ces troupes s'engagent pour un nombre d'années limité, reviennent après l'expiration de ce terme dans leur patrie, où elles rapportent souvent de l'argent; que d'ailleurs, par une stipulation particulière, elles peuvent être toutes rappelées par l'Etat dans les besoins urgens; et qu'ainsi il garde sur pied une armée nombreuse et bien disciplinée, qui l'enrichit au lieu d'être un fardeau, avantage qu'aucun peuple ne posséda jamais.

Cette mesure est encore déterminée par un autre motif, qui n'est pas avoué ouvertement, mais que je soupçonne cependant d'un grand poids. Le conseil craint peut-être que si les jeunes nobles restaient dans leurs familles, où ils ne peuvent trouver que peu d'objets d'occupation, ils ne cherchassent à cabaler et à exciter des discussions dans l'Etat, et que l'oisiveté et l'ambition réunies ne leur inspirassent le désir de faire naître des insurrections parmi les paysans; car quoique les lois relatives aux crimes d'Etat soient sévères, et de nature à être mises facilement à exécution

contre des coupables ordinaires, il serait peut-être difficile et dangereux de punir un jeune noble aimé par le peuple.

Ces raisons peuvent faire juger prudent de permettre à un grand nombre d'entre eux d'aller passer dans quelque service étranger les années ardentes et impétueuses, qui dans leur propre patrie auraient été employées à former des factions et des intrigues. Probablement l'Etat préférérait réserver cette permission pour les officies seuls, et garder les hommes qu'il pourrait occuper utilement dans l'intérieur ; mais il est forcé de l'accorder aussi à ces derniers, parce que sans eux les officiers ne pourraient pas s'élever dans le service étranger à ces grades distingués qui, en flattant leur amour-propre, les engagent à quitter leur pays.

Lorsqu'ils ont servi un certain tems, presque tous reviennent en Suisse, les uns parce qu'ils sont fatigués de dissipation, les autres pour hériter des biens paternels, et beaucoup avec des pensions des princes qu'ils ont servis. La fougue de la jeunesse est alors probablement appaisée ; ils commencent à prétendre à ces emplois auxquels leur naissance leur donne

droit, et qu'ils préfèrent à l'éclat du rang militaire : ils s'appliquent à soutenir les lois et le gouvernement qui protégèrent leur famille, et ils désirent passer le reste de leur vie dans le repos et l'aisance, à jouir paisiblement des biens de leurs pères.

Les officiers Suisses qui reviennent du service étranger, et particulièrement de la France, au lieu d'apporter dans leurs montagnes les mœurs françaises, et d'introduire parmi leurs concitoyens le luxe et la frivolité de cette nation, abandonnent tous les airs étrangers avec leur uniforme, et reprennent sur-le-champ les habitudes simples et frugales généralement suivies dans leur pays.

LETTRE XXXVI.

Bâle.

Ayant fait précédemment un voyage plus étendu en Suisse, nous convînmes, Harvey et moi, de suivre directement la route de Strasbourg; en conséquence, après avoir quitté Berne, nous passâmes par Soleure, capitale du canton du même nom. Soleure est une jolie

petite ville, située sur l'Aar : les maisons sont bâties avec assez d'élégance, et les plus communes ont un air de propreté qui les rend agréables à l'œil. Les gens du commun semblent heureux et dans l'aisance. L'auberge où nous logeâmes a l'apparence propre et commode d'une auberge anglaise. L'ambassadeur envoyé par la France aux cantons, réside dans cette ville. Le plus magnifique des bâtimens modernes en Suisse est une église de Soleure.

L'arsenal est garni d'un nombre d'armes proportionné à celui des habitans du canton : il renferme comme l'arsenal de Berne, des trophées et d'autres monumens de la valeur de leurs ancêtres. Au milieu de la salle, treize figures d'hommes armés de toutes pièces, représentent les treize cantons suisses.

La campagne entre Soleure et Bâle, quoiqu'entrecoupée de montagnes, est très-belle, sur-tout à raison de la variété de surface, et des différentes vues qu'elle présente ; nous eûmes, Harvey et moi, plus de loisir que nous ne désirions pour admirer ces beaux paysages, car l'essieu de la chaise se rompit quelques milles avant Bâle. Nous étions dans

la joyeuse saison des vendanges. La campagne était remplie de paysans de l'un et de l'autre sexe et de tous les âges, occupés à cueillir et transporter le raisin. Notre marche, pendant le peu de milles qui nous restaient à faire, fut agréable et amusante. Dans tous les pays, cette saison est un tems de joie et de fêtes qui se rapproche beaucoup des descriptions exagérées que les anciens poëtes nous ont laissées du bonheur rural. Peut-être même n'y a-t-il pas tant d'exagération dans leurs tableaux que de changement dans nos mœurs. Car, s'il était permis aux paysans de jouir des fruits de leur travail, leur existence serait préférable à toute autre. En dépit de la pauvreté et de l'oppression, un heureux enthousiasme, une douce folie et un insouciant oubli de l'avenir sont répandus sur toute la France pendant les vendanges. La danse, la musique et l'allégresse animent chaque village, et sans leurs habits en lambeaux et leurs figures amaigries, celui qui verrait les paysans de France, seulement dans la saison des vendanges, imaginerait que leur sort est semblable à celui que les poëtes accordent aux anciens bergers d'Arcadie. Les paysans de ce

pays n'ont pas tant de vivacité de sentimens, et s'abandonnent moins à la joie, quoique la faveur céleste leur ait donné la santé, la liberté et l'abondance, une satisfaction calme et sérieuse, une sorte de gaieté paisible et uniforme sont les seuls témoignages de leur bonheur.

En arrivant à Bâle, nous fûmes directement aux Trois-Rois. Aucune auberge ne peut l'emporter sur celle-ci pour la situation ; le Rhin baigne ses murailles, les fenêtres d'une grande salle donnent sur cette noble rivière, et la vue s'étend sur les plaines fertiles de l'autre bord.

Je reviens à l'instant de cette même salle, où Harvey et moi nous avons soupé : nous étions dix ou douze à table, j'étais assis à côté d'un homme de Strasbourg ; sa physionomie douce et aimable m'a plu, et j'ai beaucoup causé avec lui pendant le souper ; il avait pour compagnon de voyage un gros hollandais qui ne parlait pas français ; mais le strasbourgeois s'adressait à lui de tems en tems en hollandais, et l'autre répondait par signes.

Quand la retraite d'une grande partie de la compagnie a eu retréci notre petit cercle,

j'ai exprimé quelque regret à ma nouvelle connaissance de ne pouvoir pas plus que M. Harvey, parler hollandais, puisque son ami ne savait pas le français et que cela nous empêchait de jouir de sa conversation : mes paroles ont été exactement traduites au hollandais, qui, après avoir écouté avec beaucoup de sang-froid, a ôté ensuite sa pipe de sa bouche, et a fait une réponse que notre interprète n'a consenti qu'avec peine à nous traduire : elle signifiait que nous devions nous consoler facilement du malheur de ne pas nous entendre ; car, n'ayant ni liaisons, ni affaires de commerce ensemble, notre conversation n'aurait pu avoir aucun résultat utile. Harvey a fait à ce compliment une profonde révérence, en disant que cette remarque sage et juste avait échappé jusqu'ici à son attention, et probablement aussi à la mienne.

Vous le voyez, mon ami, un homme qui voyage et qui prend soin d'aller en bonne compagnie, apprend toujours quelque chose ; si je n'avais pas visité les Trois-Rois, j'aurais pu causer toute ma vie sans savoir la véritable destination de la parole.

LETTRE XXXVII.

Bâle.

Trois jours encore se sont passés depuis la conversation que j'ai eue avec mon ingénieuse connaissance d'Amsterdam : on nous a assuré que la chaise sera prête cette après-midi ; je vais employer le tems qui me reste à vous écrire quelques remarques sur cette ville.

Bâle est la plus grande ville de Suisse ; mais par rapport à son étendue, la population est moins considérable qu'à Genève. Les habitans semblent redouter beaucoup les voleurs, car la plupart des fenêtres sont gardées par des barreaux de fer, ou des grilles semblables à celles des couvens et des prisons. J'ai observé aussi à la partie inférieure de beaucoup de fenêtres, une espèce de boîte en bois qui avance sur la rue, et dont le fond est rempli par une glace ronde d'à-peu-près un demi-pied de diamètre. On m'a dit qu'elles servaient aux personnes du dedans qui voulaient s'amuser à regarder les passans sans être vues elles-mêmes, et qu'elles étaient

sur-tout destinées aux femmes, parce que, dès leur enfance, on leur persuade qu'il est très-indécent de paraître à la fenêtre.

Les habitans de Bâle semblent réservés et taciturnes. Je ne sais si ce caractère est affecté ou naturel, mais ceux avec qui j'ai eu occasion de causer avaient quelque chose de singulièrement grave et cérémonieux dans les manières. Comment cette gravité continuelle et cette solennité dans les affaires ordinaires de la vie peuvent indiquer une sagesse ou un mérite extraordinaire, c'est ce que je ne pourrai jamais comprendre. Il se passe chaque jour dans le monde tant de choses ridicules, que les hommes doués de cette sensibilité, dont l'esprit est habituellement accompagné, trouvent presqu'impossible de conserver un sang-froid inaltérable; cette difficulté est même vivement sentie dans les professions les plus graves, et ceux qui ont le mieux réussi à la surmonter n'ont pas toujours été des gens très-distingués par la science et le génie, quoiqu'ils aient été généralement des objets d'admiration pour la multitude. Celle-ci prend pour de la sagesse, une gravité qui cependant n'est que le produit d'un esprit

lourd et pesant. On fait aussi souvent des méprises de cette espèce en jugeant les livres que les personnes. Ceux qui annoncent un projet formel d'instruire et de réformer, et suivent méthodiquement cette entreprise, jusqu'à ce qu'ils aient endormi le lecteur, passent pour des ouvrages profonds et utiles; tandis que d'autres, remplis d'observations neuves et instructives, sont traités comme des productions frivoles, parce que, écrits d'un style aisé et léger, ils ne renferment que des préceptes présentés d'une manière gaie et indirecte.

Les ouvrages que les auteurs composent avec le désir laborieux de les faire croire profonds, ont si souvent le malheur d'être ennuyeux, que beaucoup de gens ont regardé les deux termes comme synonymes. Aussi les hommes, qui se font une règle de regarder comme profond tout ce qui est ennuyeux, doivent naturellement considérer comme superficiel tout ce qui est amusant. A la vérité, à l'égard des livres, les jugemens sont bientôt redressés: ceux qui sont publiés avec des prétentions fausses et exagérées, meurent négligés; tandis que ceux qui ont un mérite

réel vivent et prospèrent : mais par rapport aux hommes, la catastrophe est souvent très-différente. On voit journellement des sots arrogans et sentencieux prospérer et jouir des fruits de leurs pompeuses injonctions ; tandis que des hommes de talent qui dédaignent de tels artifices, vivent dans l'obscurité, et meurent négligés... Je vous demande pardon, je me rappelle que je vous rendais compte de Bâle.

La bibliothèque ici est très-estimée, elle est sur-tout riche en manuscrits ; on nous montra un Nouveau Testament en grec, dont vous pouvez croire que nous fûmes, Harvey et moi, grandement édifiés ; on nous assura qu'il avait plus de mille ans.

A l'arsenal, nous vîmes l'armure que portait Charles, duc de Bourgogne, lorsqu'il fut tué. L'infortuné prince a orné de trophées tous les arsenaux de Suisse. Nous visitâmes la salle où siégea pendant si long-tems le fameux concile qui vota si intrépidement contre le pape ; il ne se contenta pas de censurer sa conduite, il le damna en effigie. On prétend que la fameuse peinture de l'hôtel-de-ville, qui représente le diable chassant

le pape et plusieurs autres ecclésiastiques en enfer, a été exécutée sous ses auspices : mais je ne saurais vous dire pourquoi il supposa que le diable poursuivrait si activement sa sainteté.

On conserve ici beaucoup d'ouvrages de Hans-Holben, né à Bâle, et peintre favori de Henri VIII, à qui il fut d'abord recommandé par Erasme, dont j'ai particulièrement remarqué plusieurs portraits, ainsi qu'une esquisse de la famille de sir Thomas More. Quoique les portraits soient en général les plus insipides de tous les tableaux, cependant ceux de personnages si célèbres, faits par un tel peintre, sont certainement très-intéressans.

Le plus admiré de tous les ouvrages d'Holben est une suite de petites pièces en divers compartimens, qui représentent la passion et les souffrances de notre Sauveur. Le coloris a conservé une vivacité merveilleuse.

On nous conduisit aussi dans une effroyable galerie, dont les murailles représentent ce qu'on appelle la danse de la mort d'Holben. Les couleurs, exposées à l'air depuis long-tems, sont entièrement effacées ;

mais je ne crois pas cet accident très-regrettable; la composition est si misérable que la plus belle exécution ne pourrait adoucir le dégoût qu'elle inspire.

Un squelette qui représente la mort, conduit, en dansant, une multitude de gens de tout âge et de toutes conditions, depuis l'empereur jusqu'au mendiant. Ils paraissent accompagner avec une grande répugnance le hideux partner qui les entraîne, malgré les larmes, les plaintes et les présens.

Vous remarquerez qu'il y a une mort pour chaque personnage, ce qui occasionne une répétition choquante de la même figure. L'horreur que les danseurs témoignent pour ce lugubre menuet, est accompagnée, dans quelques-uns, de grimaces si ridicules, qu'on ne peut s'empêcher de sourire. Sans doute le peintre n'avait pas l'intention de produire cet effet; car, si c'était son projet, de toutes les inventions qui jamais furent employées pour mettre les gens de bonne humeur, la sienne est bien certainement la plus extraordinaire.

Prior fait allusion à cette peinture dans son ode à la mémoire du colonel Villers :

« L'impérieuse mort qui ne peut être rete-
» nue par la prévoyance, ni séduite par la
» fortune, dirige sa lance d'ébène, ouvre la
» tombe du grand Henri, et conduit la danse
» d'Holben » (1).

Dans cette ville, toutes les horloges avancent constamment d'une heure ; cette singularité dure depuis trois ou quatre cents ans, et ce qui est aussi bizarre que la coutume elle-même, c'est que l'origine n'en est pas connue ; les différentes versions qu'ils en donnent le prouvent évidemment.

L'histoire la plus populaire est que la ville étant menacée d'un assaut par surprise il y a quatre cents ans, l'ennemi devait commencer l'attaque lorsque la grande horloge de la tour à l'extrémité du pont sonnerait une heure après minuit ; mais l'artiste qui veillait à cette horloge, instruit du signal convenu, fit sonner deux heures au lieu d'une. L'ennemi alors croyant qu'il était trop tard, abandonna l'entreprise ; et, en commémoration de cette délivrance, toutes les horloges de Bâle ont sonné depuis, deux heures à une, et ainsi de suite.

(1) Nor aw'd by foresight, nor misled by chance, etc.

Lorsque cette explication ne satisfait pas complètement, on vous montre, par manière de confirmation et près de l'horloge, une tête qui tire la langue à chaque minute, de la façon la plus insultante possible. Cette pièce de mécanique est attribuée au fameux horloger qui sauva la ville; il la fit en dérision de l'ennemi qu'il avait trompé avec tant de dextérité. Depuis ce tems cette tête n'a pas cessé de tirer exactement la langue à chaque minute, par le soin des magistrats qui l'ont réparée et renouvelée, pensant qu'une si excellente plaisanterie ne peut être répétée trop souvent.

LETTRE XXXVIII.

Strasbourg.

Rien ne contraste mieux avec les montagnes de la Suisse que les plaines de l'Alsace. Tout le terrain depuis Bâle jusqu'à Strasbourg est cultivé et presque aussi uni que les gazons destinés aux jeux de boule en Angleterre; nous vîmes sur la route une grande quantité

de tabac suspendu aux portes des paysans : cette plante réussit très-bien dans leurs champs.

Nous avons déjà passé quelques jours très-agréables dans cette ville. Une nombreuse garnison française assure toujours très-bonne compagnie et beaucoup d'amusemens. Le maréchal de Contades réside ici à présent, comme gouverneur de la province et commandant des troupes : il vit avec magnificence, et les Anglais qui passent à Strasbourg ont autant à se louer de son hospitalité et de sa politesse que les officiers de sa garnison.

L'autre jour après nous avoir donné à dîner chez lui avec plusieurs Anglais, il engagea toute la compagnie à venir au spectacle dans sa loge. On jouait l'Enfant prodigue de Voltaire, et pour petite pièce le Français à Londres, où l'on plaisante un peu notre nation : les yeux des spectateurs étaient fréquemment tournés vers la loge du Maréchal, pour observer comment nous supportions les railleries ; nous applaudîmes de bon cœur et montrâmes la plus franche gaieté : nous n'avions à la vérité aucun motif pour faire autrement, la satire était douce et même en réparation des libertés prises dans cette pièce, on y rend toute sorte

de justice aux bonnes qualités attachées au caractère anglais. Un vieil officier, qui était dans la loge voisine, parut cependant mécontent et blessé des éclats de rire que certains passages excitaient dans l'assemblée. Il m'adressa la parole, pour m'assurer qu'aucune nation n'était plus respectée en France que les Anglais, et il ajouta :

Veniam damus, petimusque vicissim.

Nous sommes indulgens et réclamons l'indulgence à notre tour.

Il serait à désirer que les personnages français introduits sur le théâtre anglais eussent toujours été traités avec une justice égale et aussi peu de sévérité, au lieu d'être sacrifiés si souvent aux préjugés du vulgaire.

J'ai vu faire l'exercice séparément à presque tous les régimens depuis que je suis ici, et j'ai ensuite assisté à une revue générale. Les troupes françaises sont mieux habillées et en meilleur état, sous tous les rapports, que pendant la dernière guerre. On m'a dit qu'elles devaient cette réforme au duc de Choiseul qui, malgré sa disgrâce actuelle, conserve beaucoup d'amis dans l'armée.

Outre les régimens français, il y en a deux allemands dans cette garnison : ces derniers admettent pour les fautes les plus légères la discipline de la canne, qui n'est jamais permise en France. Mais quoique ces avis sévères viennent souvent réveiller leur attention, je n'ai pas trouvé que les régimens allemands fissent l'exercice avec plus de précision et de vivacité que les Français. S'il y avait une différence, elle serait trop chèrement achetée par cette rigueur.

Peut-être aussi cette méthode, qui perfectionne les Allemands durs et flegmatiques, aurait-elle un effet contraire sur des Français vifs et sensibles.

Cependant je doute que cette choquante coutume soit absolument nécessaire dans les armées d'aucune nation ; il y a certainement quelque différence entre des hommes et des bêtes de somme.

Quant aux Français, je suis convaincu qu'une trop grande sévérité affaiblirait leur énergie et détruirait ce feu, cette impétuosité dans l'attaque qui les rend si redoutables. Je dois avouer que j'ai été très-satisfait de la manière familière et bienveillante avec laquelle

les officiers Français en général parlaient aux soldats. Cette indulgence, m'a-t-on dit, ne diminue point le respect et l'obéissance que les soldats doivent à leurs supérieurs, ni ce degré de subordination que la discipline militaire exige. On m'a assuré, au contraire, qu'aux qualités qui leur sont communes avec les autres troupes, le soldat français joint une sorte de reconnaissance affectueuse et un attachement réel.

Dans quelques pays la conduite des officiers avec les soldats est si sévère et si inflexible, que l'on serait tenté de croire qu'une de leurs principales jouissances est de rendre la vie des hommes soumis à leurs ordres aussi misérable qu'ils le peuvent. Si la douceur ne nuit point à l'obéissance et à la subordination, le sort de cette grande partie du genre humain, obligée par la politique moderne de suivre la vie militaire, est certainement digne de quelque attention, et ce serait traiter bien cruellement des êtres de la même espèce que leurs officiers, employés pour la même cause, exposés aux mêmes dangers, si leur bonheur était entièrement mis de côté dans le gouvernement de ces armées dont ils forment la ma-

jorité. Quand j'ai commencé cette lettre, j'avais le projet de vous parler de Strasbourg, au lieu de cela, les soldats français et allemands m'ont mené hors de mon chemin. Souvent je me laisse entraîner dans de longues digressions, mais plutôt que de ne pas me satisfaire sur ce point, je jetterais là ma plume.

Le duc d'Hamilton est arrivé ici à l'époque précise qu'il avait fixée.

LETTRE XXXIX.

Strasbourg.

La cathédrale de Strasbourg est un très-bel édifice qui attire toujours l'attention des étrangers.

Nos ancêtres bâtissaient, comme les Grecs et les Romains, pour la postérité; leurs idées en architecture, quoique différentes de celles des artistes Grecs, étaient vastes, sublimes et généreuses; bien supérieures à l'égoïsme rétréci du goût moderne, qui n'a en vue qu'une ou deux générations, elles embrassaient les siècles éloignés. Beaucoup d'édifices gothiques, encore

habitables, le prouvent évidemment et doivent inspirer des sentimens de reconnaissance pour ceux qui n'ont épargné ni travail ni dépense, afin d'assurer à une postérité lointaine la jouissance de leurs ouvrages.

Le nombre et les vastes proportions des églises gothiques, dans les différens pays de l'Europe, portent à penser que le clergé n'était pas dans ce tems dénué d'esprit public; car si les ecclésiastiques puissans avaient été entièrement dirigés par des motifs d'intérêt personnel, ils auraient cherché à tirer un parti plus avantageux de l'influence qu'ils avaient acquise sur l'esprit de leurs concitoyens; au lieu de les encourager à élever de magnifiques églises pour l'usage du public, ils auraient pu leur recommander, comme encore plus méritoire, de bâtir de belles maisons, des palais pour les serviteurs immédiats et les ambassadeurs de Dieu: mais la quantité d'églises encore existantes excède de beaucoup celle des palais ecclésiastiques, et démontre suffisamment l'injustice de ces censeurs universels, qui assurent que dans tous les tems et dans tous les pays, le clergé a déployé un esprit également orgueilleux et intéressé.

Aucun ordre d'architecture n'est plus propre que le gothique à plonger dans une contemplation pieuse et mélancolique ; il a une forte tendance à réveiller l'impression de la solennité dans notre ame et à la remplir de sentimens sublimes et religieux.

L'antiquité des églises gothiques contribue à augmenter cette vénération que leur forme et leur étendue inspirent. Nous ne pouvons approcher qu'avec respect d'un édifice révéré par nos pères, et qui a résisté à tant de siècles et de tempêtes. Cette mélancolie religieuse qui s'empare ordinairement de l'esprit dans ces églises vastes et antiques, est cependant singulièrement contrariée par certains bas-reliefs satiriques qui ornent les piliers et les corniches de la cathédrale de Strasbourg : ils représentent les vices des moines sous les figures allégoriques de cochons, d'ânes, de singes et de renards tous en costume monastique et remplissant les fonctions les plus respectables de la religion. Pour l'édification de ceux qui ne comprendraient pas l'allégorie, on a gravé sur la chaire un moine et une none dans la posture la plus indécente.

En conséquence, cet édifice est considéré

par quelques personnes comme la plus impie de toutes les églises gothiques, et par d'autres, comme la plus divertissante. Je vous laisse résoudre le problême comme il vous plaira; quant à moi, je suis seulement un observateur très-désintéressé et très-indifférent.

Je ne dirai rien de la grande horloge, quoiqu'elle ait excité l'admiration à l'époque de sa construction, elle est maintenant peu estimée par les artistes.

J'ai eu la curiosité de monter au clocher de cette cathédrale, on le regarde comme un des plus élevés de l'Europe; il a 574 pieds de haut. Vous pourrez aisément vous former une idée de la vue qu'on découvre de son sommet, lorsque vous saurez qu'elle comprend la ville de Strasbourg et les plaines étendues de l'Alsace traversées par le Rhin. Si de telles perspectives ne sont pas très-rares, elles sont toujours agréables, mais elles n'élèvent et n'étonnent pas l'esprit comme les scènes sauvages irrégulières et sublimes de la Suisse.

Un matin je me promenais dans les rues avec quelques-uns de nos compatriotes, lorsque l'on nous apprit que la musique de plusieurs régimens avait été demandée pour une messe,

où le comte de...., fils de Louis XV et de madame de Pompadour, devait assister. L'amour de la musique militaire nous conduisit tous à l'église que l'on nous avait indiquée; nous y trouvâmes une assemblée brillante et nombreuse. Après un tems considérable passé dans l'attente, midi sonna, et tout le monde se retira sans avoir entendu ni messe ni musique, parce que la cérémonie n'aurait pu s'exécuter après midi, quand même le Comte serait venu; un obstacle invincible pouvait seul l'avoir retenu, car sa politesse est connue; cependant on murmura hautement de ce manque d'attention, et personne ne sut gré au prêtre de sa patience. M. Harvey me dit tout bas : en Angleterre ils n'auraient pas pour le Roi lui-même, accompagné de tous ses enfans légitimes, la moitié de la complaisance que ces gens montrent pour le fils d'une des maîtresses de leur souverain. Pour me dédommager de mon espoir trompé, je fus le même jour avec un officier français entendre un célèbre prédicateur. L'objet de son sermon était de retracer la situation misérable des hommes qui se laissent dominer par leurs passions. Voici un échantillon de son éloquence. « Un

esclave condamné aux galères, criait-il, est plus heureux et plus libre qu'un homme sous la tyrannie de ses passions. Car quoique le corps de cet esclave soit enchaîné, son esprit peut encore être libre, au lieu que le corps et l'ame du misérable gouverné par ses passions sont dans les chaînes. Sa passion est-elle la volupté? il sacrifiera une servante fidelle pour la satisfaire : David fit ainsi : Est-ce l'avarice? il trahira son maître; Judas fit ainsi: Est-il attaché à une maîtresse? il assassinera un saint pour lui plaire; Hérode fit ainsi. »

En revenant de l'église, l'officier, qui paraissait rêveur depuis quelques momens, me dit: — Ma foi, cet homme a parlé avec beaucoup d'onction, je vais profiter de son sermon. — Où allez-vous? — Je cours chez Nannette pour me débarrasser de ma passion dominante. »

Parmi les curiosités de la cathédrale, je ne dois pas oublier deux cloches que l'on montre aux étrangers; l'une est d'airain, et pèse dix tonneaux; l'autre d'argent en pèse, dit-on, plus de deux. On montre aussi une grande trompette dont l'histoire est ainsi racontée : les Juifs, il y a près de quatre cents ans, formèrent une conspiration pour trahir la ville,

et ils comptaient avec cette trompette donner avis aux ennemis de commencer l'attaque.

(N'est-il pas étonnant qu'il circule tant d'histoires étranges sur les Juifs ?)

Le complot cependant fut découvert, beaucoup de Juifs furent brûlés vifs ; et les autres, après avoir été dépouillés de leur argent et de leurs effets, furent bannis de la ville ; chaque nuit, en mémoire de cette délivrance, on sonne de la même trompette dont ils devaient se servir.

Les Juifs, comme vous pouvez croire, nient toutes les circonstances du récit, excepté le meurtre et le pillage de leurs compatriotes ; ils disent que l'histoire entière fut fabriquée pour servir de prétexte à ces vols et à ces assassinats, et assurent qu'on peut appliquer au clocher de Strasbourg ce qu'on a dit du monument de Londres :

> Comme un imposteur effronté, il lève fièrement la tête, et ment.

LETTRE XL.

Manheim.

Tous les avantages que je me promets de la société du duc d'Hamilton n'ont pu éloigner entièrement les regrets que m'a causés le départ de mon ami Harvey, qui partit pour Lyon, le jour où nous quittâmes Strasbourg.

Après avoir traversé le Rhin, nous entrâmes sur le territoire du margrave de Bade, qui s'avance sur le bord de ce fleuve opposé à l'Alsace.

A Rastadt on nous apprit que le margrave et sa famille étaient à Carlsruhe. Rastadt est la capitale des états de ce prince. Cette ville est petite et suffisamment peuplée. Le palais du margrave est assez beau; cependant nous restâmes peu de tems à l'examiner, parce que nous étions impatiens d'arriver à Carlsruhe. Le margrave a dans cette dernière ville un autre palais, construit avec goût et magnificence; il n'a été achevé que par le prince régnant, quoiqu'il fût commencé depuis beaucoup d'années.

Carslruhe est bâti sur un plan singulier. La rue principale a plus d'un mille anglais de longueur ; elle est sur une ligne parallèle à la façade du palais, dont elle est cependant fort éloignée : toutes les autres rues la coupent à différens angles, calculés de façon que de leur entrée, la vue est terminée par la façade du palais ; la longueur de ces petites rues est fixée, aucune d'elles ne pouvant empiéter sur la place spacieuse conservée devant le palais. La principale rue peut s'étendre autant qu'on le voudra, et par conséquent, on peut ajouter aussi des rues qui, partant de cette base commune, viendraient comme les autres se terminer au palais. Les maisons de cette ville sont aussi uniformes que les rues ; elles sont toutes d'une hauteur et d'une largeur si égales, que l'on serait tenté de croire qu'aucun habitant n'est plus riche, ni plus pauvre que son voisin. A la vérité il y a quelques maisons neuves plus élégantes, et qui appartiennent à des seigneurs attachés à la cour ; mais elles sont bâties près du palais, et pour ainsi dire hors de la ville.

Nous annonçâmes avec les formes accoutumées que nous désirions avoir l'honneur de

faire notre cour au margrave, un officier fut chargé d'accompagner le duc d'Hamilton, et nous conduisit au palais.

Il y avait à dîner le prince régnant et la princesse, trois de leurs fils, la princesse de Hesse-Darmstadt, femme de l'aîné, avec une de ses sœurs, la douairière de Bareuth, fille du duc de Brunswick, deux officiers-généraux au service de l'Empereur, et plusieurs autres dames et gentilshommes, en tout à-peu-près trente personnes.

Le repas fut splendide ; le margrave eut pour le duc d'Hamilton les attentions les plus polies, et montra beaucoup d'affabilité à toutes les personnes présentes. La princesse de Bareuth me parut d'un caractère gai, vif et agréable. Après dîner, le duc visita les différens appartemens du palais, et se promena ensuite, avec le margrave, dans les jardins jusqu'à la nuit.

Le souper rassembla la même compagnie ; une troupe de musiciens joua pendant le repas, et la journée entière se passa d'une manière plus agréable que je n'avais osé l'espérer parmi tant de princes et de princesses.

Le margrave de Bade-Dourlach est âgé de

quarante ou cinquante ans ; il a de l'instruction, du jugement et un caractère bienveillant. Long-tems avant de le voir, j'avais beaucoup entendu parler de son humanité, et de l'attention qu'il donnait au bonheur de ses sujets. Le témoignage rendu à ses qualités me le fit considérer avec un respect que son rang seul n'aurait pu me commander.

Il parle anglais avec une grande facilité, et connaît nos meilleurs auteurs ; afin que son fils possédât le même avantage, il a donné pour gouverneur et compagnon au prince, M. Crammer, jeune gentilhomme écossais, d'un excellent caractère, et fixé depuis quelques années dans cette cour.

Les princes allemands sont de minutieux observateurs des formes et de l'étiquette ; on trouve ici les mêmes établissemens pour leurs maisons, et les mêmes emplois dans leurs palais, qu'à la cour du plus puissant monarque de l'Europe. La différence existe plutôt dans les salaires attachés aux places, que dans les talens qu'elles exigent : un payeur des troupes en Angleterre, a de plus forts émolumens qu'un grand maréchal, un grand chambellan, deux secrétaires d'état, et une demi-

douzaine des principaux officiers n'en ont, à eux tous, dans une cour allemande.

Le margrave de Bade a des gardes-du-corps, qui font le service du palais; des gardes à pied veillent à l'extérieur, avec des gardes à cheval et des hussards; tous sont parfaitement équipés et disciplinés; mais ce prince semble adopter cette magnificence seulement pour se conformer à l'usage établi dans le pays. Il ne garde sur pied que le petit nombre de troupes nécessaire au service du palais, quoiqu'il ait un revenu plus considérable, et des finances en meilleur ordre, que plusieurs princes d'Allemagne, qui soldent constamment de petites armées. Il a trop de jugement pour ne pas sentir, que la plus forte armée qu'il pourrait entretenir ne serait pas suffisante pour défendre ses Etats, situés entre deux puissances comme la France et l'Autriche; et probablement ses principes l'empêchent de songer à remplir ses coffres en louant ses sujets à des puissances étrangères.

Si ce dernier parti lui convenait, nul doute qu'il ne pût vendre ses sujets comme soldats, ou les employer de la manière qui lui paraîtrait la plus avantageuse; car il a, comme

les autres princes souverains en Allemagne, un pouvoir illimité sur leurs personnes ; un allemand ne conviendrait pas de ce fait, parlerait de certains droits dont jouissent les sujets, et de la faculté qu'ils ont d'en appeler au Grand-Conseil, ou à la Diète générale de l'Empire pour obtenir justice : mais malgré tous ces priviléges, vous trouverez que les barrières qui protégent le paysan contre le pouvoir du prince sont si faibles, qu'elles deviennent à peu-près inutiles, et que la sûreté de la personne et de la propriété du paysan dépend uniquement de la modération, de la sagesse et de la justice de son souverain.

Il serait heureux pour l'humanité que le pouvoir illimité fût toujours placé dans des mains aussi équitables que celles du margrave de Bade ; car il en fait seulement usage pour le bien de ses sujets, dont il est adoré.

Ce prince emploie tous les moyens qu'il peut inventer pour introduire l'industrie parmi eux ; un grand nombre de commerçans anglais, qu'il a attirés ici, apprennent le négoce aux habitans. Il a engagé aussi beaucoup d'horlogers de Genève à venir s'établir dans ce pays, en leur accordant des encouragemens et des

priviléges. Enfin, il ne laisse échapper aucune occasion de travailler au bonheur public.

Un prince de ce caractère est certainement un présent du ciel, et le peuple né sous son gouvernement doit s'estimer très-heureux; mais plus heureux cent fois le peuple protégé par un gouvernement indépendant des vertus et des vices du souverain.

Lorsque nous partîmes de Carlsruhe, le margrave donna des ordres pour qu'on nous permît de passer par une route nouvellement finie, et tracée dans une belle forêt de plusieurs lieues de longueur. En la quittant nous nous trouvâmes dans la route ordinaire où les postes sont établies. Elle nous conduisit sur le territoire de l'évêque de Spire. Après avoir traversé la ville de ce nom, nous atteignîmes l'électorat du Palatinat, et nous arrivâmes dans la nuit à Manheim.

Tout le pays dont je viens de parler forme une plaine riche et fertile; on y découvre peu de maisons de campagne; la vue n'est diversifiée que par les palais des princes et les chaumières des paysans. La noblesse vit à la cour, et le commerçant dans les villes.

LETTRE XLI.

Manheim.

Il est reconnu généralement que cette ville est une des plus belles de l'Allemagne ; les rues sont toutes bien alignées et se coupent à angles droits. Cette régularité plaît d'abord, mais bientôt elle devient ennuyeuse. Un homme qui s'est promené la moitié d'une après-midi dans Manheim, le connaît tout entier. Ses yeux cherchent en vain de la variété, les mêmes objets semblent le suivre, et marcher avec lui comme s'il était en bateau.

On compte 24,000 habitans, en comprenant dans ce nombre la garnison qui monte à 5,000 hommes. La ville a trois belles portes ornées de bas-reliefs parfaitement exécutés : le duc et moi nous fîmes facilement le tour des remparts dans l'espace d'une heure. Les fortifications sont bien construites et en bon état ; mais la ville reçoit sa plus grande force de sa position ; elle est presqu'environnée par le Rhin et le Neker, et bâtie dans une plaine qui n'est dominée par au-

cune hauteur. Cependant il serait peut-être plus avantageux pour cette ville qu'elle fût ouverte et sans fortifications. Un essai de défense pourrait causer la destruction totale des maisons particulières et du palais électoral. Un palais est mal placé dans une ville fortifiée, car l'ennemi, en menaçant de la bombarder, pourrait porter la garnison à se rendre.

Le palais électoral est un superbe édifice situé à la jonction du Rhin et du Neker. On vante beaucoup le cabinet d'histoire naturelle et la collection de tableaux ; il est assez amusant de les examiner, je craindrais qu'il ne fût ennuyeux de les décrire.

L'électeur montre du goût et de la magnificence : ces qualités probablement contribuent davantage à ses plaisirs et à ceux des étrangers qu'à la satisfaction de ses propres sujets. J'accompagnai le duc chez un gentilhomme chargé de présenter les étrangers à la cour, et qui, sans doute, a mérité cet emploi par sa profonde connaissance des mystères de l'étiquette. Il entretint sa grâce sur ce sujet avec une étonnante érudition. Jamais je n'avais vu le Duc bâiller autant. Lors-

que notre visite fut finie, il assura qu'elle avait duré deux heures; mais en examinant sa montre, il découvrit qu'il s'était mépris seulement d'une heure quarante minutes. Nous fûmes présentés le lendemain à l'électeur et à l'électrice; le prince portait l'uniforme de ses gardes. Il me parut approcher de cinquante ans; sa physionomie quoique mâle annonce de la sensibilité, et l'on m'a dit qu'elle donne une juste idée de son caractère.

Le jeune prince héréditaire a du jugement et de l'instruction; il me surprit en me parlant des disputes de partis, et des aventures arrivées en Angleterre ces dernières années, de manière à me prouver qu'il était exactement informé. Beaucoup de personnes en Allemagne se font régulièrement envoyer les journaux et les pamphlets politiques.

La causticité et la liberté avec lesquelles les gens les plus distingués sont traités les étonnent et les amusent; mais souvent ils tirent de ces écrits des conclusions très-fausses et très-extraordinaires relativement à l'état de la nation. L'électeur a le projet de visiter bientôt l'Italie, et un grand nombre d'officiers sont venus ici pour rendre leurs devoirs à leur souverain

avant son départ. Il est généralement estimé par ses officiers avec qui il vit d'une manière très-affable. Il a toujours trente couverts à sa table pour eux, pour les personnes attachées au palais, et pour les étrangers qui viennent à la cour de Manheim.

Un jour, pendant le dîner, une espèce de bouffon entra dans la salle ; il se promena autour de la table, causa très-familièrement avec tout le monde, sans excepter les princes ; et ses observations excitaient de bruyans applaudissemens : comme il parlait en allemand, je ne pouvais juger de son esprit ; mais je le fixais avec l'anxiété naturelle à un homme qui voit toute une assemblée prête à mourir de rire d'une plaisanterie qu'il ne peut comprendre ; un vieil officier assis près de moi, fut touché de ma situation, et m'expliqua en français quelques-unes des plus brillantes réparties, pour mon usage particulier ; mais cet honnête officier ne paraissait pas très-familier avec la langue française, et tout l'esprit du bon mot s'évaporait pendant sa traduction ; au moins lorsque l'opération fut finie, je n'en sentis pas la plus légère particule. Cependant, comme ses traductions lui coûtaient évidem-

ment beaucoup de peine, je me crus obligé de paraître enchanté de son travail, et me joignant à la gaieté de la compagnie, je m'efforçai de rire autant que le plus joyeux des convives.

Mon interprète m'apprit ensuite que ce génie était du Tirol, et qu'il parlait allemand avec un accent si particulier, que tout ce qu'il disait ne manquait jamais d'exciter une joie universelle; aussi, ajouta-t-il, il est en possession d'entrer toujours avec le dessert.

Voilà, je crois, le seul exemple qu'on puisse encore citer d'un fou de cour, ou d'un bouffon en titre. Autrefois cette singulière charge existait dans toutes les cours de l'Europe.

LETTRE XLII.

Manheim.

Nous avons fait une petite course à Heidelberg il y a quelques jours. Cette ville est à quatre lieues de Manheim à peu près: elle est située dans un enfoncement sur les bords du Néker, et environnée de montagnes parfaitement cultivées.

Aucun autre lieu ne peut présenter des scènes plus riantes d'abondance et de fertilité que la belle chaîne de montagnes qui commence près de cette ville. Les sommets de ces montagnes sont couronnés d'arbres et leurs côtés revêtus de vignes.

Le château de l'Electeur est placé sur une éminence qui domine la ville, mais malheureusement le château lui-même est dominé par une autre montagne d'où il fut canonné lorsqu'on brûla et pilla le Palatinat tout entier d'après l'ordre cruel de Louis XIV, trop littéralement suivi par Turenne. Les détails de cette déplorable scène, transmis de père en fils, sont encore racontés avec horreur parmi les paysans de ce canton, qui depuis ce jour détestent les Français. Tandis que nous étions dans le château nous ne manquâmes pas de visiter la fameuse tonne d'Heidelberg, mais elle était entièrement vide et ne faisait qu'une triste figure.

Les habitans du Palatinat, quoiqu'en partie protestans, et en partie catholiques romains, vivent ensemble avec beaucoup d'harmonie. La grande église d'Heidelberg est divisée en deux, un côté est destiné aux protestans,

l'autre aux catholiques, et tous donnent par cette communauté une preuve singulière de calme et de modération sur un sujet qui enflamma violemment leurs ancêtres.

Nous n'avons resté qu'un jour à Heidelberg et nous sommes revenus ici le soir. La vie et les mœurs des habitans de cette ville semblent aussi exactement uniformes que les rues et les bâtimens. On n'entend aucune espèce de bruit. A midi, tout est aussi calme et aussi paisible que les rues de Londres le sont à minuit. Cette tranquillité pourrait faire soupçonner que les citoyens sont obligés d'observer la même discipline que les troupes.

J'ai vu faire l'exercice à ces dernières tous les matins à la parade, et j'ai remarqué, avec surprise, que non-seulement les mousquets des soldats et les attitudes de leurs corps suivent la direction que leur donne la canne du major, mais que l'on fait encore exécuter aux troupes, avant qu'elles se rendent à leurs différens postes, les mouvemens suivans comme faisant partie des manœuvres militaires.

Le major lève sa canne, le tambour bat un seul coup, et chaque homme sous les armes met la main à son chapeau; au second coup

il ôte le chapeau et est supposé prier Dieu ; au troisième il finit son humble supplique et remet le chapeau sur la tête. Si un homme a l'audace de prolonger sa prière une minute de plus que le tambour ne l'indique, il est puni sur le champ et apprend à être moins dévot à l'avenir.

L'ingénieux inventeur des tambours n'imaginait certainement pas qu'ils deviendraient les régulateurs de la piété des hommes ; mais l'art militaire a été amené à un point de perfection vraiment merveilleux, et d'après cela, on ne doit pas désespérer de voir, par les progrès de la discipline, un régiment entier parvenir à boire et manger, et à remplir toutes les fonctions animales, au mot du commandement.

LETTRE XLIII.

Mayence.

Nous avons quitté Manheim il y a cinq ou six jours. On voyage assez facilement dans cette partie de l'Allemagne, car les routes sont très-belles, et depuis Bâle jusqu'à quelques milles de Mayence le pays n'est qu'une plaine continuelle sans la plus petite élévation.

Le grand nombre de moines et de prêtres de toutes conditions que nous rencontrâmes près de cette ville nous apprit que nous entrions dans un état ecclésiastique. Tandis que l'embonpoint et le teint animé des bons pères prouvaient qu'ils ne vivaient pas pour rien sur les bords fertiles du Rhin.

Quelque bons chrétiens qu'ils puissent être d'ailleurs, ils avaient bien l'air de rendre un hommage ardent à l'antique dieu Bacchus, et d'être moins restreints dans leur adoration que les soldats à la parade de Manheim. Un d'eux en particulier nous parut venir de terminer ses dévotions. Il marchait de la manière la plus insouciante possible, sans observer de

direction suivie, ni regarder s'il se trouvait à droite ou à gauche, et tout en allant il se parlait à lui-même. Répète-t-il son *pater?* dis-je. J'imagine plutôt que sa prière est tirée d'Horace, répondit le Duc.

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum? quœ nemora, aut quos agor in specus
Velox, mente nova.

Où m'entraînes-tu, divin Bacchus, lorsque tu t'empares de moi? vers quelles forêts, vers quelles cavernes, me portent si rapidement tes nouvelles inspirations?

Le terrain commence ici à devenir montueux et irrégulier sur l'un et l'autre côté du Rhin; les côteaux bien exposés au soleil produisent le meilleur vin du Rhin, et une très-petite portion de ces hauteurs se vend un prix considérable. La route de Mayence à Coblentz, par Baccharach, offre une suite non interrompue de villages bien habités. Baccharach doit son nom à un autel, *Bacchi ara*, que l'on suppose avoir été érigé par les Romains en reconnaissance de la quantité et de la qualité du vin de ce canton. Un peu avant d'entrer dans Mayence nous passâmes près de

la Favorite , beau palais appartenant à l'Electeur, et placé au point de réunion du Rhin et du Mein.

Mayence est bien située , bâtie d'une manière irrégulière et très-abondamment pourvue d'églises. La cathédrale n'est qu'un triste et sombre édifice ; elle a ce qu'on appelle un trésor , il est composé d'un grand nombre de bijoux , dont le travail est grossier , et d'une riche collection d'ornemens de prêtres.

Il y a quelques troupes dans cette capitale, mais je n'ai pas trouvé aux officiers l'air tranchant et présomptueux que les hommes de leur profession adoptent généralement : ils paraissent reconnaître l'autorité supérieure du clergé, et je soupçonne que cet asservissement les déconcerte un peu.

Les rues fourmillent d'ecclésiastiques, dont quelques-uns sont dans de beaux carrosses et suivis par un grand nombre de domestiques. J'ai remarqué aussi beaucoup d'abbés agréables et légers : ils paraissent les gens les plus à la mode , et on voit facilement qu'ils donnent le ton dans cette ville.

Quoiqu'il soit très - évident que dans cet Electorat les ecclésiastiques prennent grand

soin d'eux-mêmes, cependant, pour rendre justice au clergé, il faut avouer que le peuple semble aussi dans l'aisance.

Les paysans jouissent d'une bien plus grande abondance que ceux de France, et même que ceux des états de l'Electeur de Manheim.

J'ai quelque désir de voir une cour ecclésiastique, et je voudrais visiter celle de Mayence; mais le duc d'Hamilton, qui n'a pas un goût excessif pour les cours en général, dit qu'une cour ecclésiastique doit être plus triste et plus ennuyeuse qu'aucune autre, et je crains de ne pouvoir lui persuader de paraître dans celle-ci. Nous quitterons cette ville demain matin si je ne réussis pas.

LETTRE XLIV.

Francfort sur le Mein.

Nous sommes ici depuis quinze jours. Pour former un jugement certain sur le génie et les mœurs d'une nation, il est nécessaire de vivre familièrement chez elle pendant un tems considérable; mais des observations plus légères suffiront pour donner une idée de la nature

de son gouvernement ; les effets de l'oppression despotique qui glace tout, ou ceux de la bénigne influence de la liberté et du commerce, frappent l'œil des voyageurs les plus indifférens.

Les rues de Francfort sont spacieuses et bien pavées, les maisons belles, propres et commodes, les boutiques bien fournies, et le nombre, l'habillement, l'air et les manières des habitans prouvent clairement que leurs murs ne renferment pas de despote qui les appauvrisse pour soutenir sa grandeur, et règle chaque action de leur vie, chaque mouvement de leur corps au gré de ses caprices.

Les maisons sont bâties de briques, mais elles ont une meilleure apparence que ce genre de construction ne l'admet ordinairement, parce qu'elles sont couvertes d'une espèce de stuc rouge, nouvellement en usage, qui rend les bâtimens plus durables. Les façades des édifices élégans sont ornées de bas-reliefs de stuc blanc imitant le marbre ; ces ornemens contrastent trop fortement avec le fond rouge, et doivent déplaire à ceux qui aiment la simplicité. Mais les Allemands, en général, ont beaucoup de goût pour les ornemens écla-

tans, et les prodiguent dans leur parure, leurs meubles et leurs maisons.

Francfort est une ville libre impériale, elle possède un petit territoire, et elle est gouvernée par ses propres magistrats.

Toutes les religions sont tolérées ici sous certaines restrictions; mais le luthéranisme est la foi établie, et les magistrats sont de cette communion.

La principale église appartient aux catholiques romains, mais les processions publiques dans les rues leur sont défendues. Toutes les cérémonies de leur culte doivent s'accomplir dans les maisons des individus ou dans l'enceinte de leur église. L'Empereur, immédiatement après son élection, est conduit dans une chapelle qu'elle renferme, afin d'être couronné par l'électeur de Mayence.

Les juifs ont une synagogue où ils suivent leurs rites religieux, mais les calvinistes n'ont jamais eu la permission d'avoir un lieu public pour exercer leur culte dans le territoire de Francfort. Ils ont bâti une église à Bockenheim, dans le comté de Hanau où ils célèbrent le service divin.

Ce traitement est rigoureux, et à la première

vue il semble un peu extraordinaire que Martin Luther montre plus d'indulgence à son vieil ennemi Saint Pierre, et à Judas Iscariote lui-même, qu'au réformateur Jean Calvin.

Quoique Francfort soit regardée comme une belle ville, et qu'elle produise en total un effet magnifique, cependant aucun édifice en particulier n'est digne d'attention; tous les étrangers sont presque obligés de visiter l'hôtel-de-ville et la chambre où l'Empereur est élu. On les accuserait même de manquer totalement de curiosité s'ils ne s'empressaient d'aller voir la fameuse Bulle-d'Or qui est gardée ici avec le plus grand soin: on la montre pour un ducat, c'est payer assez cher la permission de jeter un coup-d'œil sur un vieux manuscrit que peu de personnes peuvent lire, et encore moins comprendre.

On observe ici une coutume que je citerai à raison de sa singularité, quoique j'aye en vain cherché à découvrir son origine. Deux femmes paraissent chaque jour à midi dans le principal clocher, et jouent quelques airs très-solennels avec des trompettes; cette musique est suivie d'une psalmodie vocale exécutée par quatre ou cinq hommes qui accompagnent toujours les trompettes femelles.

Le peuple ici a un goût décidé pour les psaumes ; un nombre considérable d'hommes et d'enfans sont employés à les chanter, et n'ont pas d'autre profession. Dans quelques familles, on les fait venir deux ou trois fois la semaine avant que les maîtres de la maison soient sortis du lit.

Quand une personne dans l'aisance meurt, une troupe de ces agréables musiciens s'assemble dans la rue devant la maison et chante une heure chaque jour jusqu'à ce que le corps soit enlevé; la même troupe accompagne le convoi en chantant des hymnes le long du chemin.

Les funérailles se font dans cette ville avec beaucoup de solennité. Un homme, couvert d'un manteau noir et portant une croix, conduit la procession, un grand nombre de pleureurs dans le même costume, et chacun un citron à la main, marchent après lui ; ensuite viennent les chanteurs, qui sont suivis par le corps dans un corbillard, et enfin par les parens en voitures drapées.

On porte la croix à toutes les funérailles, soit que le décédé soit catholique romain, luthérien ou calviniste. Je fus très-surpris d'apprendre que les derniers suivaient cette

coutume ; j'aurais cru que les calvinistes surtout pouvaient tolérer le citron, mais jamais la croix.

Les calvinistes sont très - nombreux dans cette ville, ils passent pour les plus industrieux de tous les habitans, et certainement ils sont les plus riches. Ils doivent peut-être leur fortune à une loi que plusieurs d'entre eux regardent comme très-dure ; c'est celle qui les exclut du gouvernement de la ville. Beaucoup de familles calvinistes descendent des protestans français, à qui la révocation de l'édit de Nantes fit abandonner leur pays. Quelques villages près de Francfort sont entièrement habités par ces réfugiés qui, étant tous partis à la même époque, s'établirent aussi dans le même lieu. Leurs descendans parlent habituellement français et conservent beaucoup de leurs usages originaires. Deux ou trois familles fixées maintenant à Francfort sont d'origine anglaise ; leurs ancêtres, persécutés sous le règne de la reine Marie, s'étaient d'abord enfuis en Hollande, et chassés encore de ce pays par la cruauté du duc d'Al..., ils avaient à la fin trouvé un asyle pour eux et leur postérité dans cette ville libre.

Le nombre des juifs qui habitent Francfort paraît prodigieux, lorsque l'on considère les inconvéniens terribles auxquels les soumet la règle de vivre tous ensemble dans une seule rue. Cette rue se termine par une porte qui est régulièrement fermée à une certaine heure de la nuit, après laquelle aucun juif n'ose paraître dans la ville; ils doivent tous rester entassés comme des troupeaux de bétail jusqu'au matin. Le resserrement des lieux détermine celui de la place allouée à chaque famille; les enfans d'Israël n'ont jamais été remarquables pour leur propreté, et ils multiplient très-rapidement. Le quartier des juifs, vous le croirez sans peine, n'est pas la partie la plus agréable de la ville; j'ai peine à croire qu'ils aient jamais été plus mal logés dans la terre d'Egypte; ils ont offert des sommes considérables aux magistrats de Francfort pour obtenir la liberté de bâtir ou d'acheter une rue: jusqu'ici toutes leurs propositions ont été rejetées. Lorsque le feu prend dans quelque endroit, les juifs sont obligés d'aller chercher l'eau. En retour les magistrats leur permettent de choisir des juges pour décider les disputes qui s'élèvent parmi eux;

mais si une des parties refuse de se soumettre, l'appel est ouvert aux magistrats.

Certainement leur commerce doit avoir des résultats bien avantageux pour qu'ils puissent compenser de tels inconvéniens. Pendant le jour, ils ont la liberté de se promener dans toute la ville et tirent parti de ce privilége avec beaucoup d'adresse et de persévérance ; ils vous attaquent dans les rues, à votre porte, et même se glissent dans vos appartemens, en vous offrant de vous fournir tout ce que vous pouvez désirer. Si par hasard vous passez à l'entrée de leur rue, ils vous demandent votre pratique avec l'acharnement et les vociférations des bateliers de la Tamise.

J'ai été deux fois à leur synagogue ; ils ne mettent point de magnificence dans les cérémonies de leur culte, mais beaucoup de zèle apparent et de ferveur. J'ai vu accomplir un de leurs rites importans sur deux enfans ; il était impossible de ne pas se sentir ému de compassion pour ces pauvres créatures si cruellement initiées dans une communauté qui avait autrefois le malheur d'être méprisée par les payens, et qui est maintenant exécrée par les vrais chrétiens.

LETTRE XLV.

Francfort sur le Mein.

Vous serez, sans doute, surpris de notre long séjour dans une ville où il n'y a point de cour, et peu de ces plaisirs qui attirent et retiennent les voyageurs. Le fait est que le duc d'Hamilton s'est passionné pour Francfort; quant à moi, j'ai formé quelques liaisons avec de très-dignes gens dont je chercherai toujours à cultiver l'amitié.

La noblesse et la bourgeoisie forment deux sociétés différentes. La première consiste en quelques familles nobles de différentes parties de l'Allemagne, mais fixées ici, et quelques citoyens originaires de Francfort, ayant maintenant le titre de nobles. Mais les habitans, qui se lient plus volontiers avec les étrangers, doivent leur fortune au commerce ou même le font encore.

Il y a, une fois la semaine, une assemblée publique pour la noblesse, qui prend le thé, joue ou cause, depuis six heures jusqu'à dix. Les autres soirées, la même société se réunit

alternativement chez chacun de ceux quil a composent, et passe son tems de la même manière.

Jamais les bourgeois ne sont invités à ces parties ; mais ils ont parmi eux des assemblées semblables, et reçoivent souvent à leur table, d'une manière très-hospitalière, leurs amis et les étrangers avec qui ils sont liés. Les nobles résidant à Francfort et ceux de toutes nations qui passent accidentellement, acceptent volontiers leurs invitations de dîner ; mais les dames de qualité allemandes ne portent pas si loin la condescendance : tandis que leurs pères, leurs frères ou leurs maris se divertissent chez les bourgeois, elles dînent seules dans leurs maisons, et certainement elles font sagement si elles préfèrent à la bonne chère une diète exacte.

Les distinctions des rangs sont observées en Allemagne avec la précision scrupuleuse qu'exige un sujet de cette importance. Il y a, dans cette ville, un concert public par souscription: on imaginerait que les souscripteurs prennent leurs places à mesure qu'ils entrent, et que les premiers arrivés peuvent choisir ; mais les choses ne se passent point ainsi.

Les deux premiers rangs sont réservés pour les femmes de qualité, et il faut que les femmes et les filles des bourgeois se contentent de s'asseoir derrière, n'importe à quelle heure elles arrivent. Cependant cela n'est pas encore aussi choquant que de voir, dans une assemblée de noblesse, les membres de la chambre des communes obligés de rester debout, même dans le portique, quelque prix qu'ils aient payé leurs places dans le parlement.

Depuis notre arrivée, le théâtre a été ouvert pour l'hiver, par une troupe de comédiens allemands. J'ai assisté à leur première représentation. Avant la pièce, on joua une espèce de prologue allégorique en forme de compliment pour les magistrats de Francfort; il fut débité par la Justice, la Sagesse, et l'Abondance, parées chacune de leurs attributs ordinaires. Le dernier personnage était très-convenablement rempli par une grosse femme prête d'accoucher. Quant aux deux autres, j'espère, pour les bons habitans de Francfort, qu'elles sont mieux représentées dans le conseil de leur ville, qu'elles ne le furent sur le théâtre. Une harangue, prononcée par l'Apollon le mieux nourri qui jamais ait

paru sur la terre ou dans le ciel, termina ce prologue. La pièce commença ensuite : c'était une traduction allemande du drame anglais de Georges Barnewelt, avec des changemens considérables. Barnewelt conserve bien le caractère d'un jeune homme imprudent ; mais il n'assassine point son oncle, comme dans la pièce anglaise, et ne commet aucun grand crime. Aussi le traducteur allemand, au lieu de le pendre, à la fin de la pièce, s'est contenté de le marier.

La plupart des pièces représentées sur le théâtre allemand sont traduites de l'anglais et du français ; car l'Allemagne, si fertile en écrivains sur la théologie, la jurisprudence, la médecine, la chimie, et les autres parties de la philosophie naturelle, a jusqu'à présent produit peu de poëtes. Mais,

Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

Déjà une nouvelle race descend du ciel,

et la muse allemande est maintenant admirée dans toute l'Europe. Les hommes de génie sentent encore ses beautés malgré la faiblesse des traductions, ce qui donne une preuve incontestable de son énergie primitive. Ce-

pendant il doit être décourageant pour ceux qui cultivent la poësie allemande en général, et le genre dramatique en particulier, de voir la langue française prévaloir dans toutes les cours, et les pièces françaises obtenir la préférence sur les allemandes. La langue originaire du pays est traitée comme un dialecte grossier et provincial, tandis que le français est regardé comme le seul langage convenable pour les gens d'un certain rang. On le fait apprendre aux enfans des premières familles, avant qu'ils aient acquis la moindre connaissance de la langue de leur pays, et même on prend beaucoup de peine pour la leur laisser ignorer, dans la crainte qu'elle ne pût nuire à la prononciation de l'autre. J'ai rencontré des gens qui se vantaient d'être incapables de s'exprimer dans l'idiôme de leur pays, et se prétendaient plus ignorans sur ce point qu'ils ne l'étaient réellement.

Beaucoup de personnes qui entendent bien la langue allemande m'ont assuré qu'elle est riche, nerveuse, très-expressive et susceptible de se prêter à toutes les grâces de la poësie. Les ouvrages de plusieurs auteurs modernes démontrent cette vérité. Ils ont essayé de gué-

rir leurs compatriotes de ce préjugé dénaturé; mais que peuvent faire le bon sens, le goût et le génie, lorsque la mode et l'influence des cours s'opposent à leurs efforts?

Parmi les amusemens d'hiver dans cette ville, on compte les courses de traîneaux; elles ont lieu dans le tems de la gelée seulement et lorsqu'il y a une grande quantité de neige sur la terre. J'ai vu dernièrement une magnifique partie de cette espèce qui avait été arrangée par quelques jeunes gens pour un nombre égal de dames.

Un traîneau est une machine sans roues, dont le dessous est fait de manière à glisser facilement sur la neige; il a la forme d'un cheval, d'un lion, d'un cygne, d'un griffon, d'une licorne ou de tout autre animal, soit réel, soit fantastique. Quelques-uns sont dorés, d'autres ornés dans un genre différent, suivant le caprice du propriétaire. Sur un des côtés on fixe une enseigne ou pavillon qui flotte sur la tête des personnes assises dans le traîneau. La dame, enveloppée de fourrures est assise devant, et le gentilhomme reste derrière sur une planche disposée à cet effet. Tout l'équipage est tiré par deux

chevaux qui sont menés par le postillon, ou par le compagnon de la dame. Ces chevaux, parés d'un manière recherchée et extravagante, ont leurs harnais garnis de sonnettes. La course dont j'ai été témoin consistait en trente traîneaux à peu près, suivis chacun par deux ou trois domestiques à cheval et portant des flambeaux ; car ce divertissement ne commença qu'à la nuit. Un traîneau ouvrit la marche, le reste suivit à une distance convenable, et ils coururent pendant deux ou trois heures dans les principales rues de Francfort. Les chevaux vont toujours au grand trot, mais le mouvement des traîneaux est doux et agréable : les sonnettes, les enseignes et les torches produisaient un effet gai et brillant qui semblait plaire également aux parties intéressées et aux spectateurs.

Quelques jours après nous allions nous préparer à partir en traîneaux pour Hanau, lorsque M. Stanley, frère de lord Stanley, arriva dans l'auberge ; il avait voyagé deux jours et deux nuits sans se reposer, et cependant il était si peu fatigué qu'il nous suivit. Hanau est à quelques lieues de Francfort, et nous eûmes le tems de nous convaincre de la

douce allure des traîneaux. Dans les tems de gelée, et quand la terre est bien couverte de neige, c'est la manière de voyager la plus délicieuse qu'on puisse imaginer. Le prince de Hesse-Cassel réside à Hanau. En entrant dans la ville nous rencontrâmes la princesse, qui est belle-sœur du roi de Danemarck; elle prenait aussi l'air en traîneau avec quelques dames de sa cour.

Outre les troupes ordinaires, il y a dans ce moment à Hanau deux régimens hanovriens. Le prince héréditaire n'est pas en très-bonne intelligence avec son père; cependant il vit ici dans un état de parfaite indépendance, et jouit des revenus du pays qui lui sont garantis par les rois d'Angleterre, de Danemarck et de Prusse; mais il n'y a aucunes relations entre cette petite cour et celle de Hesse-Cassel.

Après dîner nous revînmes à Francfort. Le Duc persuada à M. Stanley de prolonger son séjour dans cette ville plus long-tems qu'il n'en avait eu le projet. Ce jeune homme a beaucoup d'esprit, d'énergie et d'ambition. Son grand-père, le vieux comte de Derbi, désire le faire entrer dans les ordres; il a cherché à le séduire en lui promettant un bénéfice de

deux mille livres, qui est à la nomination de la famille ; c'est, vous l'avouerez, une tentation à laquelle peu de cadets résisteraient : mais la nature semble avoir destiné celui-ci à tenir un autre rang dans la vie. Pour moi je pense que le commandement d'une troupe de dragons lui conviendrait mieux qu'une promotion au siége de Cantorbury.

LETTRE XLVI.

Francfort sur le Mein.

QUELQUES-UNS des nobles de cette ville s'appliquent à faire observer la distinction qui doit être faite entre leurs familles et celles des bourgeois ; et lorsque ces derniers ont acquis par le commerce, ou quelque autre profession, assez de fortune pour vivre avec une magnificence peu analogue à leur rang, leurs nobles voisins insinuent qu'ils conservent toujours des manières communes et des sentimens peu élevés inconnus à ceux dont le sang pur a coulé sans mêlange pendant plusieurs générations.

Le duc d'Hamilton ne paraît pas avoir étudié la philosophie naturelle avec assez de soin pour sentir cette différence. Il montre dans la société des bourgeois autant de gaieté et d'aisance que dans celle de la noblesse, dîne avec l'une, soupe avec l'autre de la manière la plus impartiale, et par cette méthode réussit à s'amuser passablement. Les deux familles avec lesquelles nous sommes le plus intimément liés, sont celles de MM. Barkhause et P. Gogle. Le premier, homme distingué dans la magistrature, a beaucoup de mérite et d'instruction. Sa femme est d'une famille noble du duché de Brunswick et réunit un jugement sûr aux avantages d'une excellente éducation ; elle connaît la littérature française, parle cette langue comme un Français, et quoiqu'elle cause en anglais avec difficulté, cependant elle entend et admire les ouvrages de nos meilleurs auteurs. M. Gogle a voyagé dans la plus grande partie de l'Europe, ses observations lui ont fait acquérir une égale connaissance des livres et des hommes; il a gagné par le commerce une fortune considérable, et vit d'une manière aussi agréable qu'hospitalière.

Nous rencontrons dans ces deux maisons la

meilleure compagnie de cette ville, et lorsqu'il n'y a pas d'assemblée publique, nous passons ordinairement la soirée dans l'une ou dans l'autre. Quant à la première partie du jour, un dégel ayant fondu la neige dernièrement, nous l'employons souvent à faire des courses dans les environs de cette ville qui sont très-beaux.

Un jour que nous nous promenions à cheval, le duc d'Hamilton et moi sur les bord du Mein, et près d'Heix, village appartenant à l'électeur de Mayence, nous aperçûmes un édifice qui nous parut devoir être la résidence d'un prince, ou au moins d'un évêque; nous fûmes surpris de n'avoir pas encore entendu parler de ce bâtiment, plus magnifique qu'aucun de ceux que nous avions vus depuis notre arrivée en Allemagne. Nous avançâmes, et en entrant dans l'intérieur, nous trouvâmes que si les appartemens n'étaient pas décorés avec beaucoup de goût, cependant, sous le rapport de la dépense, ils pouvaient correspondre avec l'extérieur.

Les ouvriers, occupés à finir ces appartemens, nous apprirent que ce palais appartenait à un marchand de tabac encore établi à Francfort, et qui avait accumulé par le commerce une fortune prodigieuse.

Près de la maison principale on a construit un autre bâtiment qui comprendra les manufactures, les logemens des ouvriers et des celliers voûtés, dans lesquels les différentes espèces de tabac seront conservées jusqu'à ce qu'elles soient envoyées à Francfort pour être vendues dans l'intérieur du pays, ou embarquées sur le Mein pour les marchés étrangers.

Le propriétaire nous raconta que dans les deux bâtimens il y avait trois cents chambres dont la plus grande partie appartenait à la maison d'habitation. Afin de ne pas l'embarrasser par nos questions, nous ne lui demandâmes pas ce qu'il comptait faire d'une si prodigieuse quantité de chambres, qui semblent plutôt avoir été destinées à servir de baraques pour loger des soldats qu'à tout autre usage.

A notre retour en ville, on nous apprit que cet homme, qui n'est pas originaire de Francfort, quoiqu'il y soit fixé depuis beaucoup d'années, avait sollicité des magistrats la liberté d'acheter une certaine pièce de terre sur laquelle il se proposait de bâtir son habitation. Les citoyens seuls jouissent de ce droit, et la permission du conseil est nécessaire à tout autre. Sa demande fut rejetée. Alors il

acheta un petit morceau de terre dans le territoire de Mayence le plus près possible de celui de Francfort, et vivement piqué du refus des magistrats, il avait construit un bâtiment beaucoup plus considérable qu'il n'en avait eu d'abord le projet, dans la persuasion que leurs remords seraient proportionnés à la dimension de son édifice.

Le marchand de tabac a déjà dépensé cinquante mille livres pour élever ce temple à la vengeance, et sa colère contre les magistrats ne paraît pas encore s'appaiser; car il prodigue son argent avec une animosité, contre ces infortunés, peu bienséante à un chrétien. Les habitans de Francfort, tout en convenant de l'imprudence du conseil, n'applaudissent pas à la sagesse de son antagoniste, et ils assurent qu'il doit rester autant de vide dans sa cervelle que dans le vaste édifice qu'il bâtit.

J'ai été un autre jour avec le Duc à Bergen, petit village que le combat du prince Ferdinand avec l'armée française, en 1759, a rendu célèbre.

Nous étions accompagnés par MM. de Lessener, deux gentilhommes de Francfort retirés du service, et qui ont été à l'action, l'un

comme capitaine dans l'armée hanovrienne, l'autre avec le même rang dans l'armée française. Vous pouvez vous rappeler que dans l'hiver de cette mémorable année, les Français, avec plus de politique que de justice, avaient saisi cette ville neutre et établi leur quartier général ici ; ils s'assuraient ainsi le cours du Mein, et le haut Rhin par lequel ils recevaient des secours de Strasbourg et des autres villes intermédiaires.

Le prince Ferdinand ayant formé le projet de les chasser de cette position avantageuse, avant qu'ils pussent recevoir des renforts, rassembla soudainement son armée, la cantonna près de Munster, et après trois jours de marche forcée, il se trouva en vue de l'armée française, alors commandée par le duc de Broglie ; mais celui-ci, qui avait déjà reçu avis du plan du Prince, fit des dispositions très-judicieuses.

Le 13 avril après midi le Prince commença son attaque sur l'aile droite de l'armée française qui occupait le village de Bergen, et la renouvela trois fois avec une grande vivacité. Le prince d'Isembourg et 1500 alliés périrent dans l'action qui fut prolongée jusqu'à la nuit.

Le prince Ferdinand alors se détermina à retirer sa troupe, fit une disposition telle qu'elle persuada à l'ennemi qu'il comptait engager un combat général le lendemain matin, et par ce moyen il effectua sa retraite sans être poursuivi par les Français.

J'ai entendu des officiers d'un grand mérite assurer que rien ne pouvait être plus sagement conçu et exécuté que cette entreprise, et cependant c'est la seule importante qui n'ait pas réussi à ce grand général pendant la guerre entière.

Par ce malheur l'armée alliée fut réduite à de grandes extrémités, et sa retraite, ainsi que les progrès des Français, répandit une telle alarme dans l'électorat d'Hanovre, que beaucoup d'individus envoyèrent leurs effets les plus précieux à Stade pour être transportés en Angleterre. Les affaires des alliés furent rétablies peu après par la victoire décisive de Minden, qui éleva au plus haut point la gloire militaire du prince Ferdinand. Cependant les officiers instruits qui ont été à l'une et à l'autre action, sont encore d'avis qu'il déploya autant de talens à Bergen, où il fut repoussé, qu'au glorieux combat de Minden, qui pré-

serva Hanovre et Brunswick, et obligea les Français d'abandonner presque toute la Westphalie.

LETTRE XLVII.

Francfort sur le Mein.

J'ai accompagné le duc d'Hamilton à la cour de Darmstadt, et je suis revenu ici depuis quelques jours.

Le prince régnant de Hesse-Darmstadt n'était pas dans cette ville au moment de notre arrivée; la princesse Maximilienne, sa tante, eut notre première visite. Elle nous invita, pour le même soir, à souper avec elle; il y avait à peu près dix personnes à table. La Princesse fut gaie et affable, elle soutint la conversation avec tant de vivacité, que le Duc avoua qu'il n'avait de sa vie passé une soirée si agréable avec une vieille femme.

Le lendemain matin nous fûmes à la parade, c'est ici un objet très-important; le Prince a la passion la plus décidée pour les manœuvres et les évolutions militaires. Son principal amusement, et presque sa seule

occupation, consistent à exercer et discipliner ses soldats. Afin de pouvoir jouir de ce plaisir dans toutes les saisons et par tous les tems, il a bâti une salle assez vaste pour contenir quinze-cents hommes, et pour qu'ils puissent y faire l'exercice ensemble. Cette salle est échauffée par seize poëles, et la température peut être portée au degré convenable à la constitution de son Altesse. Le jour où nous assistâmes à l'exercice, il fut exécuté seulement par la garde ordinaire, composée de trois cents hommes. Lorsqu'ils eurent traversé dans tous les sens ce spacieux gymnase, il furent divisés et envoyés à leurs postes respectifs.

Les soldats de Darmstadt sont d'une haute stature, passablement habillés, et sur-tout très-bien poudrés. Ils mettent dans leurs manœuvres la dextérité qu'on doit attendre d'hommes employés à répéter continuellement les mêmes actions sous les yeux d'un prince qui est un juge admirable et un critique sévère pour cette partie de l'art militaire.

Il n'y a point de fortifications régulières dans cette ville, mais elle est entourée d'une très-haute muraille de pierre, qui n'opposerait

pas une barrière suffisante à l'ennemi ; aussi est-elle seulement destinée à prévenir la désertion de la garnison, très-disposée à se soustraire, par la fuite, aux amusemens guerriers qui font le suprême bonheur du souverain, mais qui ne causent aucun plaisir aux pauvres soldats.

Des sentinelles sont placées d'espace en espace le long de la muraille et obligées à une grande activité. Un soldat donne le mot, *tout est bien*, en allemand, à son voisin sur la droite, celui-ci le répète immédiatement à la sentinelle d'après, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il revienne par la gauche au premier soldat, qui le transmet encore à droite, et l'appel circule ainsi sans interruption pendant toute la nuit.

Le reste de la garnison remplit son devoir avec autant d'exactitude, et les négligences sont punies aussi sévèrement que si l'ennemi était aux portes.

Les soldats passent rarement plus de deux nuits sur trois dans leurs lits ; ces veilles et la propreté qu'on exige dans leurs armes et leurs habits, rendent le service très-rigoureux, sur-tout à présent, que la gelée est pénétrante et la terre couverte de neige.

La garde à cheval, du prince, est maintenant à Darmstadt; c'est un petit corps de cavalerie, habillé en bufle et magnifiquement équipé. Quoiqu'il soit peu nombreux, je n'ai vu de ma vie tant d'hommes d'une si haute taille réunis ensemble; aucun d'eux n'a moins de six pieds trois pouces anglais, et plusieurs sont fort au-dessus de cette stature.

Le prince de Hesse-Darmstadt avait autrefois beaucoup plus de troupes. A présent son armée entière n'excède pas cinq mille hommes; mais comme la conduite des souverains, quelque judicieuse qu'elle puisse être, échappe rarement à la critique, il y a des gens qui le blâment d'entretenir même ce nombre. Ils prétendent que les finances de ce prince étant dans un très-grand désordre, elles ne peuvent soutenir cet établissement, petit sans doute, mais encore considérable relativement à l'étendue de ses domaines. Ils insistent aussi particulièrement sur le tort qu'il fait à l'agriculture et aux manufactures, en retirant les hommes les plus forts de ces travaux nécessaires, et en épuisant leur vigueur dans d'inutiles parades. Enfin ces censeurs ont l'audace d'affirmer qu'une armée de cinq mille hommes, quoique

très à charge pour le pays, n'est pas suffisante pour le défendre, et que ce nombre, beaucoup trop grand pour l'amusement, est infiniment trop petit pour être d'aucune utilité.

Nous dinâmes le même jour avec la princesse Maximilienne, et nous fûmes présentés dans la soirée à la famille du prince Georges, frère du prince régnant; il était un peu indisposé, mais la Princesse sa femme, reçut le Duc avec la plus parfaite politesse. Nous vîmes, à souper, ses deux plus jeunes fils et ses trois filles. Les premiers sont encore très-jeunes, mais les dernières me parurent agréables et très-bien élevées. Elles font honneur aux soins assidus que leur mère a donnés à leur éducation.

Le lendemain matin le baron de Riedesal nous invita à déjeûner dans une jolie maison de campagne qu'il a près de Darmstadt. Sa grâce alla avec lui dans une voiture d'une construction particulière. Le Baron assis sur un siége très-près des chevaux menait; la place qu'occupait le Duc dans le fond était plus élevée. Ces voitures sont faites pour une personne seule, mais derrière toutes il y a un siége de bois dans la forme d'un cheval,

sur lequel montent les domestiques. Les chaises de poste ordinaires, dans le pays, tiennent six personnes à l'aise, et les gens, même du premier rang, ont ordinairement deux ou trois domestiques dans la chaise avec eux. Sous le rapport de l'économie, ces voitures sont bien imaginées, et elles ne sont pas incommodes dans les tems de gelée. Les voyageurs peuvent se garantir du froid par des habits doublés de fourrures; mais quand il pleut bien fort, deux personnes au moins doivent être mouillées, parce que les chaises allemandes ne sont jamais entièrement couvertes. J'allai avec le comte de Cullemberg, dans sa voiture, et nous passâmes une matinée très-agréable. La maison me sembla avantageusement située; mais le pays était tellement enveloppé dans son habit de neige, qu'on ne pouvait pas plus juger de sa couleur naturelle que de celle d'une actrice peinte pour le théâtre.

Nous dînâmes avec le prince Georges, qui se trouva assez bien rétabli pour se mettre à table: il est bel homme, a l'air guerrier, et toute l'aisance et la franchise du caractère militaire. Son second fils, beau jeune homme

de dix-huit ans, était absent depuis quelques semaines. Il arriva tandis que nous étions à table, et j'observai avec intérêt la satisfaction que ce petit incident répandit sur la physionomie du père, de la mère et de la famille entière, qui formait un tableau digne du pinceau de Greuze.

Ne supposez pas que je sois prévenu en faveur de cette famille parce qu'elle appartient à un prince; l'apparence du bonheur domestique est toujours agréable, soit que nous la trouvions dans une chaumière ou dans un palais, et les mêmes témoignages de sensibilité, s'ils ne m'avaient pas surpris autant, m'auraient également touché dans la famille d'un paysan.

FIN DU TOME PREMIER.



